

UNE APPROCHE DES AIRES DE CENTRALITÉ À PARTIR DE L'ANALYSE DE QUELQUES INDICATEURS URBAINS

UN ENFOQUE DE LAS ÁREAS DE CENTRALIDAD A PARTIR DEL ANÁLISIS DE ALGUNOS INDICADORES URBANOS

Henri GODARD ; René de MAXIMY
Responsabilité scientifique - Responsabilidad científica: Henri GODARD

SOURCES ET LIMITES

Hormis les données relatives aux entreprises, fournies par la Superintendencia de Compañías, Listado de compañías de la Provincia de Pichincha, Quito, 1988, les informations traitant des banques, des grands services de l'État et des immeubles de grande hauteur (IGH) ont été collectées entre 1987 et 1990 : enquêtes actualisées — localisation bancaire : 1987, 1989, 1990 ; IGH : 1987, 1990 — et enquête unique pour les grands services de l'État en 1990.

Si les limites de ces différentes sources sont nombreuses, elles ne peuvent en aucune façon compromettre l'analyse, les hypothèses énoncées et les conclusions présentées dans le commentaire.

Les informations bancaires visent à étudier l'évolution de l'implantation géographique des sièges en insistant sur les liens étroits qui existent entre la Banque et la Ville et ne prétendent pas traiter de l'analyse économique du secteur bancaire. L'enquête a permis de localiser 158 implantations (26 maisons mères et succursales principales [46 localisations successives], 119 agences et 13 localisations ayant disparu depuis 1960).

Les données relatives aux entreprises ne tiennent compte ni du lieu d'implantation ni des établissements de production ni des bénéficiaires et du nombre d'employés. Le siège des 118 entreprises nationales et étrangères dont le capital social était supérieur ou égal à 150 millions de sucres en 1988 a été localisé (un dollar correspondait à 436 sucres en 1988).

L'enquête réalisée auprès des grands services de l'État (institutions qui caractérisent la fonction de capitale — politique, administrative, économique — à l'échelle nationale) permet de comparer les stratégies spatiales des établissements publics et privés. Quarante-et-un organismes publics ont été retenus ; 61 seulement nous ont fourni des informations complètes pour la période comprise entre 1960 et 1989 (160 localisations successives) permettant d'élaborer une cartographie diachronique. Les données ne sont donc exhaustives que pour l'année 1990.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

L'ensemble de ces cartes doit permettre d'approcher les notions de centre, centralité et dynamiques des aires centrales à partir de la visualisation de quelques indicateurs d'urbanisation pertinents.

Le centre d'une métropole se caractérise par sa complexité et la spécialisation de ses fonctions. Ses activités, dans le cas d'une capitale, doivent non seulement attirer et desservir la population de l'aire urbaine (forte fréquentation, migrations alternantes, accessibilité excellente) mais encore concentrer les fonctions de décision d'ordre national.

Le centre des affaires (CBD), noyau regroupant les activités tertiaires les plus rentables, se superpose aux centres administratif, culturel, historique..., les recouvre ou se localise à proximité. C'est le lieu géographique privilégié qui concentre les activités les plus rares, qui joue un rôle de catalyseur et de diffuseur des pouvoirs directionnels, qui « marque » l'espace urbain de son empreinte structurelle, fonctionnelle et architecturale — « vitrine » prestigieuse de la ville —, et dont les limites et le contenu, souvent flous, difficiles à déterminer et mouvants, varient en fonction des mutations techniques, des bouleversements économiques, des transformations socio-politiques et des volontés d'aménagement des pouvoirs établis.

Le CBD, dont la notion apparaît en 1929 (travaux de E. W. Burgess) aux États-Unis, est l'espace que nous nous proposons d'étudier. Son concept et ses caractéristiques fonctionnelles ont été précisés et mesurés par R. E. Murphy et J. E. Vance (1957), J. Beaujeu Garnier (1967), etc. De son noyau ou hypercentre vers ses franges, le prix du sol décroît et les activités deviennent moins spécialisées.

Enfin, les notions de centre urbain, CBD et hypercentre sont indissociables des théories des places centrales et de la centralité — « action d'un élément central sur sa périphérie. » (J. BEAUJEU GARNIER, p. 118). Les modèles de W. E. Christaller (1933), hiérarchisation urbaine, de A. Lösch (1939), aires de marché, les travaux de B. Berry (1967), géographie des marchés et du commerce de détail..., peuvent s'appliquer à l'espace intra-urbain d'une agglomération et à sa hiérarchisation. Les modélisations urbaines (E. W. Burgess [1929], structure annulaire de la ville ; H. Hoyt [1933], organisation sectorielle ; C. D. Harris et E. L. Ullman [1959], noyaux multiples...), s'organisent autour des relations centre / périphérie et de la hiérarchisation urbaine en s'appuyant sur une analyse scientifique et spatiale.

La notion d'indicateur d'urbanisation (mettre en évidence et enseigner, indicateur, ce qui est le plus significatif et le plus explicatif de la fabrication d'une ville, urbanisation) implique que soient définies les clés de lecture que l'on manœvrera pour saisir la ville. Ces choix procèdent d'un raisonnement préalable et d'hypothèses fondées sur la vraisemblance de comportements sociaux vécus par la multitude des micro-acteurs urbains, c'est-à-dire par l'ensemble des citoyens dans leur pratique journalière de la ville. Nous avons d'une manière délibérée et arbitraire, donc réductrice, décidé de nous cantonner dans une observation descriptive, mais néanmoins porteuse de leçons, privilégiant les obligations d'action où sont les gestionnaires des usages de l'espace urbain et des espaces spécifiques qu'il enserme. Une telle décision implique de posséder quelques éléments simples mais fiables permettant d'accompagner les mouvements sociaux permanents. Il s'agit seulement ici d'exposer didactiquement des approches très concrètes menées selon des méthodes simples et des enquêtes peu coûteuses. Les quatre indicateurs que nous proposons permettent d'apprécier le fonctionnement, la structuration, la hiérarchisation et les dynamiques d'un certain type d'espace urbanisé : les aires de centralité.

FUENTES Y LÍMITES

Salvo los datos relativos a las empresas, proporcionados por la Superintendencia de Compañías (Listado de compañías de la provincia de Pichincha, Quito, 1988), las informaciones sobre los bancos, los grandes servicios del Estado y los edificios de gran altura (EGA) fueron recolectadas entre 1987 y 1990: encuestas actualizadas — localización bancaria: 1987, 1989, 1990; EGA: 1987, 1990 — y encuesta única sobre los grandes servicios del Estado en 1990.

Si bien los límites de estas diferentes fuentes son numerosos, no pueden de manera alguna comprometer el análisis, las hipótesis planteadas o las conclusiones presentadas en el comentario.

Las informaciones bancarias sirvieron para estudiar la evolución de la implantación geográfica de las casas matrices insistiendo en los estrechos vínculos existentes entre el Banco y la Ciudad y no pretenden abordar el análisis económico del sector bancario. La encuesta permitió localizar 158 establecimientos (26 casas matrices y sucursales principales [46 localizaciones sucesivas], 119 agencias y 13 localizaciones que han desaparecido desde 1960).

Los datos relativos a las empresas no tienen en cuenta ni el lugar de implantación ni de las unidades de producción, ni las utilidades ni el número de empleados. Se localizaron las casas matrices de las 118 empresas nacionales y extranjeras cuyo capital social era superior o igual a 150 millones de sucres en 1988 (un dólar correspondía a 436 sucres en 1988).

La encuesta realizada sobre los grandes servicios del Estado (instituciones características de la función de capital — política, administrativa, económica — a nivel nacional) permite comparar las estrategias espaciales de los establecimientos públicos y privados. Se censaron 91 organismos públicos, de los cuales sólo 61 nos proporcionaron informaciones completas para el período comprendido entre 1960 y 1989 (160 localizaciones sucesivas) posibilitando la elaboración de una cartografía diacrónica. Los datos no son entonces exhaustivos sino para el año 1990.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

El conjunto de estos mapas debe permitir abordar las nociones de *centro*, *centralidad* y *dinámica de las áreas centrales* a partir de la visualización de algunos *indicadores de urbanización* pertinentes.

El *centro* de una metrópoli se caracteriza por su complejidad y la especialización de sus funciones. Sus actividades, en el caso de una capital, deben no solamente atraer y atender a la población del área urbana (intensa frecuentación, migraciones alternantes, excelente accesibilidad) sino también concentrar las funciones de decisión de orden nacional.

El *Centro Comercial y de Negocios* (CCN), núcleo que reúne las actividades terciarias más rentables se sobrepone a los centros administrativo, cultural, histórico..., los recubre o se localiza a proximidad de ellos. Es el lugar geográfico privilegiado que concentra las actividades más exclusivas, que juega un papel de catalizador y difusor de los poderes direccionales, que « marca » el espacio urbano con su sello estructural, funcional y arquitectural — « vitrina » prestigiosa de la ciudad —, y cuyos límites y contenido, a menudo difusos, difíciles de determinar y cambiantes, varían en función de las mutaciones técnicas, de los trastornos económicos, de las transformaciones socio-políticas y de la voluntad de ordenamiento de los poderes establecidos.

El CCN, cuya noción aparece en 1929 (trabajos de E. W. Burgess) en los Estados Unidos, es el espacio que nos proponemos estudiar. Su concepto y sus características funcionales fueron especificados y medidos por R. E. Murphy y J. E. Vance (1957), J. Beaujeu Garnier (1967), etc. De su núcleo o *hipercentro* hacia afuera, el precio del suelo decrece y las actividades se hacen menos especializadas.

Finalmente, las nociones de centro urbano, CCN e hipercentro son indisolubles de las teorías de las *plazas centrales* y de la *centralidad* — « acción de un elemento central en su periferia » (J. BEAUJEU GARNIER, p. 118). Los modelos de W. E. Christaller (1933), jerarquización urbana, de A. Lösch (1939), áreas de mercado, los trabajos de B. Berry (1967), geografía de los mercados y del comercio minorista..., pueden aplicarse al espacio intra-urbano de una aglomeración y a su jerarquización. Las modelizaciones urbanas (E. W. Burgess [1929], estructura anular de la ciudad; H. Hoyt [1933], organización sectorial; C. D. Harris y E. L. Ullman [1959], núcleos múltiples...), se organizan en torno a las relaciones centro / periferia y a la jerarquización urbana, apoyándose en un análisis científico y espacial.

La noción de *indicador de urbanización* (*indicador*: pone en evidencia e informa sobre; *urbanización*: lo más significativo y explicativo de la constitución de una ciudad) implica que se definan las claves de lectura que se manejarán para captar la ciudad. Estas opciones proceden de un razonamiento previo y de hipótesis basados en la probabilidad de comportamientos sociales de la multitud de micro-actores urbanos, es decir del conjunto de ciudadanos en su práctica cotidiana de la ciudad. Deliberada y arbitrariamente, y por lo tanto de manera reductora, decidimos limitarnos a una observación descriptiva, pero sin embargo aleccionadora, privilegiando las obligaciones de acción de quienes manejan la utilización del espacio urbano y de los espacios específicos que este encierra. Tal decisión implica poseer algunos elementos simples pero confiables que permitan acompañar los movimientos sociales permanentes. Aquí se trata sólo de exponer didácticamente enfoques muy concretos basados en métodos simples y encuestas poco costosas. Los cuatro indicadores propuestos posibilitan apreciar el funcionamiento, la estructuración, la jerarquización y la dinámica de un cierto tipo de espacio urbanizado: las áreas de centralidad.

ÉLABORATION

Si la carte principale ne nécessite pas de longs développements explicatifs — il s'agit d'une « photographie » en 1990 de la localisation des services publics et privés représentatifs des fonctions de décision et du tracé des axes structurants —, les méthodologies ayant permis l'élaboration des cartons d'accompagnement doivent être précisées.

1. Les cartes lissées et les indicateurs des fonctions de décision (figures 1 et 2)

Elles ont été élaborées après avoir déterminé les règles suivantes :

- un « poids » P , compris entre 0,5 et 8, a été affecté à chacun des îlots en fonction du nombre de maisons mères, succursales principales et grands services de l'État recensés à l'intérieur de l'îlot I considéré et des pâtés de maisons adjacents à celui-ci.
- Niveau 1 : des établissements sont localisés dans l'îlot I et/ou dans les îlots adjacents.
 - « Poids » A_{i1} affecté à l'îlot $i_1 = x_i + (x_1 + \dots + x_n)/2$ où x_i = nombre d'établissements localisés dans l'îlot et x_1, \dots, x_n = nombre d'établissements localisés dans les îlots entourant l'îlot i_1 . Le même calcul a été réalisé pour les îlots i_2, \dots, i_n .
- Niveau 2 : aucun établissement n'est localisé dans l'îlot considéré ou dans les îlots adjacents.
 - « Poids » A_i affecté à l'îlot $i = (A_1 + \dots + A_n)/2$ où A_1, \dots, A_n = « poids » des îlots entourant l'îlot i (A ne peut pas être inférieur à 0,5) ;
- les parcs ont été considérés comme des « barrières infranchissables ».

2. Les cartes de tendance et les IGH (figures 4 et 5)

Les IGH sont devenus des indicateurs pertinents de l'urbanisation (ils sont significatifs d'une spéculation de type capitaliste affirmé, id est non individualisée ni accidentelle). Le nombre de niveaux construits traduit nécessairement l'importance de l'investissement et l'objet de l'indicateur est précisément de renseigner sur ce point, puisque c'est la valeur marchande du mètre carré construit qui informe sur l'attrait spéculatif de l'espace urbain. Jusqu'à six niveaux on rencontre des immeubles de logement populaire. Le choix de huit niveaux élimine sûrement cette catégorie d'immeubles où le social pondère le spéculatif. Ces IGH n'occupent en aucun cas plus de 7 % du parc immobilier quiténien. De ceux-ci, 84 % ne dépassent pas les 12 niveaux.

Mais comment les représenter pour qu'ils signifient plus que leur propre existence ? Il s'agit en effet de ne pas traiter seulement la situation brute : tel immeuble, telle localisation ; mais aussi de saisir les espaces sensibles à la spéculation et interpréter les variations de hauteur des constructions implantées dans ces espaces de même valeur marchande. On a, pour ce faire, retenu l'îlot comme unité foncière de référence. Mais il s'agit de saisir aussi les îlots ne contenant pas d'IGH bien que soumis à pression spéculative vraisemblable. C'est pourquoi on s'est attaché à deux aspects :

- la relation entre le nombre de niveaux totalisés par IGH comptabilisés sur chaque îlot et la surface de celui-ci ;
- l'image précédente complétée de la relation entre les îlots portant au moins un IGH et les îlots sans IGH les jouxtant.

Il faut également étalonner ces relations, puis les classer. La première, aisée à obtenir, traduit le rapport direct entre l'ensemble des niveaux retenus par îlot et la surface au sol. La seconde procède de la précédente : à tout îlot sans IGH, mais ayant au moins un tronçon de rue commun bordant un îlot avec IGH, on attribue un nombre de niveaux égal à la moitié de celui attribué à l'îlot à IGH le jouxtant. Ainsi un îlot sans IGH ayant sur ses quatre côtés (ou plus) un îlot avec IGH va se voir doter de la somme de la moitié de tous les niveaux attribués aux îlots voisins. De ce fait il peut se retrouver avec un capital potentiel de niveaux supérieur à celui de chacun de ses voisins. Pour peu, alors, que sa surface leur soit égale ou inférieure il apparaîtra comme d'attraction spéculative supérieure à ce qu'est celle de ses voisins. Ce n'est que l'expression de la logique capitaliste, la valeur marchande affichée par l'existence même des IGH des îlots voisins imposant l'idée que l'îlot encore disponible va assurer, par sa localisation, une spéculation encore plus certaine.

La classification des îlots considérés s'est faite sur cinq classes, distribution suffisamment parlante pour être opérationnelle. En voici le détail par niveau d'IGH :

classe 1 : $x \geq 900 \text{ m}^2$ classe 2 : $225 \leq x < 900 \text{ m}^2$ classe 3 : $150 \leq x < 225 \text{ m}^2$
classe 4 : $70 \leq x < 150 \text{ m}^2$ classe 5 : $x < 70 \text{ m}^2$ (x n'est jamais inférieur à 56 m^2)

Cette progression est arithmétique pour les trois premières classes, ce qui permet de mieux analyser les espaces les plus densément occupés ou les plus fortement convoités. Les classes 4 et 5 regroupent en une seule classe des relations plus lâches correspondant généralement à des espaces d'investissement sis en marge des zones les plus spéculatives.

COMMENTAIRE

1. Les indicateurs urbains : analyse dynamique des lieux de décision

1.1. Les stratégies des acteurs privés et publics dans les mutations des aires de centralité

Les figures 1 et 2 démontrent que le niveau supérieur des services publics et de la centralité bancaire se déplace vers le nord ; dans les deux cas, on observe le déclin progressif du Centre Historique et la poussée vers le quartier Mariscal Sucre (cette progression semble aujourd'hui ralentir) et vers l'extrémité nord du parc de la Carolina. Toutefois, les grands services publics progressent en « nappe » (processus de diffusion progressive) alors que le déplacement des sièges bancaires s'effectue par sauts successifs (abandon et conquête de nouveaux espaces).

ELABORACIÓN

Si bien el mapa principal no necesita ser desarrollado ampliamente con fines explicativos — se trata de una « fotografía » en 1990 de la localización de los servicios públicos y privados representativos de las funciones de decisión y del trazado de los ejes estructurantes —, las metodologías que permitieron la elaboración de los mapas pequeños complementarios deben ser especificadas.

1. Los mapas de isolíneas y los indicadores de las funciones de decisión (figuras 1 y 2)

Fueron elaborados después de definir las siguientes reglas:

- un « peso » P , comprendido entre 0,5 y 8, fue asignado a cada una de las manzanas en función del número de casas matrices, sucursales principales y grandes servicios del Estado censados al interior de la manzana M considerada y de las manzanas adyacentes.
- Nivel 1: se localizaron establecimientos en la manzana M y/o en las manzanas adyacentes.
 - « Peso » A_{m1} asignado a la manzana $m_1 = x_m + (x_1 + \dots + x_n)/2$ en donde x_m = número de establecimientos localizados en la manzana y x_1, \dots, x_n = número de establecimientos localizados en las manzanas que rodean a la manzana m_1 . El mismo cálculo fue realizado para las manzanas m_2, \dots, m_n .
- Nivel 2: ningún establecimiento fue localizado en la manzana considerada o en las adyacentes.
 - « Peso » A_m asignado a la manzana $m = (A_1 + \dots + A_n)/2$ en donde A_1, \dots, A_n = « peso » de las manzanas que rodean a la manzana m (A no puede ser inferior a 0,5) ;
- los parques fueron considerados como « barreras infranqueables ».

2. Los mapas de tendencia y los EGA (figuras 4 y 5)

Los EGA se han transformado en indicadores pertinentes de la urbanización (son significativos de una especulación de tipo capitalista afirmado, esto es no individualizada ni accidental). El número de pisos construidos refleja necesariamente la importancia de la inversión y el objetivo del indicador es precisamente informar sobre este aspecto, puesto que es el valor comercial del metro cuadrado construido el que informa sobre el atractivo especulativo del espacio urbano. Se encuentran aún edificios de vivienda popular hasta los seis pisos de altura. La elección de ocho pisos elimina con seguridad esta categoría en donde lo social pondera lo especulativo. Estos EGA no representan en ningún caso más del 7 % del parque inmobiliario quiteño. De ellos, el 84 % no supera los 12 pisos.

Pero cómo representarlos para que signifiquen más que su propia existencia? Se trata en efecto de no abordar solamente la situación en bruto — tal edificio, tal localización —, sino además de captar los espacios sensibles a la especulación e interpretar las variaciones de altura de las construcciones implantadas en esos espacios de igual valor comercial. Para ello, escogimos la manzana como unidad territorial de referencia. Sin embargo se trataba de captar igualmente las manzanas que no contienen EGA aunque están sometidas a una probable presión especulativa, por lo que nos concentramos en dos aspectos:

- la relación entre el número de pisos totalizados por EGA contabilizados en cada manzana y la superficie de la misma;
- la imagen anterior completada con la relación entre las manzanas en donde se encuentra al menos un EGA y las manzanas adyacentes sin EGA.

Es necesario igualmente graduar estas relaciones y luego clasificarlas. La primera, fácil de obtener, traduce la relación directa entre todos los pisos contabilizados por manzana y la superficie al suelo. La segunda procede de la anterior: a toda manzana sin EGA, pero que tenga al menos un tramo de calle común con una manzana con EGA, se atribuye un número de pisos igual a la mitad del asignado a la manzana con EGA adyacente. Así, una manzana sin EGA que tiene en sus cuatro costados (o más) una manzana con EGA va a recibir la suma de la mitad de todos los pisos atribuidos a las manzanas vecinas, pudiendo por ello serle asignado un capital potencial de pisos superior al de cada una de sus vecinas. Así, si su superficie es igual o incluso inferior a las de las vecinas, se revelará como más atractiva para la especulación que las demás. Esto no es sino la expresión de la lógica capitalista, el valor comercial evidenciado por la existencia misma de los EGA de las manzanas vecinas que impone la idea de que la manzana aún disponible va a garantizar, por su localización, una especulación aún más certera.

Se clasificaron las manzanas consideradas en cinco clases, distribución lo suficientemente decidora como para ser operacional. Hé aquí el detalle por piso de EGA:

clase 1: $x \geq 900 \text{ m}^2$ clase 2: $225 \leq x < 900 \text{ m}^2$ clase 3: $150 \leq x < 225 \text{ m}^2$
clase 4: $70 \leq x < 150 \text{ m}^2$ clase 5: $x < 70 \text{ m}^2$ (x nunca es inferior a 56 m^2)

Esta progresión es aritmética en el caso de las tres primeras clases, lo cual permite analizar mejor los espacios más densamente ocupados o los más codiciados. Las clases 4 y 5 agrupan en una sola clase relaciones menos estrechas que corresponden generalmente a espacios ocupados situados al margen de las zonas más especulativas.

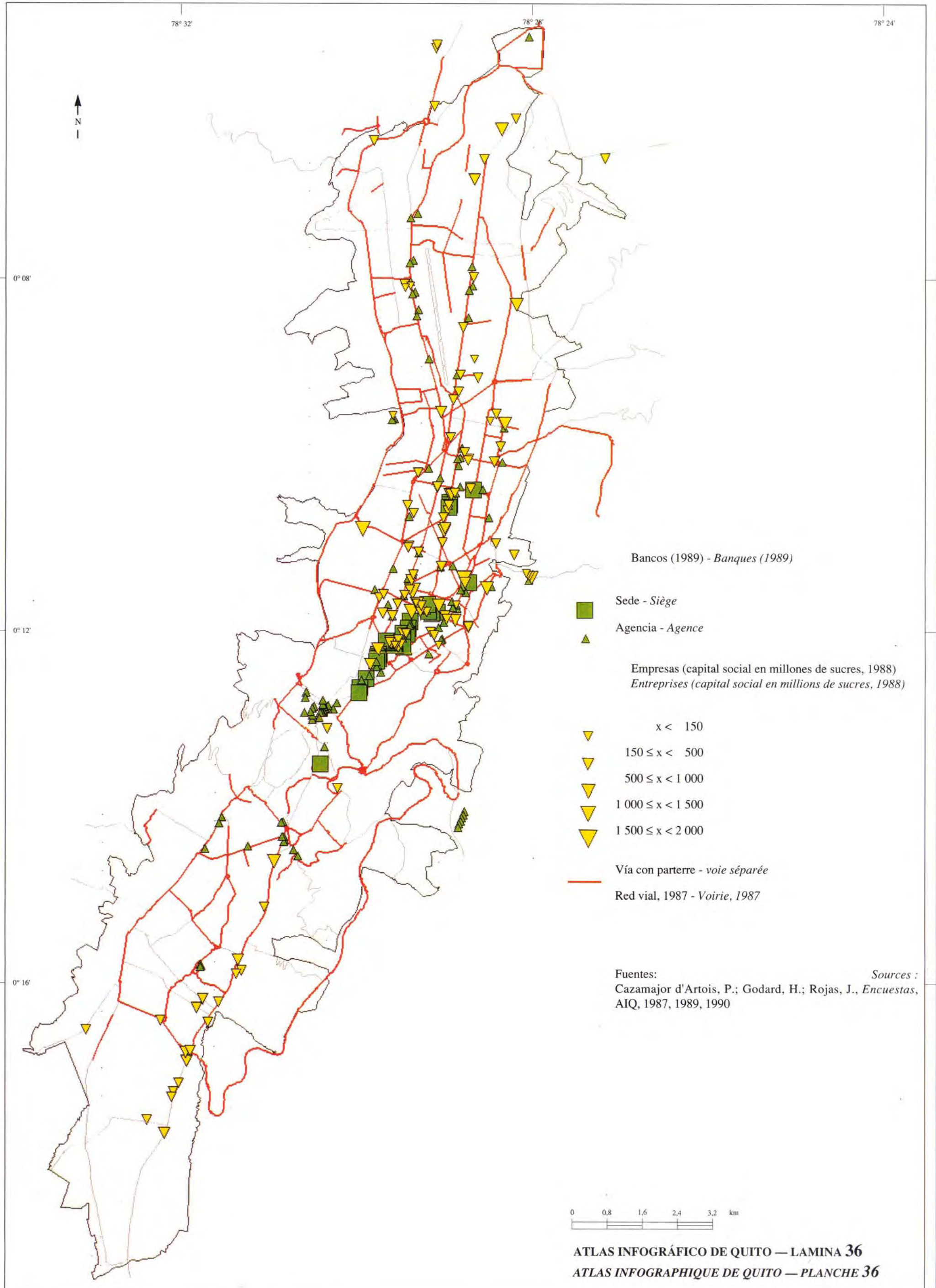
COMENTARIO

1. Los indicadores urbanos: análisis dinámico de los lugares de decisión

1.1. Las estrategias de los actores privados y públicos en las mutaciones de las áreas de centralidad

Las figuras 1 y 2 demuestran que el nivel superior de los servicios públicos y de la centralidad bancaria se desplaza hacia el Norte; en los dos casos, se observa la declinación progresiva del Centro Histórico y el empuje hacia el barrio Mariscal Sucre (esta progresión parece ser más lenta actualmente) y hacia el extremo norte del parque de la Carolina. Sin embargo, los grandes servicios públicos se desplazan en « napa » (proceso de difusión progresiva) mientras que el desplazamiento de las matrices bancarias se efectúa por saltos sucesivos (abandono y conquista de nuevos espacios).

DOS INDICADORES DE LOS PODERES DE DECISIÓN PRIVADA
 DEUX INDICATEURS DES POUVOIRS DE DÉCISION PRIVÉE



La vitesse de déplacement est cependant très différente (figure 3) : dans les années soixante, le centre de gravité des services publics progresse de 1 000 m contre 750 m pour celui des sièges bancaires ; à partir des années soixante-dix (mise en valeur des gisements pétroliers), le secteur privé semble « tirer » le secteur public (économie libérale), puisqu'entre 1970 et 1990, le centre de gravité des services publics se déplace de 950 m vers le nord contre 2 500 m pour celui des sièges bancaires.

La tache des services publics est toujours plus large que celle des sièges bancaires. Si le nombre d'observations est certes plus élevé pour les grands services de l'État, il est indéniable que la concurrence à laquelle se soumet le secteur privé implique la concentration le long des axes rapides (carte principale) et dans les secteurs les plus prestigieux.

Enfin, lorsque les lieux de décision et de production coïncident, les sièges des entreprises privées sont rejetés aux extrémités de la ville (secteurs industriels) et le long des axes à grand débit (l'avenue Panaméricaine). Lorsque les lieux de direction et de production sont dissociés, les sièges des entreprises obéissent aux mêmes règles de localisation que les sièges bancaires (carte principale).

1.2. Les IGH : un indicateur des zones attractives et des dynamiques spéculatives

Dans la mesure où la centralité se confond avec le CBD, on doit s'attendre à ce qu'elle entraîne une spéculation et un durcissement très accusé du tissu urbain. C'est bien ce qu'on observe à Quito, où les IGH ayant entre 8 et 22 niveaux se rencontrent en un périmètre coïncidant étroitement avec les quartiers affairistes de la ville. Les figures 4 et 5 indiquent la hiérarchisation des espaces occupés par des IGH et donc rentabilisés dans leur situation actuelle (1990) et dans leur situation prévisible (à l'horizon 2000). On a défini cela par la notion d'attraction, car l'hyper-durcissement du tissu urbain, sa densification immobilière entraînant une spéculation s'auto-entretenant, et l'usage essentiellement affairiste et commercial de ces massifs construits à l'extrême sont bien des facteurs d'attraction pour les investisseurs capitalistes qui jouent l'espace central comme une rente à très haut rendement.

L'hypercentre de Quito s'établit désormais entre, au sud, le quartier de La Alameda et, au nord, celui d'Inaquito, englobant les quartiers Mariscal Sucre, Colón et La Carolina et accusant une tendance à s'élargir rapidement à l'ouest jusqu'à l'avenue América, et notoirement à l'est jusqu'aux limites aisément urbanisables du site. Dans les prochaines années, si, rapidement, des mesures ne sont pas édictées et des travaux entrepris, la densification en surfaces de bureaux et de commerces de cette partie de la ville en provoquera l'asphyxie par augmentation du trafic diurne et encombrement automobile de la chaussée. C'est le principal problème de fonctionnement que déjà pose cette aire de centralité.

2.1. La partition fonctionnelle des années soixante-dix

Jusqu'en 1950, le Centre Historique concentre l'ensemble des activités publiques et privées. À partir de 1970 s'ébauche un centre de décision qui se structure le long de l'avenue 10 de Agosto. Cette zone de transition, proche du Centre Historique et bornée par les parcs de l'Alameda et de l'Ejido, bénéficie d'un accès facile. Le dédoublement fonctionnel est amorcé et les activités appartenant au tertiaire supérieur « glissent » vers le quartier Mariscal Sucre ; en 1980, ce dédoublement est achevé et la zone de transition, intégrée fonctionnellement au quartier Mariscal Sucre, devient une sorte de « périphérie » du nouveau centre directionnel (cf. planche n° 41).

2.2. La duplication fonctionnelle des années quatre-vingt

La zone nord, qui n'était encore en 1980 qu'un sous-centre commercial dépourvu de fonctions de décision, devient, depuis quelques années, le centre de gravité des activités appartenant au secteur tertiaire supérieur. Ce nouveau centre se structure le long des avenues Amazonas et Naciones Unidas, à l'extrémité nord du parc de la Carolina. Le déplacement progressif des activités centrales vers le nord se traduit par le passage d'un pôle central en 1950 — le Centre Historique — à une structure centrale axiale et tripolaire, chacun des éléments constituant ce tripôle étant plus ou moins spécialisé fonctionnellement.

2.3. Les processus explicatifs des mutations récentes des aires centrales

- Le déplacement de la localisation des activités centrales est axial et unidirectionnel depuis les années cinquante. La direction méridienne « naturelle » a canalisé l'extension spatiale et favorisé le glissement fonctionnel le long d'axes parallèles nord/sud.

- Les contraintes macro-géographiques, qui empêchent le développement est/ouest, ont en partie orienté l'évolution et la croissance des aires de centralité. Toutefois, certaines ruptures micro-géographiques semblent bien plus importantes que ces contraintes macro-géographiques ; le Panecillo constitue une barrière est/ouest qui bloque l'éventuelle progression vers le sud de l'espace central. Le Centre Historique peut être considéré comme une zone de rupture fonctionnelle, sociale et urbaine en formation.

- Enfin, des contraintes d'urbanisme entravent la conjonction des espaces de centralité. La zone de rupture formée par des espaces appartenant à l'armée reste contraignante puisqu'il s'agit d'une « réserve urbaine ». Toutefois, cette rupture fonctionnelle pourra être neutralisée si le besoin d'espace destiné aux services supérieurs devient impératif. Cette contrainte n'est peut-être que provisoire et la jonction entre les aires centrales du parc de la Carolina et du quartier Mariscal Sucre pourrait se réaliser sous l'effet de formes de « métamorphisme de contact ».

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE - ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

- BEAUJEU GARNIER, J. (1980), *Géographie urbaine*, A. Colin, Paris, 360 p.

- CAZAMAJOR d'ARTOIS, P.; GODARD, H. R. (1990), Crecimiento de Quito y Guayaquil: estructuración, segregación y dinámica del espacio urbano, *Estudios de Geografía*, 3, La red bancaria quiteña: evolución y migración geográficas (1950-1987), p. 27-58, Corporación Editora Nacional, Colegio de Geógrafos del Ecuador, Quito.

- GODARD, H. R. (1990), Dynamique de la centralité urbaine en Équateur : le cas de Quito et Guayaquil, *Mappemonde*, Montpellier (90) 1, p. 44-46.

La velocidad de desplazamiento es sin embargo muy diferente (figura 3): en los años sesentas, el centro de gravedad de los servicios públicos de desplaza 1.000 m frente a 750 m en el caso de las matrices bancarias; a partir de los años setentas (explotación de los yacimientos petroleros), el sector privado parece « halar » al sector público (economía liberal), puesto que entre 1970 y 1990, el centro de gravedad de los servicios públicos se desplaza 950 m hacia el Norte frente a 2 500 m en el caso de las matrices bancarias.

La mancha de los servicios públicos es siempre más amplia que la de las matrices bancarias. Si bien el número de observaciones es ciertamente más elevado en el caso de los grandes servicios del Estado, es innegable que la competencia a la que se somete el sector privado implica su concentración a lo largo de los ejes rápidos (mapa principal) y en los sectores más prestigiosos.

Finalmente, cuando los lugares de decisión y de producción coinciden, las matrices de las empresas privadas son desplazadas a las extremidades de la ciudad (sectores industriales) y a lo largo de los ejes de gran circulación (vía Panamericana). Cuando los lugares de dirección y de producción están dissociados, las matrices de las empresas obedecen a las mismas reglas de localización que las matrices bancarias (mapa principal).

1.2. Los EGA: un indicador de las zonas atractivas y de las dinámicas especulativas

En la medida en que la centralidad se confunde con el CCN, debemos esperar que acarree una especulación y un endurecimiento muy marcado del tejido urbano. Es efectivamente lo que se observa en Quito, en donde los EGA que tienen entre 8 y 22 pisos se encuentran en un perímetro que coincide estrechamente con los barrios de negocios de la ciudad. Las figuras 4 y 5 indican la jerarquización de los espacios ocupados por EGA y por lo tanto rentabilizados en su situación actual (1990) y en su situación previsible (al año 2000). Esto ha sido definido mediante la noción de atracción, pues el hiper-endurecimiento del tejido urbano, su densificación inmobiliaria que acarrea una especulación que se auto-mantiene, y el uso esencialmente de negocios y comercial de esos macizos construidos al extremo, son efectivamente factores de atractivo para los inversionistas capitalistas para quienes el espacio central representa una alta rentabilidad.

El hipercentro de Quito se establece entre, al Sur, el barrio de La Alameda y, al Norte, el de Inaquito, abarcando los barrios Mariscal Sucre, Colón y La Carolina y presentando una tendencia a alargarse rápidamente al Oeste hasta la avenida América, y notoriamente al Este hasta los límites fácilmente urbanizables del sitio. En los próximos años, si no se toman medidas y se emprenden obras rápidamente, la densificación en superficies de oficinas y de comercios de esta parte de la ciudad provocará una asfixia de la misma por aumento del tráfico diurno y embotellamiento automotriz en las calles. Es el principal problema de funcionamiento que plantea desde ya esta área de centralidad.

2.1. La partición funcional de los años setentas

Hasta aproximadamente 1950, el Centro Histórico concentra todas las actividades públicas y privadas. A partir de 1970, se esboza un centro de decisión que se estructura a lo largo de la avenida 10 de Agosto. Esta zona de transición, próxima al Centro Histórico y limitada por los parques de La Alameda y El Ejido, goza de un fácil acceso. Se inicia el desdoblamiento funcional y las actividades que pertenecen al terciario superior « se deslizan » hacia el barrio Mariscal Sucre; en 1980, se acaba este desdoblamiento y la zona de transición, integrada funcionalmente al barrio Mariscal Sucre, se transforma en una suerte de « periferia » del nuevo centro direccional (ver lámina n° 41).

2.2. La duplicación funcional de los años ochentas

La zona norte, que no era aún en 1980 sino un subcentro comercial desprovisto de funciones de decisión, se transforma, desde hace algunos años, en el centro de gravedad de las actividades del sector terciario superior. Este nuevo centro se estructura a lo largo de las avenidas Amazonas y Naciones Unidas, al extremo norte del parque de la Carolina. El desplazamiento progresivo de las actividades centrales hacia el Norte se refleja en un paso de un polo central en 1950 — el Centro Histórico — a una estructura central axial y tripolar, cuyos elementos son más o menos especializados funcionalmente.

2.3. Los procesos explicativos de las recientes mutaciones de las áreas centrales

- El desplazamiento de la localización de las actividades centrales es axial y unidireccional desde los años cincuenta. La dirección meridiana « natural » ha canalizado la extensión espacial y favorecido el deslizamiento funcional a lo largo de los ejes paralelos Norte/Sur.

- Las limitaciones macro-geográficas, que impiden el desarrollo Este/Oeste, han orientado en parte la evolución y el crecimiento de las áreas de centralidad. Sin embargo, algunas rupturas micro-geográficas parecen ser mucho más importantes que las limitaciones macro-geográficas; el Panecillo constituye una barrera Este/Oeste que bloquea la eventual progresión del espacio central hacia el Sur. El Centro Histórico puede ser considerado como una zona de ruptura funcional, social y urbana en formación.

- Finalmente, limitaciones de urbanismo entorpecen la conjunción de los espacios de centralidad. La zona de ruptura formada por espacios pertenecientes al ejército sigue siendo limitante puesto que se trata de una « reserva urbana ». Sin embargo, esta ruptura funcional podrá ser neutralizada si la necesidad de espacio destinado a los servicios superiores se hace imperativa. Esta limitación no es tal vez sino provisional y la unión entre las áreas centrales del parque de la Carolina y del barrio Mariscal Sucre podría realizarse bajo el efecto de formas de « metamorfismo de contacto ».

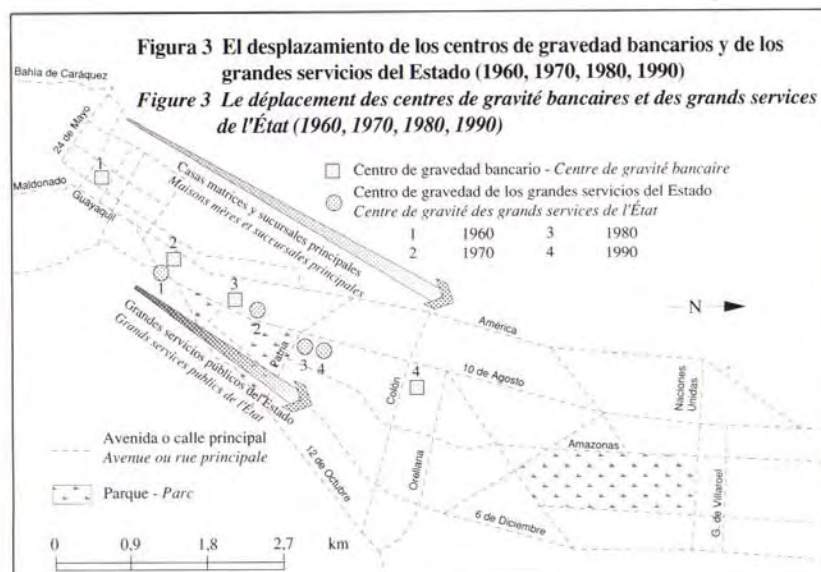
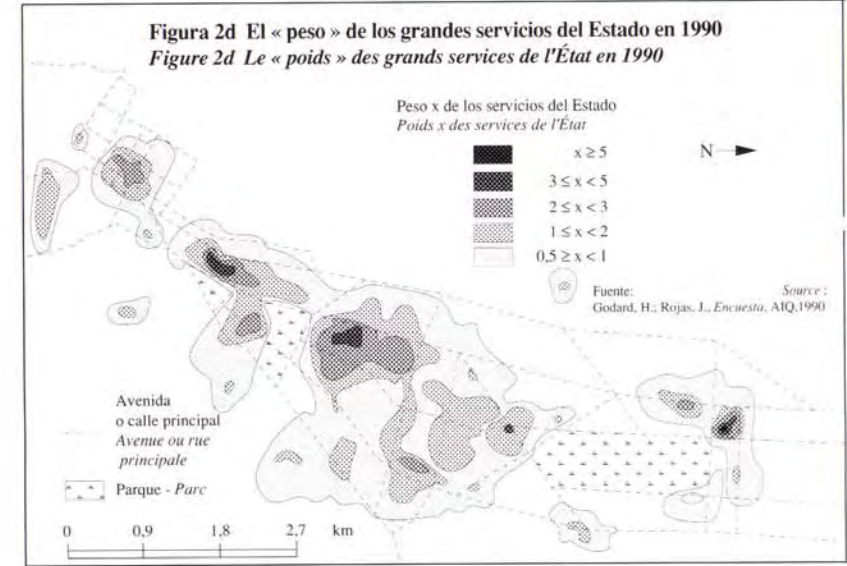
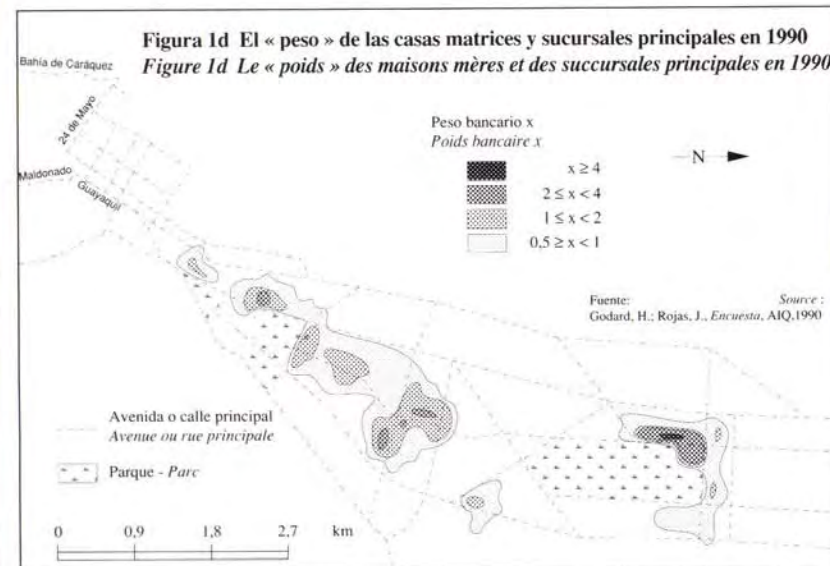
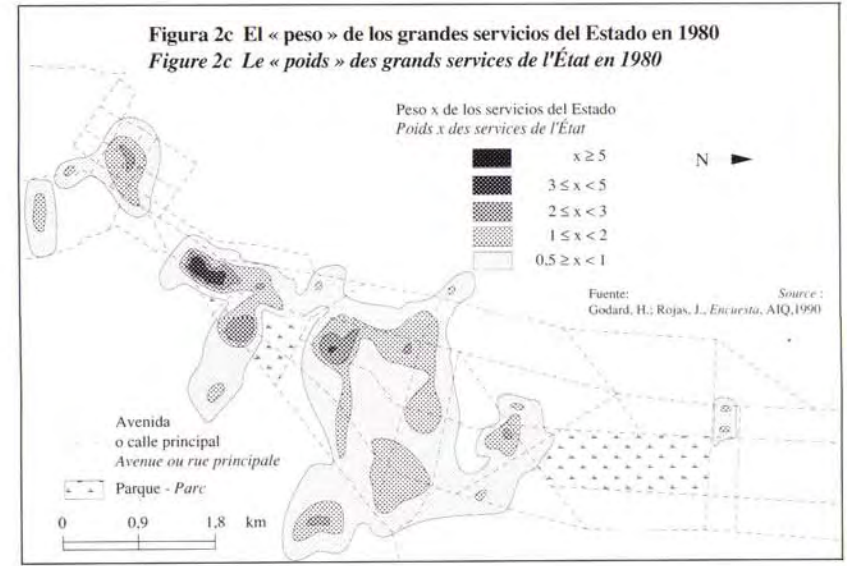
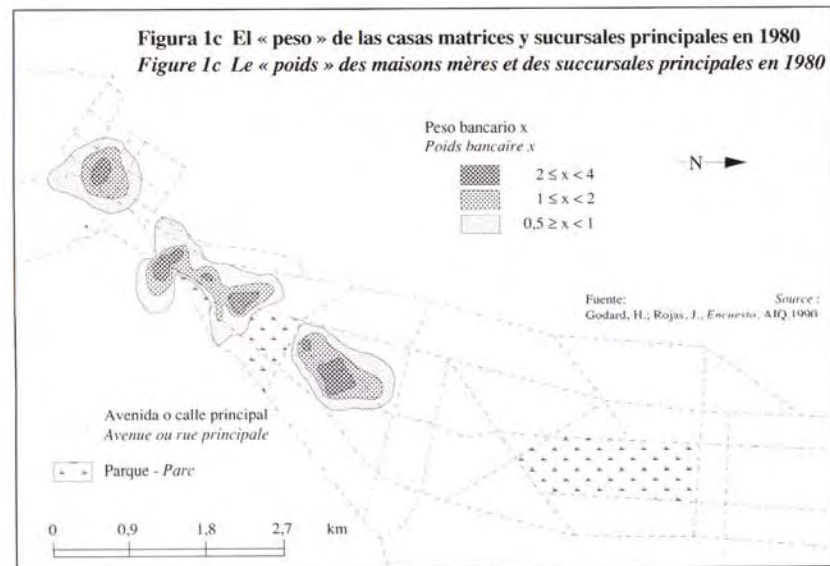
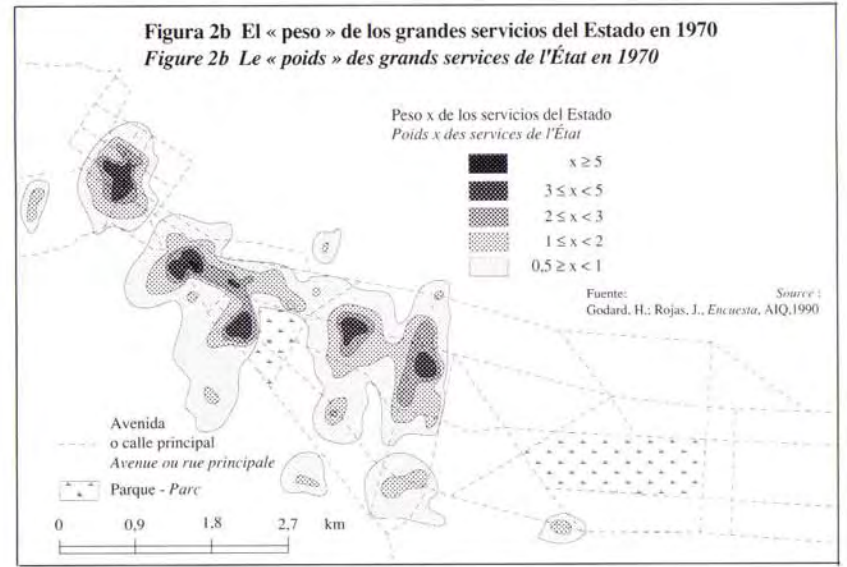
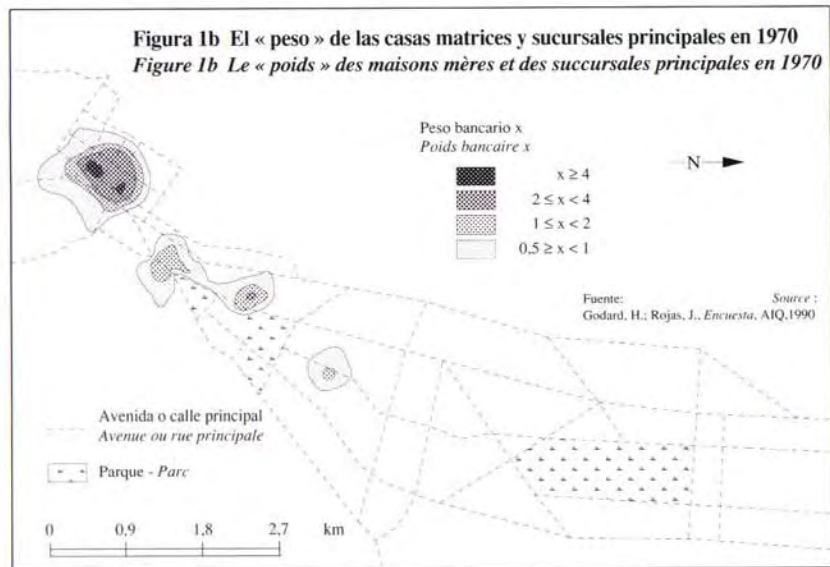
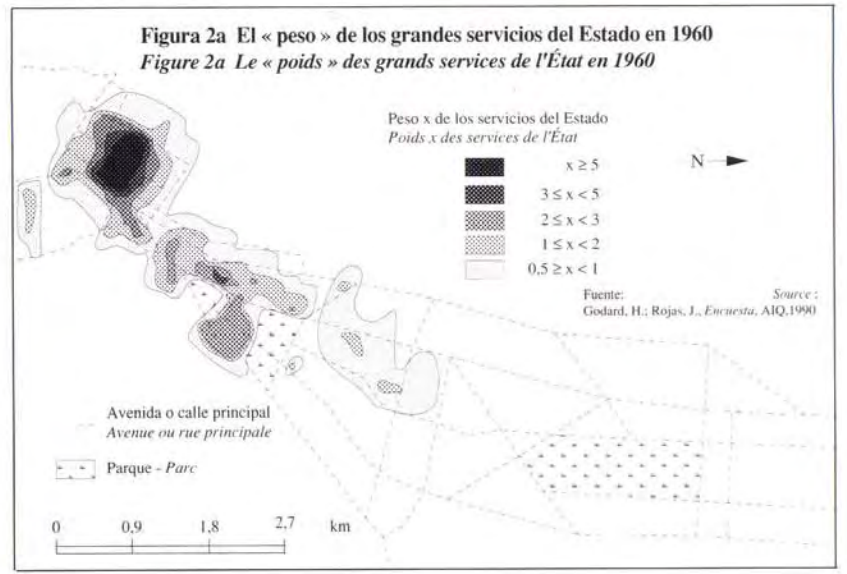
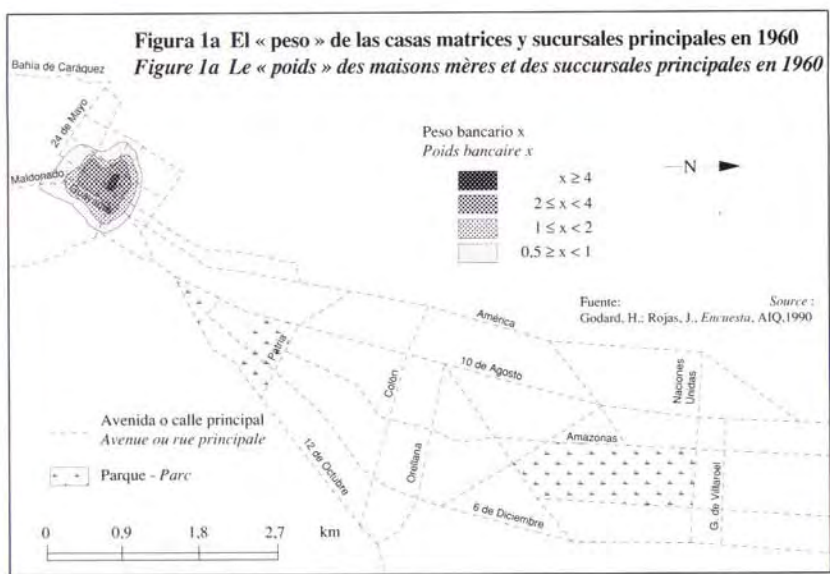


Figura 4 Áreas urbanas sometidas a la especulación inmobiliaria y del suelo (1990)

Figure 4 Aires urbaines soumises à la spéculation foncière et immobilière (1990)

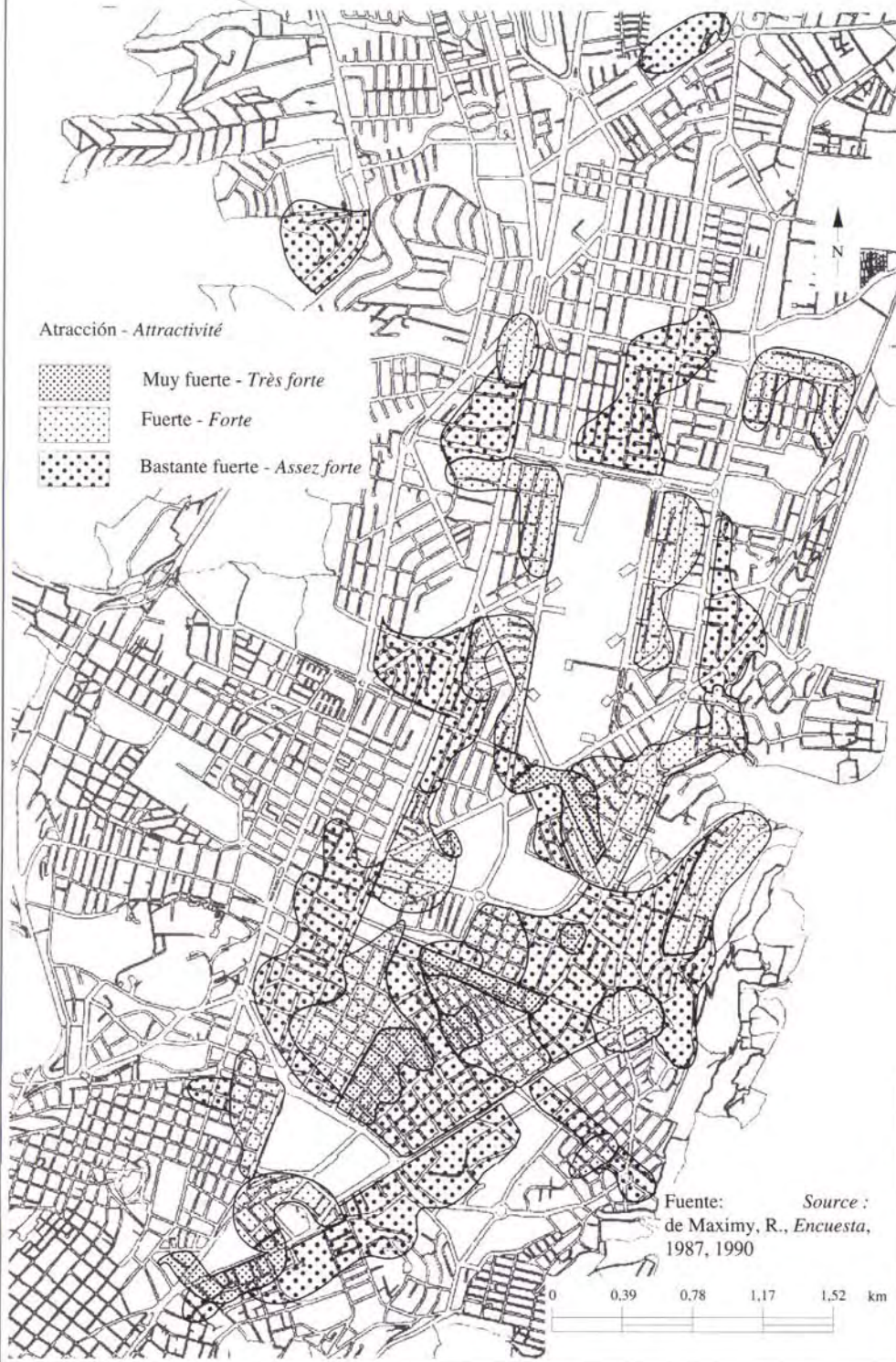


Figura 5 Áreas urbanas sometidas a la especulación inmobiliaria y del suelo (año 2000)

Figure 5 Aires urbaines soumises à la spéculation foncière et immobilière (horizon 2000)

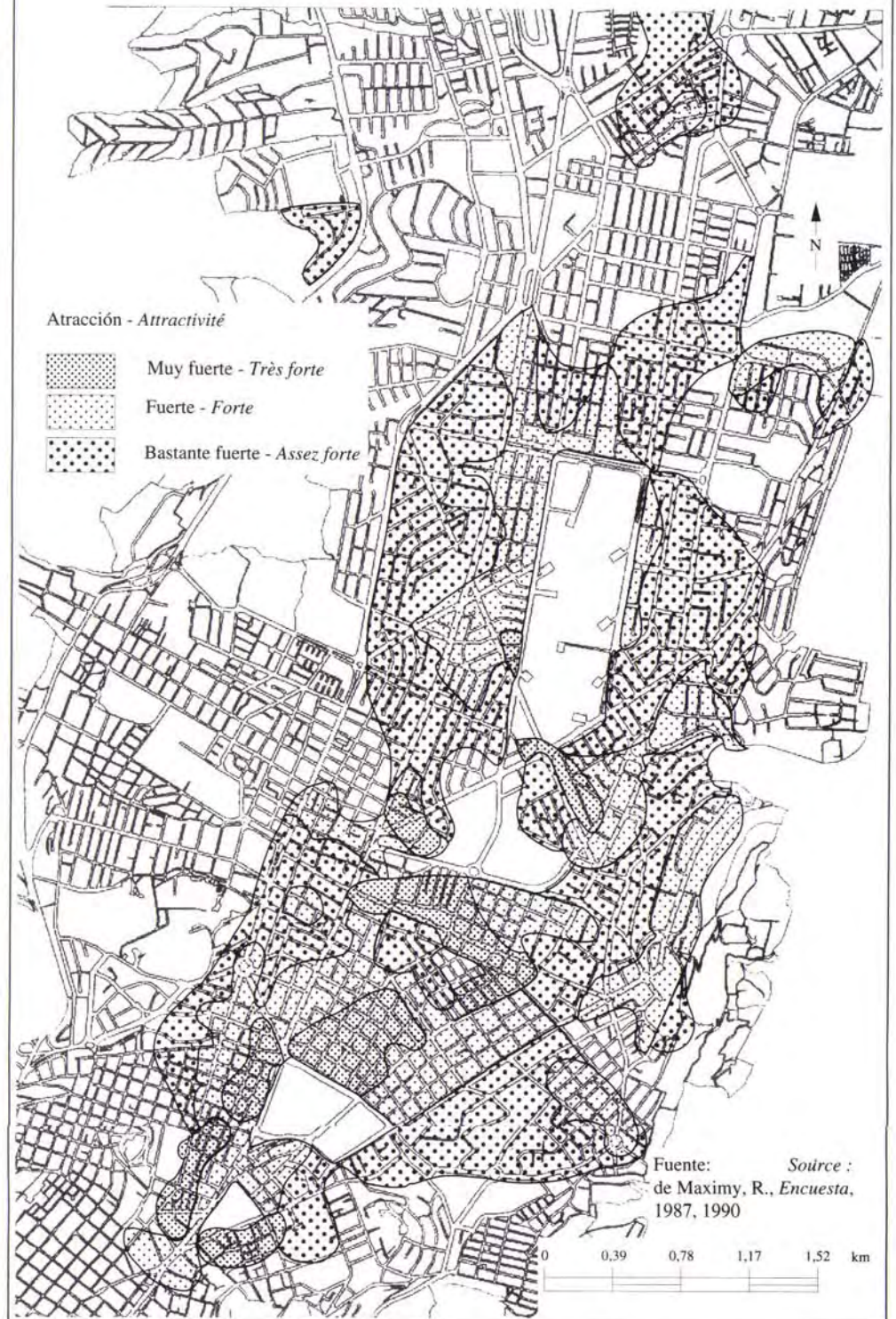
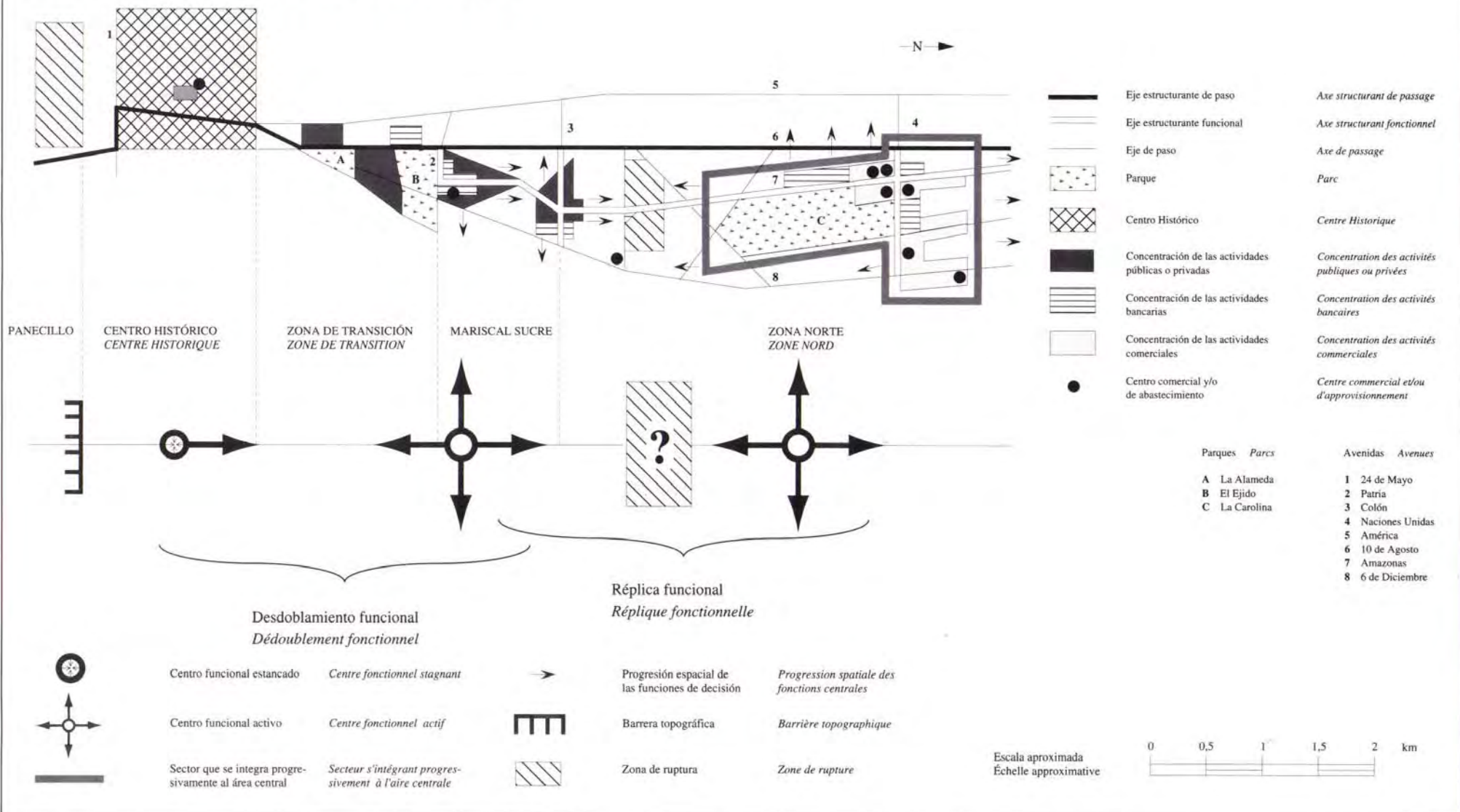


Figura 6 Las áreas de centralidad y sus dinámicas en 1990

Figure 6 Les aires de centralité et leurs dynamiques en 1990



SOURCES ET LIMITES

- CAZAMAJOR d'ARTOIS, P. ; MOYA, L.D.A., Enquêtes, juin 1983 ;
- CAZAMAJOR d'ARTOIS, P. ; ROJAS, J., Enquêtes, juin 1990.

Les cartes présentées ici ont été établies à l'aide des données recueillies au cours de deux enquêtes faites en 1983 et en 1990. Lors de ces enquêtes, les commerçants vendant sur les marchés et les foires hebdomadaires furent recensés. Les supermarchés ont également été localisés afin de disposer des principaux lieux quiténiens d'approvisionnement en produits alimentaires. Les épiceries de quartier font l'objet d'un traitement particulier (cf. planche n° 16). Les marchés, les foires et les centres commerciaux spécialisés dans la vente de produits non alimentaires font aussi partie de cette étude, car avec les précédents ils forment les grands systèmes commerciaux de Quito. L'information a été recueillie à l'intérieur des limites du recensement mené par l'INEC en 1982.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Le réseau que représentent les marchés, les foires et les centres commerciaux, ainsi que les changements qui l'ont affecté ces dernières années, sont-ils bien des révélateurs des transformations de l'usage social de l'espace et des changements d'échelle dus à la croissance de la ville ? En effet, les trajets s'allongent démesurément et les citoyens ne veulent plus se déplacer autant qu'avant. Le besoin d'économiser son temps et sa peine serait alors une des explications de l'augmentation du nombre de foires hebdomadaires. Le développement des supermarchés, quant à lui, ne souligne-t-il pas d'autres types d'usages et d'évolution qu'ils entraînent ? En effet, le phénomène d'apparition et de multiplication des supermarchés n'est-il pas contradictoire avec cette extension des lieux de vente ?

Ces interrogations mettent en évidence le problème de l'organisation de l'espace et l'on peut se demander si l'étude des marchés, des foires et des centres commerciaux, saisis dans leurs implantations et leurs interrelations est à même d'y répondre. Pour le savoir, il est nécessaire de présenter une image didactique et dynamique du phénomène et de la commenter. Dans cette option, les hypothèses suivantes ont été émises au préalable :

- les différents modes de croissance que l'on peut percevoir grâce aux deux enquêtes n'affectent pas seulement la périphérie de la ville mais aussi ses centres (historique et de décision) ;
- en ayant des répercussions sur l'ensemble de Quito, le système de commercialisation se présente comme un indicateur de l'évolution de la capitale ; il peut ainsi, dans certains cas, servir de contrepoint à des études sur la centralité et, dans d'autres, fournir des éléments la renforçant ;
- les marchés et les foires, jugés indispensables par les citoyens, figurent parmi les équipements de proximité de première nécessité ; le jeu des cartes présentées permet de les localiser et de mettre en évidence les quartiers où leur absence se fait sentir ; par la même occasion, ces lacunes du système de distribution soulignent les ruptures socio-économiques ou physiques que présente le tissu urbain.

ÉLABORATION

Les marchés, les foires hebdomadaires et les centres commerciaux sont des éléments de l'ossature de l'espace. La manière dont ils ont tendance à se regrouper en plusieurs noyaux permet de diviser la ville en un certain nombre d'aires marchandes qui n'ont pas toutes la même importance. Nous avons crédité les concentrations de commerçants d'une aire de proximité de 300 m de diamètre, correspondant à leur mouvance rapprochée pour les personnes se déplaçant à pied. Les zones ainsi repérées ont été hiérarchisées en fonction de ses modes de commercialisation. La présence de centres commerciaux vient renforcer cette classification. La planche n° 15, présentant toutes les activités visibles de la rue, complète cette information.

On a cherché à tirer profit du double recensement, en dessinant des cercles proportionnels au nombre de points de vente en service à chacune des deux dates. Cela permet de différencier les lieux qui ont stagné et ceux qui ont progressé, ainsi que de spécifier quelles ont été les branches d'activités affectées par ces phénomènes et où elles se situent. Neuf classes d'activités, représentées par autant de couleurs, ont été retenues. Bien que ne reflétant pas, loin de là, la totalité des sous-branches présentes, elles en sont une bonne synthèse. Par ce biais, nous avons essayé de conserver l'aspect dynamique des changements et les stratégies que mettent en œuvre les différents acteurs de la commercialisation : commerçants fixes et itinérants, sociétés d'État, Municipalité, consommateurs, etc.

Afin de conserver un équilibre entre les différents types de commerçants, nous avons décidé de donner un plus grand poids à ceux possédant des magasins dans un centre commercial, en pondérant leur nombre par un coefficient quadruplant son importance cartographique. Jouissant d'un effet multiplicateur, l'infrastructure, les stocks, la surface des magasins et la pratique donc, y sont en effet beaucoup plus importants que pour les marchés couverts et a fortiori que pour des foires hebdomadaires.

COMMENTAIRE

Le dynamisme du système des marchés, des foires hebdomadaires et des centres commerciaux est, à la fois, un reflet du développement de la ville elle-même et une réponse à celui-ci. Le fait que les marchés fixes se situent, de préférence, dans les quartiers les plus centraux de la ville (figure 4) et les foires tout à la fois dans les quartiers centraux et périphériques (figure 3), n'est pas un phénomène structurel mais un effet de la dynamique du système, ayant cependant

FUENTES Y LÍMITES

- CAZAMAJOR d'ARTOIS, P. ; MOYA, L.D.A., Encuestas, junio de 1983;
- CAZAMAJOR d'ARTOIS, P. ; ROJAS, J., Encuestas, junio de 1990.

Los mapas aquí presentados fueron elaborados utilizando los datos recogidos durante las dos encuestas realizadas en 1983 y 1990, en las que fueron censados los comerciantes que venden en los mercados y en las ferias semanales. Se localizaron también los supermercados a fin de identificar los principales lugares quiteños de abastecimiento de productos alimenticios. Las tiendas de barrio son objeto de un análisis particular (ver lámina n° 16). Los mercados, las ferias y los centros comerciales especializados en la venta de productos no alimenticios forman asimismo parte de este estudio, pues junto con los mercados y ferias constituyen los grandes sistemas comerciales de Quito. La información fue recogida dentro de los límites del censo realizado por el INEC en 1982.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

La red representada por mercados, ferias y centros comerciales, así como los cambios que la han afectado en estos últimos años, son efectivamente reveladores de las transformaciones de la utilización social del espacio y de los cambios de escala debidos al crecimiento de la ciudad? En efecto, las distancias aumentan desmedidamente y los ciudadanos ya no quieren desplazarse tanto como antes. La necesidad de ahorrar tiempo y esfuerzo sería entonces una de las explicaciones del incremento de las ferias semanales. El desarrollo de los supermercados, en cambio, refleja acaso otros tipos de costumbres y de evolución que ellos acarrearán? En realidad, no está el fenómeno de aparición y multiplicación de los supermercados en contradicción con ese incremento de los lugares de venta?

Estas interrogantes ponen en evidencia el problema de la organización del espacio y cabe preguntarse si el estudio de mercados, ferias y centros comerciales, tomados en sus lugares de implantación y con sus interrelaciones, puede aportar respuestas a tales interrogantes. Para saberlo, es necesario presentar una imagen didáctica y dinámica del fenómeno y comentarla. Se emitieron entonces previamente las siguientes hipótesis:

- los diferentes modos de crecimiento que se pueden percibir gracias a las dos encuestas no atañen sólo a la periferia de la ciudad sino también a sus centros (histórico y administrativo);
- al tener repercusiones en el conjunto de la ciudad, el sistema de comercialización se presenta como un indicador de la evolución de la misma; puede así, en algunos casos, servir de contrapunto a estudios sobre la centralidad, y en otros, proporcionar elementos que la refuerzan;
- los mercados y las ferias, considerados como indispensables por los ciudadanos, figuran entre los equipamientos inmediatos de primera necesidad; el juego de mapas presentado a continuación permite localizarlos y poner en evidencia los barrios en los que su ausencia se hace sentir. Paralelamente, esas lagunas del sistema de distribución subrayan las rupturas socio-económicas o físicas que presenta el tejido urbano.

ELABORACIÓN

Los mercados, las ferias semanales y los centros comerciales son elementos de la armazón del espacio. La manera como tienden a reagruparse en varios núcleos permite dividir a la ciudad en una cierta cantidad de áreas comerciales, no todas de la misma importancia. Se atribuyó a las concentraciones de comerciantes un área de proximidad de 300 m de diámetro, que corresponde al área de desplazamiento de los peatones que se abastecen en esos lugares de venta. Las zonas así identificadas fueron jerarquizadas en función de sus modos de comercialización. La presencia de centros comerciales refuerza esta clasificación. La lámina n° 15, que presenta todas las actividades visibles en la calle, completa esta información.

Buscamos sacar provecho del doble conteo, dibujando círculos proporcionales a los números de puntos de venta en servicio en cada una de las dos fechas. Esto permite diferenciar los lugares que se han estancado y los que han progresado, así como especificar cuáles han sido las ramas de actividad afectadas por estos fenómenos y en dónde están situadas. Se escogieron y representaron con distintos colores nueve clases de actividad que, aunque no reflejan y están lejos de hacerlo, la totalidad de las subramas presentes, constituyen una buena síntesis de las mismas. Por este medio, tratamos de conservar el aspecto dinámico de los cambios y las estrategias que adoptan los diferentes actores de la comercialización: comerciantes fijos e itinerantes, empresas estatales, Municipio, consumidores, etc.

A fin de conservar un equilibrio entre los diferentes tipos de comerciantes, decidimos atribuir un peso mayor a los que poseen almacenes en un centro comercial, ponderando su número mediante un coeficiente que cuadruplica su importancia cartográfica. Al ser multiplicados, la infraestructura, los stocks, la superficie de los almacenes y por lo tanto la clientela son en efecto mucho más importantes que los de los mercados cubiertos y con mayor razón aún que los de las ferias semanales.

COMENTARIO

El dinamismo del sistema de mercados, ferias semanales y centros comerciales es, a la vez, un reflejo del desarrollo de la ciudad y una respuesta al mismo. El hecho de que los mercados fijos se sitúen, de preferencia, en los barrios más centrales de la ciudad (figura 4) y las ferias a la vez en los barrios centrales y en los periféricos (figura 3), no es un fenómeno estructural sino un efecto de la dinámica del sistema, que tiene, sin embargo y a largo plazo, un poder de

à terme un pouvoir de structuration de l'espace urbanisé. Le rôle joué dans ce sens par les foires n'a pas été assez reconnu, jusqu'à présent. Ses acteurs, les forains, se transforment souvent en pionniers des marchés ; il sont le fer de lance de l'expansion du système de commercialisation (figures 2 et 3). Quant aux centres commerciaux et aux supermarchés, leur présence dans le centre et le centre-nord de la capitale est une des caractéristiques de ces secteurs (carte principale et figure 1).

Les marchés, les foires hebdomadaires, les centres commerciaux et les supermarchés affirment l'intégration des quartiers à la ville. Ils sont donc de bons révélateurs de l'urbanisation. Toutefois, les supermarchés et les centres commerciaux dont la facture et le fonctionnement sont importés et, probablement, nécessitent l'adaptation de la clientèle, procèdent initialement d'autres usages, d'autres manières de vivre et d'autres revenus : il y a différence de nature.

Les plus importantes concentrations de points de vente, observables sur la carte de synthèse, proviennent de l'agglomération d'un certain nombre de lieux de commerce dont les espaces de proximité, 300 m de diamètre, se joutent ou s'interpénètrent (figure 1). Ces aires marchandes ont subi un certain nombre de changements entre 1983 et 1990 : plusieurs ont crû comme celle du Centre Historique, de Santa Clara-Mariscal ouest, d'Iñaquito ; d'autres ont stagné, par exemple celle du quartier Mariscal-est ; d'autres encore donnent l'impression d'être en déclin comme celle du Camal-Villa Flora ; enfin les créations sont nombreuses (cf. tableau 1, carte principale et figure 2).

estructuración del espacio urbanizado. El papel que juegan en ese sentido las ferias no ha sido hasta ahora reconocido en su justa medida. Sus actores, los feriantes, se transforman a menudo en pioneros de los mercados; son la punta de lanza de la expansión del sistema de comercialización (figuras 2 y 3). En cuanto a los centros comerciales y a los supermercados, su presencia en el centro y en el centro-norte de la capital es una de las características de esos sectores (mapa principal y figura 1).

Los mercados, ferias semanales, centros comerciales y supermercados afirman la integración de los barrios a la ciudad. Son por lo tanto buenos reveladores de la urbanización. Sin embargo, los dos últimos, cuya hechura y funcionamiento son importados y requieren probablemente de la adaptación de la clientela, proceden inicialmente de otros hábitos, otras maneras de vivir y otros ingresos: son de naturaleza diferente.

Las concentraciones más importantes de puntos de venta, que pueden ser observadas en el mapa de síntesis, provienen de la aglomeración de una cierta cantidad de lugares de comercio cuyas áreas de proximidad, 300 m de diámetro, se yuxtaponen o se interpenetran (figura 1). Estas áreas comerciales han sufrido ciertos cambios entre 1983 y 1990: algunas han crecido como las del Centro Histórico, de Santa Clara-Mariscal oeste, de Iñaquito; otras se han estancado como por ejemplo la de la Mariscal-este, otras dan la impresión de estar declinando como la del Camal-Villa Flora; finalmente, la creación de nuevas áreas es importante (ver cuadro 1, mapa principal y figura 2).

Cuadro 1 MERCADOS FIJOS, FERIAS SEMANALES Y CENTROS COMERCIALES EN 1983 Y 1990

Tableau 1 LES MARCHÉS FIXES, LES FOIRES HEBDOMADAIRES ET LES CENTRES COMMERCIAUX EN 1983 ET 1990

		Sur Sud		Sur Solanda Sud Solanda		Centro Sur Centre Sud		Centro Hist. Centre Hist.		Centro Mar. Centre Mar.		Centro Norte Centre Nord		Norte Aerop. Nord Aérop.		Norte Nord		Total Total	
		1983	1990	1983	1990	1983	1990	1983	1990	1983	1990	1983	1990	1983	1990	1983	1990	1983	1990
Mercados fijos	Nº - Nb.	0	1	1	2	6	7	9	11	4	5	1	1	4	3	1	3	26	33
	p.v.	0	50	73	279	880	915	3 171	2 821	414	662	269	326	133	234	200	394	5 140	5 681
Ferias semanales	Nº - Nb.	2	5	3	13	4	16	8	15	5	10	3	5	5	9	3	14	33	87
	p.v.	227	571	457	1 826	1 970	1 520	4 439	5 302	1 085	1 179	626	824	1 073	839	350	2 882	10 227	14 943
Centros comerciales*	Nº - Nb.	0	0	0	0	2	2	8	14	8	14	4	9	0	4	0	0	22	43
	p.v.	0	0	0	0	72	72	264	575	224	412	407	781	0	79	0	0	967	1 919
Total	Nº - Nb.	2	6	4	15	35	12	25	40	17	29	8	15	9	16	4	17	81	163
	p.v.	227	621	530	2 105	2 922	2 507	7 874	8 698	1 723	2 253	1 302	1 931	1 206	1 152	550	3 276	16 334	22 543

Nº Número - Nb. Nombre

p.v. : Puntos de venta - Points de vente

* Estimación - Estimation

Mais il n'y a pas de hasard en ces fluctuations ; à chaque modification ses causes. Ainsi, le cas du secteur de Villa Flora est en réalité plus complexe. En 1983 on pouvait proposer de relier le marché de gros d'El Camal à celui de San Roque et de voir en ces deux centres le pivot de l'approvisionnement en produits alimentaires de la capitale. Cela semblait être, alors, le fait prédominant à mettre en évidence (carte principale).

En 1990, la situation a substantiellement changé, sans que pour autant les relations entre les deux marchés de gros aient disparu. Le secteur sud est celui qui a connu le plus de création de marchés alimentaires depuis 1983 (dont trois à proximité immédiate d'El Camal), de plus, deux supermarchés se sont ouverts : l'un près de ce marché et l'autre sur l'avenue Vencedores de Pichincha (figures 2 et 4). Le dynamisme de ce secteur est souligné par la planche n° 18 présentant les activités, bien que le nombre de vendeurs forains ait diminué entre temps.

Parallèlement, les voies de communications ont tendance à s'améliorer : travaux effectués actuellement à proximité du terminal terrestre de Cumandá, prochaine ouverture d'une importante section de l'avenue Orientale, rénovation de l'avenue Panaméricaine Sud entre autres. Cette partie de la ville connaît en outre une importante vague de constructions : quartiers de Solanda, immeubles et projet municipal de Turubamba, etc. Tous ces travaux sont le signe d'un certain renouveau orchestré par la décision de la Municipalité de rééquilibrer la capitale vers le sud (cf. plan d'urbanisme de 1990). Ainsi, on assiste à l'émergence d'un sub-centre urbain dans cette partie de la ville, non par suite de difficultés de communications comme on pourrait être tenté de le croire, mais par suite d'un dynamisme interne. Si la volonté municipale ne fait pas de doute on peut néanmoins se demander si celle-ci a précédé, accompagné ou suivi la situation qui s'ébauche. Répondre à cette question semble difficile, mais les trois termes ne s'excluent nullement.

Nonobstant, la colline du Panecillo et, dans son prolongement, le grand ravin provoqué par le très fort encaissement du Machángara sont toujours une entrave physique dans les communications entre les deux parties de la ville (cf. figure accessibilité, planche n° 40). Mais sans nier ce compartimentage provenant de contraintes géographiques, il ne faut pas rester prisonnier de ses apparences. Les techniques modernes (remblaiement, construction de ponts et de voies rapides, etc.) permettent mieux que par le passé de relativiser ce genre d'obstacle. Ce qui a été pendant des années un frein à l'expansion de la ville ne l'est plus aujourd'hui et les quartiers du sud de Quito qui sont restés liés pendant très longtemps au Centre Historique et à sa dynamique, ont désormais un développement propre.

Le Centre Historique, quant à lui, poursuit sa propre évolution et s'il a perdu une partie de son rôle de marché de gros, son poids s'est accentué pour la vente de produits autres qu'alimentaires. Depuis sept ans, quatre marchés fixes (spécialisés dans la vente de vêtements), quatre foires hebdomadaires (de produits alimentaires) et six centres commerciaux se sont ouverts dans les quartiers datant de l'époque coloniale. La majorité de ces nouveaux lieux de vente commercialise des vêtements, des appareils électro-ménagers, électroniques, etc. De plus, l'installation d'un supermarché complète la palette de ces infrastructures.

Un autre attrait de cette zone provient de sa vitalité, de la grande quantité et diversité des marchandises présentées et de l'atmosphère de souk qui y règne, tout cela en fait un lieu de promenade apprécié des Quiténiens. Ce regroupement de bâtiments, reliés par des rues

Sin embargo, estas fluctuaciones no son casuales; cada modificación tiene sus causas. Así, el caso del sector de Villa Flora es en realidad más complejo. En 1983 se podía proponer vincular el mercado mayorista del Camal al de San Roque y ver en esos dos centros el eje del abastecimiento de productos alimenticios de la capital. Eso parecía entonces ser el hecho predominante a destacarse (mapa principal).

En 1990, la situación ha cambiado sustancialmente, sin que por ello las relaciones entre los dos mercados mayoristas hayan desaparecido. El sector sur es el que ha experimentado la mayor creación de mercados de productos alimenticios desde 1983 (entre ellos 3 muy próximos al del Camal); además, se han abierto dos supermercados: uno cerca de este mercado y el otro en la avenida Vencedores de Pichincha (figuras 2 y 4). La lámina n° 18, que presenta las actividades, subraya el dinamismo de este sector, aunque el número de vendedores feriantes haya disminuido entre tanto.

Paralelamente, las vías de comunicación tienden a mejorar: obras realizadas actualmente en las cercanías del terminal terrestre de Cumandá, próxima apertura de una importante sección de la Vía Oriental, renovación de la Panamericana Sur, entre otros. Esta parte de la ciudad experimenta además una importante ola de construcciones: barrios de Solanda, edificios y proyecto municipal de Turubamba, etc. Todas estas obras son signo de una cierta renovación orquestada por la decisión del Municipio de reequilibrar la capital hacia el Sur (ver plan de urbanismo de 1990). Así, asistimos al surgimiento de un subcentro urbano en esta parte de la ciudad, derivado no de las dificultades de comunicación como se podría creer, sino de un dinamismo interno. Aunque no hay duda en cuanto a la voluntad municipal, nos podemos preguntar si esta precedió, acompañó o siguió a la situación que se esboza. Responder a esta pregunta parece difícil, pero los tres términos de ninguna manera se excluyen.

No obstante, la loma del Panecillo y, en su prolongación, la gran quebrada provocada por el importante encajonamiento del Machángara, siguen siendo un obstáculo físico en las comunicaciones entre las dos partes de la ciudad (ver figura *accesibilidad*, lámina n° 40). Sin embargo, sin negar la separación derivada de las condiciones geográficas, no debemos permanecer prisioneros de sus apariencias. Las técnicas modernas (relleno, construcción de puentes y de vías rápidas, etc.) permiten relativizar este tipo de obstáculo mejor que en el pasado. Lo que fue durante años un freno a la expansión de la ciudad, ya no lo es tanto actualmente y los barrios del Sur de Quito, que permanecieron por largo tiempo ligados al Centro Histórico y a su dinámica, tienen ahora un desarrollo propio.

El Centro Histórico, en cambio, prosigue su propia evolución y si bien ha perdido parte de su rol de mercado mayorista, se ha acentuado su importancia en la venta de productos no alimenticios. Desde hace siete años, cuatro mercados fijos (especializados en la venta de ropa), cuatro ferias semanales (de productos alimentarios) y seis centros comerciales se han abierto en los barrios que datan de la época colonial. En la mayoría de estos nuevos lugares, se comercializan ropa, electrodomésticos, equipos electrónicos, etc. Además, la instalación de un supermercado completa la gama de infraestructuras de este sector.

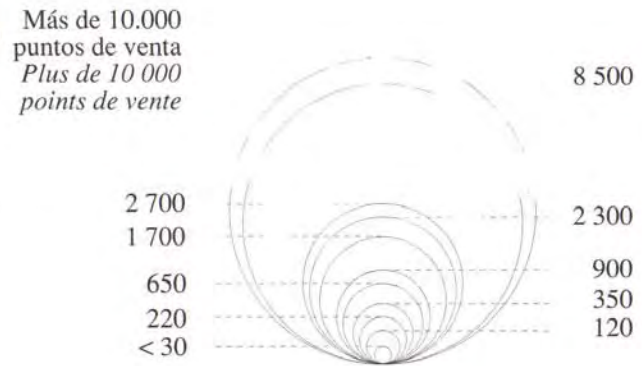
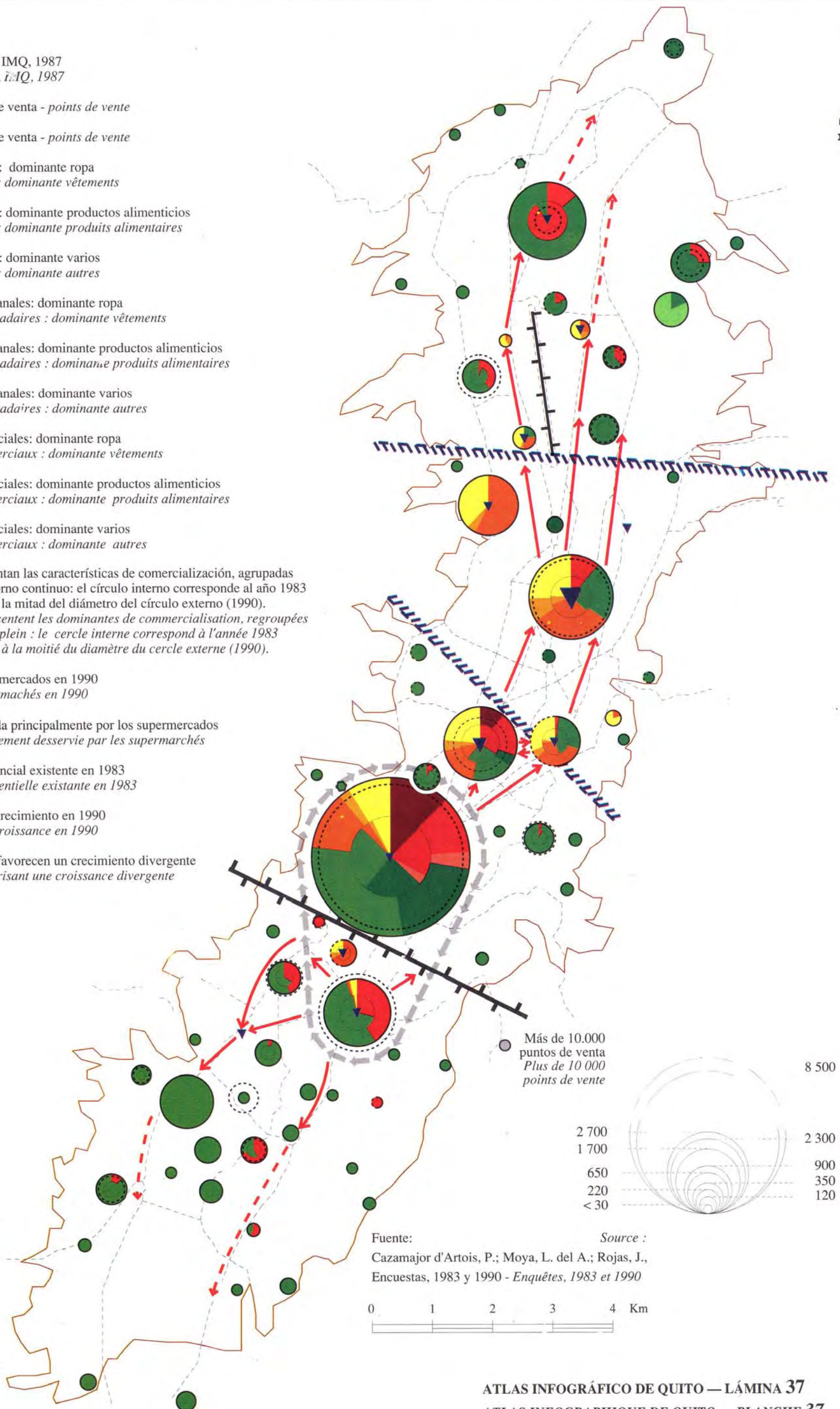
Otro atractivo de esta zona proviene de su vitalidad, de la gran cantidad y diversidad de mercancías ofrecidas y del ambiente de feria, todo lo cual la transforma en un lugar de paseo apreciado por los quiteños. Este agrupamiento de edificaciones, unidas por calles comerciales (ver

GRANDES CONJUNTOS COMERCIALES (1983 - 1990)
GRANDS ENSEMBLES COMMERCIAUX (1983 - 1990)

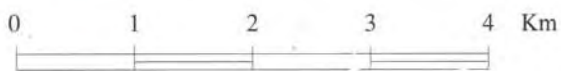
- Límite urbano, IMQ, 1987
Limite urbaine, IMQ, 1987
- 1983: puntos de venta - *points de vente*
- 1990: puntos de venta - *points de vente*
- Mercados fijos: dominante ropa
Marchés fixes : dominante vêtements
- Mercados fijos: dominante productos alimenticios
Marchés fixes : dominante produits alimentaires
- Mercados fijos: dominante varios
Marchés fixes : dominante autres
- Mercados semanales: dominante ropa
Foires hebdomadaires : dominante vêtements
- Mercados semanales: dominante productos alimenticios
Foires hebdomadaires : dominante produits alimentaires
- Mercados semanales: dominante varios
Foires hebdomadaires : dominante autres
- Centros comerciales: dominante ropa
Centres commerciaux : dominante vêtements
- Centros comerciales: dominante productos alimenticios
Centres commerciaux : dominante produits alimentaires
- Centros comerciales: dominante varios
Centres commerciaux : dominante autres

NB: los colores representan las características de comercialización, agrupadas en dos círculos de contorno continuo: el círculo interno corresponde al año 1983 y su diámetro es igual a la mitad del diámetro del círculo externo (1990).
NB : les couleurs représentent les dominantes de commercialisation, regroupées en deux cercles en trait plein : le cercle interne correspond à l'année 1983 et son diamètre est égal à la moitié du diamètre du cercle externe (1990).

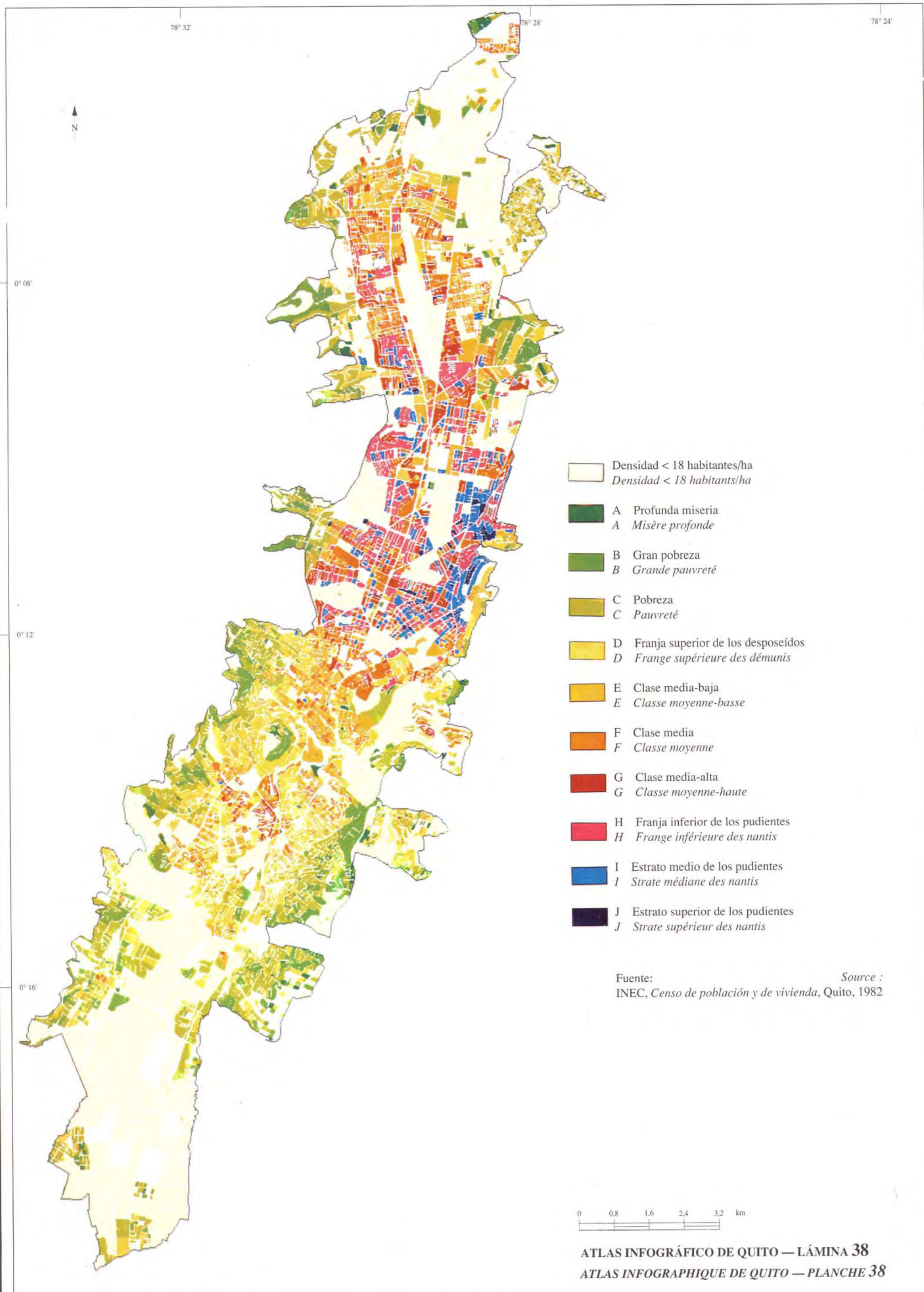
- ▼ De 1 a 3 supermercados en 1990
De 1 à 3 supermarchés en 1990
- ▲ Área abastecida principalmente por los supermercados
Aire principalement desservie par les supermarchés
- Enlace preferencial existente en 1983
Liaison préférentielle existante en 1983
- Dirección de crecimiento en 1990
Direction de croissance en 1990
- ⊥ Rupturas que favorecen un crecimiento divergente
Ruptures favorisant une croissance divergente
- Red vial
Voirie



Fuente: Cazamajor d'Artois, P.; Moya, L. del A.; Rojas, J., Encuestas, 1983 y 1990 - *Enquêtes, 1983 et 1990*

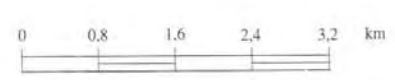


JERARQUIZACIÓN SOCIO-ECONÓMICA DEL ESPACIO QUITEÑO
 HIÉRARCHISATION SOCIO-ÉCONOMIQUE DE L'ESPACE QUITÉNIEN



- Densidad < 18 habitantes/ha
Densidad < 18 habitants/ha
- A Profunda miseria
A Misère profonde
- B Gran pobreza
B Grande pauvreté
- C Pobreza
C Pauvreté
- D Franja superior de los desposeídos
D Frange supérieure des démunis
- E Clase media-baja
E Classe moyenne-basse
- F Clase media
F Classe moyenne
- G Clase media-alta
G Classe moyenne-haute
- H Franja inferior de los pudientes
H Frange inférieure des nantis
- I Estrato medio de los pudientes
I Strate médiane des nantis
- J Estrato superior de los pudientes
J Strate supérieur des nantis

Fuente: INEC, Censo de población y de vivienda, Quito, 1982
 Source : INEC, Censo de población y de vivienda, Quito, 1982



marchandes (cf. planche n° 15), forme un ensemble voué au négoce de la génération précédant les grandes surfaces et les centres commerciaux couverts actuels. La vigueur et l'animation de ce secteur démontrent sa bonne intégration, puisqu'il y a appropriation sans conteste (ou presque, comme on le verra) de l'usage de l'espace : poids de la durée et des genres de vie bien acceptés par la communauté. Enfin il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une zone administrative et commerciale offrant beaucoup d'emplois et, par conséquent, une très forte activité diurne, assurance d'une clientèle potentielle nombreuse. On peut pour cela qualifier le centre d'hyper équipement composite : commerces, services et petit artisanat d'accompagnement. En effet, la quantité et la diversité des marchandises que l'on peut trouver dans le Centre Historique en font la première aire marchande de Quito. On retrouve cependant, de manière plus ou moins complète, ce type de structure dans d'autres quartiers. On est en quelque sorte en présence d'un mécanisme d'écho, dont la source serait le Centre Historique et qui se répliquerait inégalement dans diverses parties de la ville (carte principale et figures 3 et 4). Ce mode de structuration est confirmé par la planche n° 15.

Le seul à offrir la même diversité est le secteur de Santa Clara-Mariscal ouest (figures 3 et 4), mais le nombre de points de vente y est beaucoup plus réduit. La localisation des autres aires marchandes, identifiées sur la figure 1 et présentées sur les figures 3 et 4, n'en est pas moins fondamentale pour comprendre comment se structure l'espace quiteño. Bien que moins complètes, on peut déterminer quatre autres de ces aires vers le nord et deux vers le sud (figure 3).

Il apparaît bien que nous sommes, là, en présence de répliques des processus d'implantation commerciale. Ce ne sont toutefois pas des copies conformes d'un même phénomène représentant les mêmes dynamiques et les mêmes intérêts. En effet dans les quartiers qui accueillent ces concentrations, l'époque et les types de constructions, les catégories socio-professionnelles, les activités pratiquées par la clientèle potentielle proche, etc., sont autant de facteurs qui influent sur leur croissance et leur forme. Chacun d'eux dispose de spécialisations qui favorisent sa propre dynamique et lui assurent un caractère attractif intrinsèque.

Les secteurs d'Iñaquito au nord et de Villa Flora au sud, bien que n'ayant pas le même rôle, encadrent les deux centres précédemment identifiés. Tous les deux possèdent un grand marché fixe, entouré d'une foire bi-hebdomadaire importante, des supermarchés d'implantation récente renforcent leur poids. L'importance du rond-point de Villa Flora a été soulignée, quant au secteur d'Iñaquito, deux éléments permettent de le caractériser : la forte présence des centres commerciaux et des supermarchés qui leur sont liés. Ces derniers ont remplacé les marchés et les foires dans le centre nord de la ville, comme pourvoyeurs principaux de produits frais (carte principale et figure 4). Ces quartiers sont récents (moins de 20 ans d'âge). Ils se sont développés en période de croissance économique forte, boom pétrolier, et avec tout l'appareillage moderne de la construction des équipements d'infrastructure (voirie et réseaux d'assainissement notamment) et d'immeubles de qualité. Aussi ce n'est pas un hasard s'ils abritent surtout une population possédant de hauts revenus.

Les avenues 10 de Agosto et La Prensa qui sont les axes structurants le long desquels se développe Quito au nord, supportent des lieux de commerce qui pourraient former naturellement un ensemble s'ils n'étaient pas séparés par la barrière de l'aéroport. Celui-ci impose, pour le moment, une rupture qui provoque des croissances divergentes (carte principale). Le jour où il sera partiellement ou complètement transféré, un ensemble homogène se formera probablement à son emplacement, cela d'autant plus que différents projets de la Municipalité vont dans ce sens.

Dans le quartier de Cotocollao et le long de l'avenue de La Prensa, a été créée la plus importante foire hebdomadaire de Quito : la foire libre de La Ofelia. À sa suite, deux autres s'y sont implantées formant, avec la présence d'un supermarché, une aire marchande très dynamique.

Ces foires libres, au nombre de trois — celles du Sud, de La Marín au centre et de La Ofelia — ont été créées en 1987 à l'initiative de l'ENPROVIT (Empresa Nacional de Productos Vitales) mais n'ont pris un véritable essor qu'à partir de 1988 avec le nouveau gouvernement. Elles ont un rôle majeur dans l'approvisionnement de la ville et ont eu pour effet de faire perdre de l'importance aux foires traditionnelles des marchés de gros de San Roque et d'El Camal et par conséquent d'en diminuer la fréquentation, ce qui était probablement un des résultats escomptés de leur création. En outre, elles ont comme autres buts de mettre directement en contact les producteurs et les consommateurs, d'éliminer le plus possible les intermédiaires (les grossistes étaient principalement visés) et par conséquent de lutter contre la hausse des prix.

Plus au nord et au sud, les quartiers du Comité del Pueblo et de Solanda sont caractérisés par la présence de nombreuses foires hebdomadaires de produits alimentaires, alors que les marchés fixes et ceux spécialisés dans la vente d'autres articles en sont absents.

En sept ans, le nombre de points de vente de produits alimentaires n'a pas augmenté beaucoup plus vite que le taux de croissance de la population. Le changement spectaculaire intervenu dans ce laps de temps est la multiplication du nombre de marchés et de foires, pour ce qui concerne l'alimentation mais également pour les autres articles, ainsi que la multiplication parallèle des centres commerciaux. Un des exemples les plus remarquables est fourni par l'augmentation du nombre de foires hebdomadaires de produits frais (figure 1). Ce dynamisme repose sur un changement d'échelle dû à la croissance de la ville et sur de nouveaux modes de consommation, les acheteurs refusent de se déplacer loin afin d'économiser temps et peine.

Aujourd'hui il y a 82 foires de produits alimentaires pour l'ensemble de la capitale, dont 44, soit plus de la moitié, ont été créées au cours des sept dernières années. Sur ce total, 25 sont dues à la société ENPROVIT qui est également présente sur neuf autres qu'elle n'a pas générées. Cette entreprise participe donc à plus de 40 % des foires de Quito, résultat d'autant plus spectaculaire que son action a débuté, à ce niveau, seulement en 1987. Si l'on considérait que le phénomène est absolument homogène sur l'aire urbaine, une évaluation moyenne indiquerait que chaque foire correspond arithmétiquement à environ 15 000 habitants.

Il entre dans les attributions de ce service national d'approvisionner la population en produits de base (riz, pâtes alimentaires, farines, margarine, huile...), cela au meilleur prix possible, mais aussi d'assurer cette distribution, soit dans les quartiers les plus défavorisés, soit dans ceux qui ne possèdent pas encore cette infrastructure. Pour toutes ces raisons, cette société

lámينا n° 15), forma un conjunto dedicado al comercio de la generación que precede a los grandes supermercados y centros comerciales cubiertos actuales. La fuerza y la animación de este sector demuestran su buena integración, puesto que existe indiscutiblemente una apropiación (o casi, como lo veremos) del uso del espacio, resultado del peso de la historia y de los modos de vida completamente aceptados por el conjunto la comunidad. Finalmente, no se debe olvidar que se trata de una zona administrativa y comercial que ofrece muchos empleos y, en consecuencia, una importante actividad diurna que asegura una numerosa clientela potencial. Por ello, se puede calificar al centro de hiperequipamiento compuesto: comercios, servicios y pequeña artesanía complementaria. En efecto, la cantidad y la diversidad de las mercaderías que se pueden encontrar en el Centro Histórico lo convierten en la primera área mercantil de Quito. Este tipo de estructura se encuentra sin embargo, de manera más o menos completa, en otros barrios. Estamos, de cierto modo, en presencia de un mecanismo de eco, cuya fuente sería el Centro Histórico y que tendría réplicas desiguales en diversos sectores de la ciudad (mapa principal y figuras 3 y 4). La lámina n° 15 confirma este modo de estructuración.

El único sector que ofrece la misma diversidad es el de Santa Clara-Mariscal oeste (figuras 3 y 4), pero el número de puntos de venta es más reducido. La localización de las otras áreas comerciales, identificadas en la figura 1 y presentadas en las figuras 3 y 4, no es menos fundamental para comprender de la estructuración del espacio quiteño. Aunque menos completas, se pueden determinar otras cuatro áreas similares hacia el Norte y dos hacia el Sur (figura 3).

Se revela claramente que estamos en presencia de réplicas de los procesos de implantación comercial. Sin embargo, no se trata de fieles copias de un mismo fenómeno que representa las mismas dinámicas y los mismos intereses. En efecto, en los barrios que acogen a esas concentraciones, la época y los tipos de construcciones, las categorías socio-profesionales, las actividades practicadas por la clientela potencial próxima, etc. son otros tantos factores que influyen en su crecimiento y su forma. Cada uno de ellos dispone de especializaciones que favorecen su propia dinámica y le confieren un carácter atractivo intrínseco.

Si bien los sectores de Iñaquito al Norte y de Villa Flora al Sur, aunque no tienen el mismo papel, se ubican de un lado y otro de los dos centros ya identificados. Ambos poseen un gran mercado fijo, rodeado de una feria bi-semanal importante; los supermercados de reciente implantación refuerzan su peso. Se subrayó la importancia del redondel de Villa Flora, mientras que dos elementos permiten caracterizar al sector de Iñaquito: la fuerte presencia de los centros comerciales y de los supermercados vinculados a ellos. Estos últimos, han reemplazado a los mercados y a las ferias en el centro norte de la ciudad, como proveedores principales de productos frescos (mapa principal y figura 4). Esos barrios, recientes (menos de 20 años de existencia), se desarrollaron en un período de importante crecimiento económico (boom petrolero), con todos los equipamientos modernos de infraestructura (red vial y de alcantarillado principalmente) y con edificaciones de calidad. No es entonces casual que estos barrios alojen sobre todo a una población de altos ingresos.

Las avenidas 10 de Agosto y La Prensa que son los ejes estructurantes a lo largo de los cuales se desarrolla Quito al Norte, favorecen la implantación de locales comerciales que podrían formar naturalmente un conjunto si no estuvieran separados por la barrera del aeropuerto. Este impone, por el momento, una ruptura que provoca crecimientos divergentes (mapa principal). El día en que sea parcial o totalmente transferido, se formará probablemente, en su emplazamiento, un conjunto homogéneo, tanto más cuanto que diferentes proyectos del Municipio están orientados en ese sentido.

En el barrio de Cotocollao y a lo largo de la avenida de La Prensa, se creó la feria semanal más importante de Quito, la feria libre de la Ofelia. Posteriormente, se implantaron allí otras dos, formando, con la presencia de un supermercado, un área comercial sumamente dinámica.

Esas ferias libres, en número de tres — la del Sur, la de La Marín en el centro y la de La Ofelia — fueron creadas en 1987 por iniciativa de ENPROVIT (Empresa Nacional de Productos Vitales), pero no tomaron un verdadero vuelo sino a partir de 1988 con el nuevo gobierno. Juegan un papel mayor en el abastecimiento de la ciudad y han tenido como efecto la pérdida de importancia de las ferias tradicionales de los mercados mayoristas de San Roque y de El Camal y la consecuente disminución de su frecuentación, lo que era probablemente uno de los resultados con que se contaba al momento de su creación. Sus propósitos son además poner directamente en contacto a los productores y consumidores, disminuir en la mayor medida posible los intermediarios (apuntando principalmente a los mayoristas) y consecuentemente luchar contra el alza de los precios.

Más al Norte y al Sur, los barrios del Comité del Pueblo y de Solanda están caracterizados por la presencia de numerosas ferias semanales de productos alimenticios, mientras que los mercados fijos y los especializados en la venta de otros artículos son inexistentes.

En siete años, el número de puntos de venta de productos alimenticios no ha aumentado a un ritmo mucho mayor que la tasa de crecimiento de la población. El cambio espectacular operado en ese lapso es la multiplicación del número de mercados y ferias, en lo relativo a los productos alimenticios y a los demás artículos, así como la multiplicación paralela de los centros comerciales. Uno de los ejemplos más notables constituye el incremento de ferias semanales de productos frescos (figura 1). Este dinamismo reposa en un cambio de escala debido al crecimiento de la ciudad y en nuevos modos de consumo (los compradores rehúsan desplazarse lejos a fin de ahorrar tiempo y esfuerzo).

Existen actualmente 82 ferias de productos alimenticios para el conjunto de la capital, de las cuales, 44, es decir más de la mitad, han sido creadas durante los siete últimos años. De ese total, 25 se deben a ENPROVIT que está presente igualmente en otras nueve que no ha generado. La empresa participa entonces en más del 40 % de las ferias de Quito, resultado tanto más espectacular cuanto que su acción se inició, a este nivel, apenas en 1987. Si se considerara que el fenómeno es absolutamente homogéneo en el área urbana, una evaluación promedio indicaría que cada feria corresponde aritméticamente a aproximadamente 15.000 habitantes.

Entre las atribuciones de este servicio nacional está el abastecer a la población de productos básicos (arroz, fideo, harina, margarina, aceite...), al menor precio posible, pero también el realizar esta distribución ya sea en los barrios más desfavorecidos o en los que aún no poseen tal infraestructura. Por todas estas razones, esta empresa está presente principalmente en el Sur y

Figura 1 1990: ubicación y áreas de proximidad* de mercados fijos, ferias semanales, centros comerciales y supermercados

Figure 1 1990 : localisation et aires de proximité* des marchés fixes, foires hebdomadaires, centres commerciaux et supermarchés

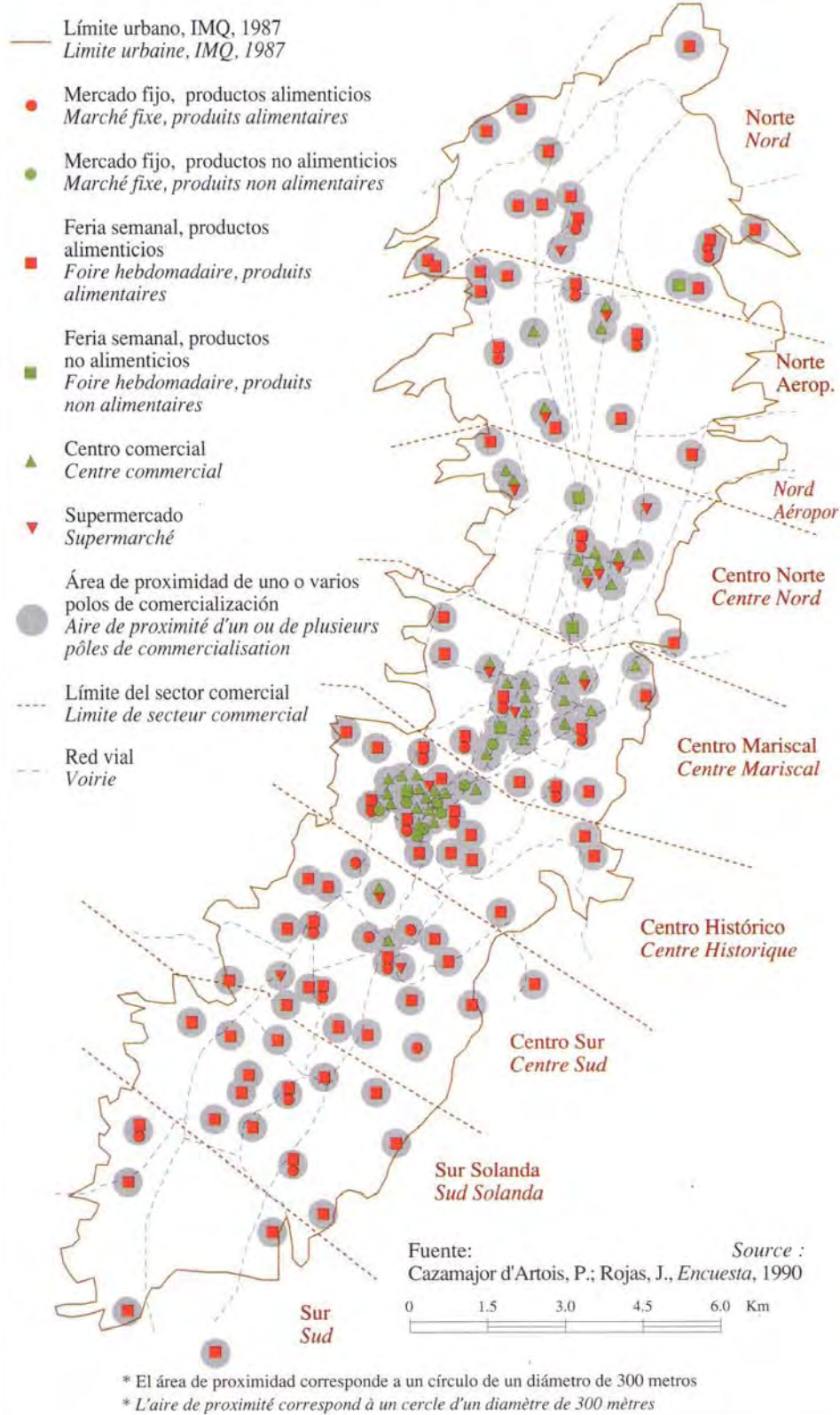
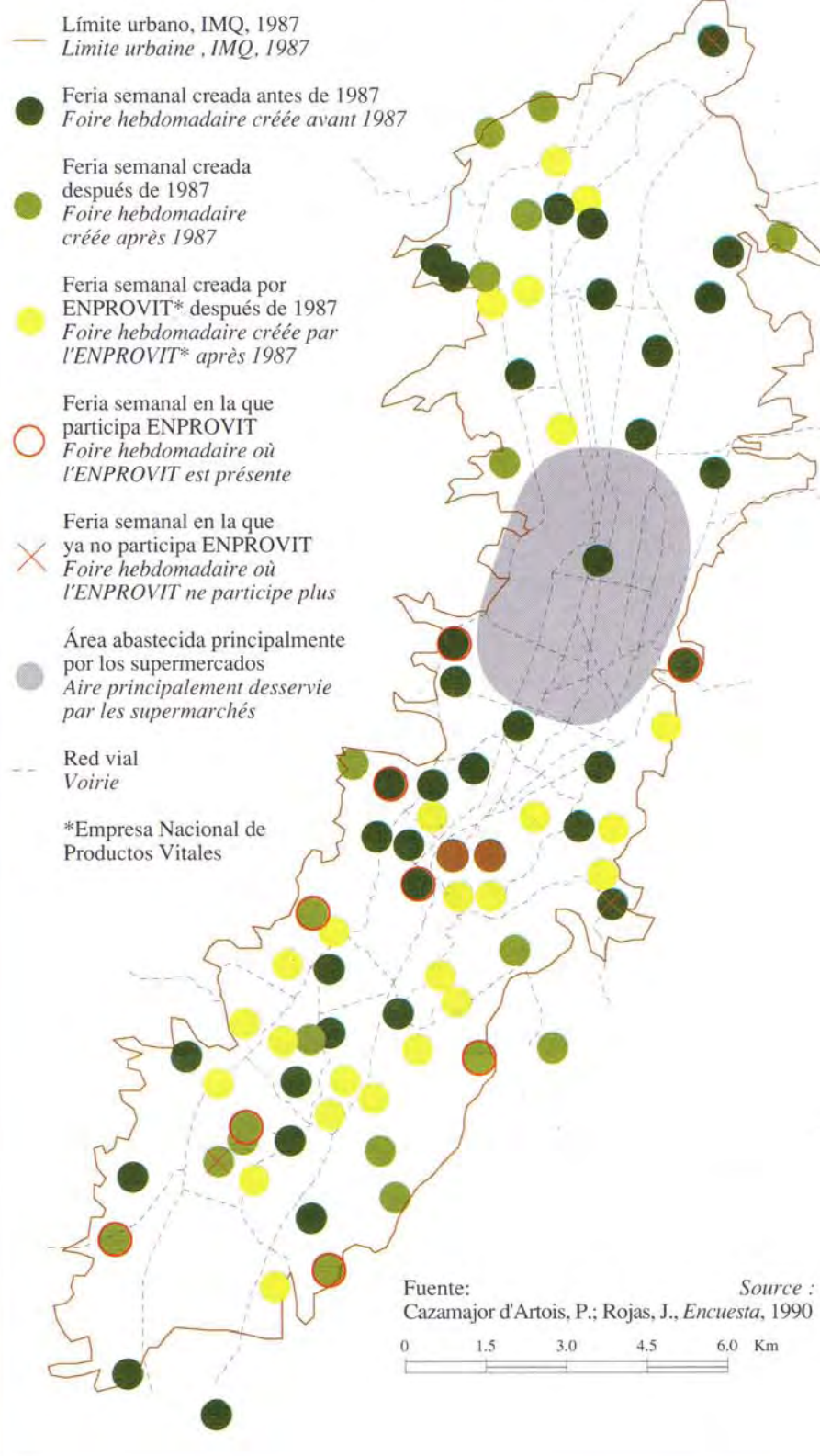


Figura 2 Ferias semanales de productos alimenticios creadas antes y después de 1987 (existentes en 1990)

Figure 2 Les foires hebdomadaires de produits alimentaires créées avant et après 1987 (existantes en 1990)



est présente principalement dans le sud et dans la couronne de foires qui depuis quelques années souligne la limite urbaine (figure 3). Il s'agit des quartiers où habitent les catégories les plus défavorisées. A contrario le centre nord paraît vide ou presque.

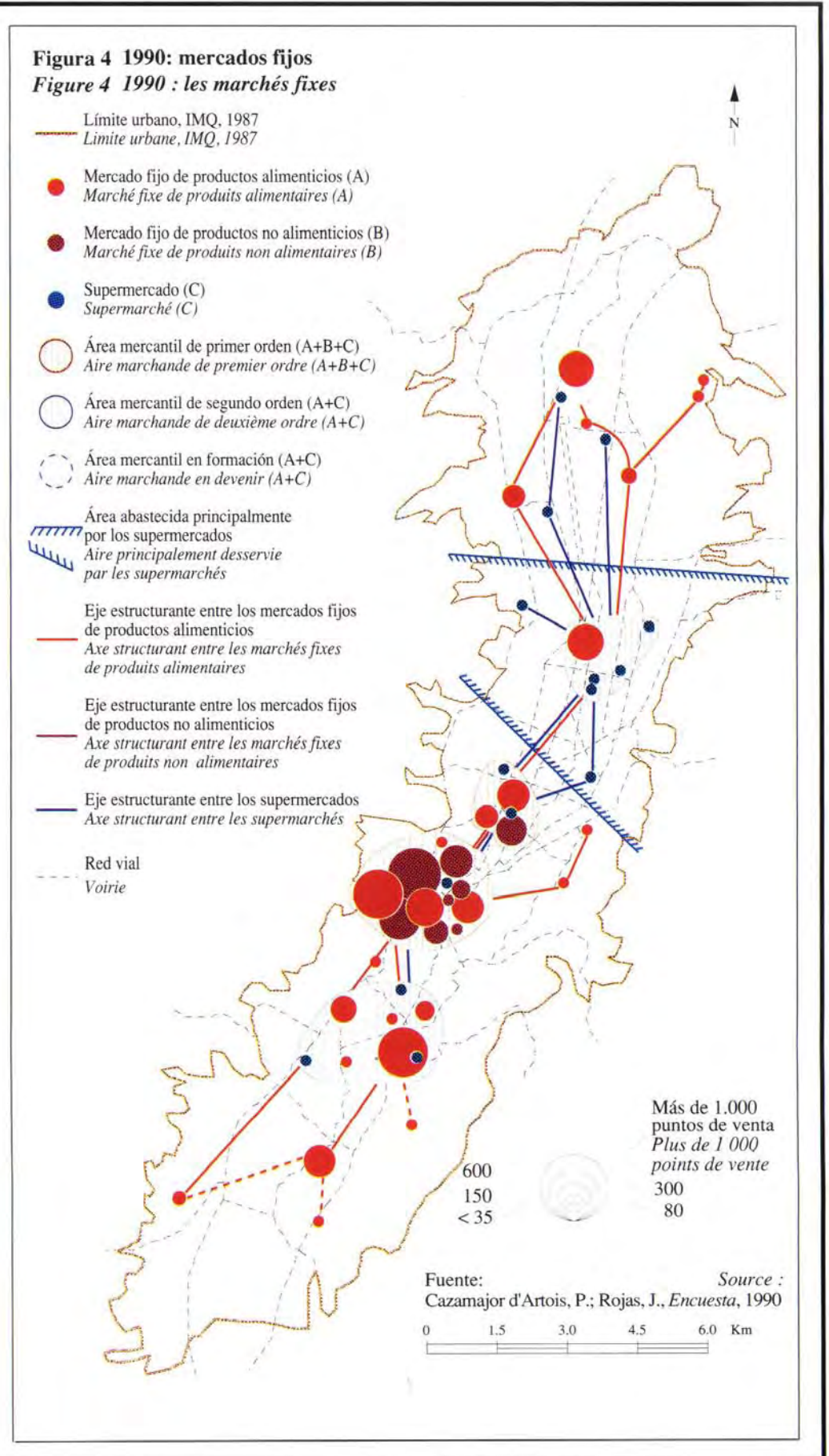
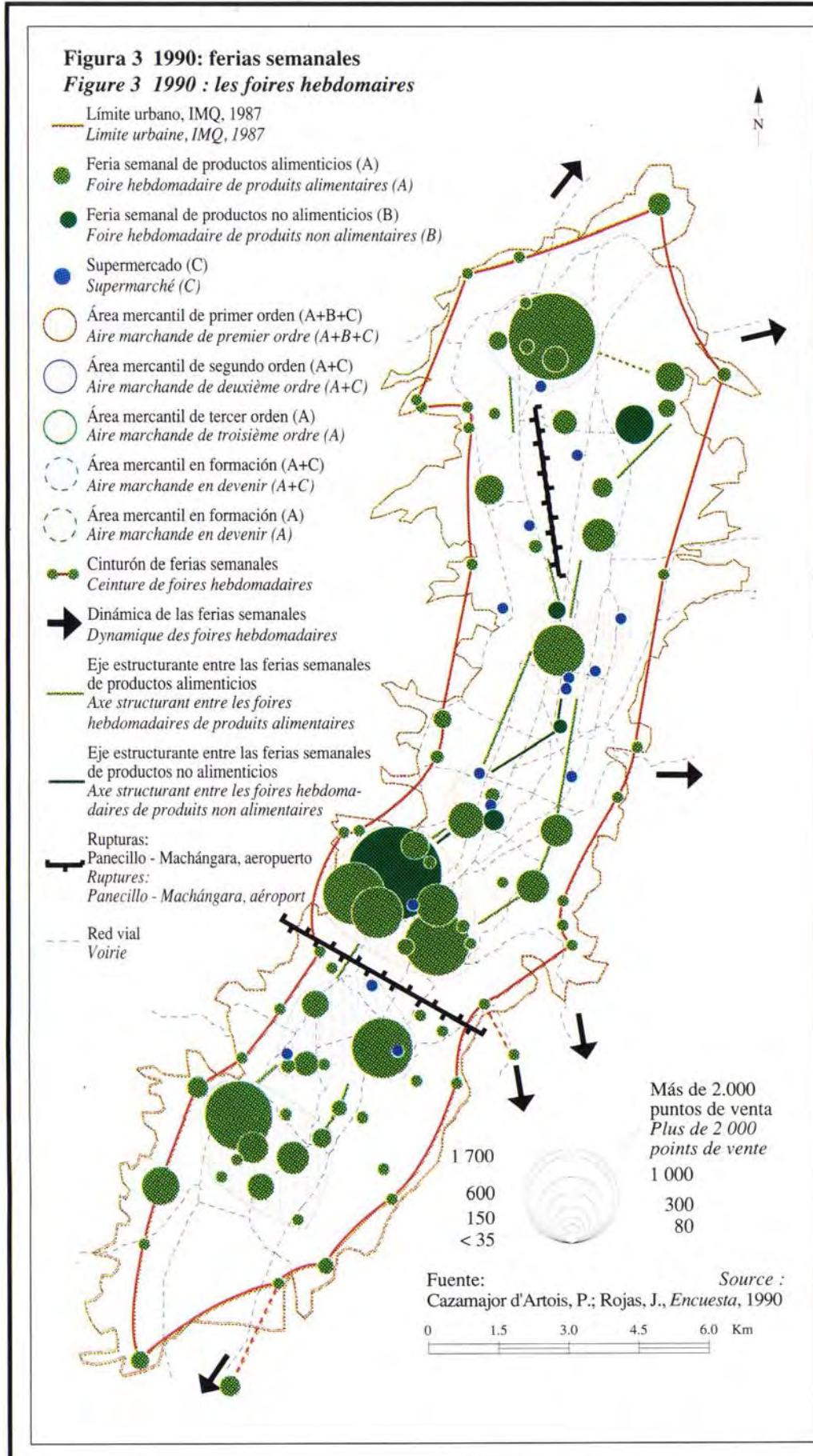
En conséquence, les dynamiques des foires hebdomadaires peuvent se résumer comme suit : lorsque la densification et l'augmentation de la demande de produits atteignent un seuil critique dans les quartiers, les commerçants viennent s'y installer. Une fois le processus enclenché, ils font pression sur les autorités afin que leurs conditions d'accueil s'améliorent : bénéficier des infrastructures, reconnaissance par la Municipalité principalement. Ils arrivent ainsi à former une foire hebdomadaire forte et reconnue qui se transformera postérieurement en marché fixe. Une fois celui-ci créé, une autre stratégie se met en place : les anciens forains deviennent des concurrents potentiels, si bien que la tendance sera d'essayer d'en limiter le nombre ou de les expulser totalement. Ces derniers à leur tour investiront de nouveaux quartiers et reproduiront le même processus. Ainsi s'instaure une dialectique socio-spatiale engendrant des répliques, preuves du dynamisme de la structuration de l'espace. Cependant, cet enchaînement ne se reproduit pas toujours, un certain nombre de foires, mais aussi de marchés, n'arrivent pas à s'épanouir. Dans ce cas, ils végètent ou disparaissent.

Un exemple illustrant ce processus est celui des détaillants flottants vendant autour du marché San Francisco, un des plus anciens de Quito, situé dans le centre de la ville. Une fois expulsés des rues situées en bordure du marché, ils ont été relogés autour des bâtiments du marché Santa Clara Norte. À son tour, le réaménagement et la consolidation de la structure physique de ce marché couvert a entraîné la suppression de la foire. Les commerçants ont alors cherché un nouvel endroit pour vendre et se sont installés dans le quartier d'Inaquito (un peu plus au nord) où ils ont aménagé un terrain. En quelques années ils ont réussi à développer une foire attractive et relativement grande. Alors et afin de répondre à la croissance du quartier, la Municipalité a construit un marché moderne. Les forains se sont alors divisés en trois groupes : une partie a obtenu des postes fixes à l'intérieur de la nouvelle structure, une autre s'est installée sur la plateforme destinée à la décharge des produits pour réaliser une foire bi-hebdomadaire et enfin le reste est parti à la recherche d'un emplacement ou d'un marché afin d'établir une nouvelle foire. Ils ont d'abord essayé de se greffer sur un marché privé, celui de Kennedy (au nord

en la corona de ferias que desde hace algunos años subrayan el límite urbano (figura 3). Se trata de los barrios habitados por las categorías más desfavorecidas. A la inversa, el centro norte parece vacío o casi vacío.

Consecuentemente, las dinámicas de las ferias semanales pueden resumirse de la siguiente manera: cuando en ciertos barrios, la densificación y el aumento de la demanda de productos alcanzan un umbral crítico, ello favorece la instalación de los comerciantes. Una vez iniciado el proceso, estos presionan a las autoridades a fin de obtener mejoras en sus condiciones de implantación: contar con infraestructuras, ser reconocidos por el Municipio principalmente. Llegan así a formar una feria semanal importante y reconocida que devendrá posteriormente un mercado fijo. Una vez que este ha sido creado, se instaura otra estrategia: los antiguos feriantes transformados en comerciantes con local propio ven entonces a los nuevos feriantes como competidores potenciales y tienden por lo tanto a tratar de limitar su cantidad o de expulsarlos definitivamente. Estos ocuparán a su vez nuevos barrios y reproducirán el mismo proceso. Se establece así una dialéctica socio-espacial que engendra réplicas prueba del dinamismo de la estructuración del espacio. Sin embargo, esta concatenación no se produce siempre, algunas ferias, e incluso algunos mercados fijos, no logran expandirse, en cuyo caso vegetan o desaparecen.

Un ejemplo que ilustra ese proceso es el de los minoristas flotantes que vendían alrededor del mercado de San Francisco, uno de los más antiguos de Quito, situado en el centro de la ciudad. Una vez expulsados de las calles que bordean el mercado, fueron reubicados alrededor de los locales del mercado de Santa Clara Norte. Posteriormente, el reacondicionamiento y la consolidación de la estructura física de este mercado cubierto determinó la supresión de la feria. Los comerciantes buscaron entonces un nuevo lugar para vender y se instalaron en el barrio de Inaquito (un tanto más al Norte) en donde acondicionaron un terreno. En pocos años, lograron desarrollar una feria atractiva y relativamente grande. Entonces y a fin de responder al crecimiento del barrio, el Municipio construyó un mercado moderno, ante lo cual los feriantes se dividieron en tres grupos: algunos obtuvieron un puesto fijo al interior de la nueva estructura, otros tomaron la plataforma destinada a la descarga de los productos para realizar una feria bi-semanal, y finalmente el resto partió en busca de un emplazamiento o de un mercado a fin de establecer una nueva feria. Trataron primeramente de incorporarse a un mercado privado, el de la ciudadela Kennedy (al Norte de



d'Inaquito), mais tant les commerçants ayant un point de vente dans le bâtiment que les forains déjà en place les ont rejetés. Ils se sont alors installés dans le quartier La Luz, non loin de là. Un processus similaire a été suivi par les vendeurs du marché de La Ofelia. Cet exemple peut être étendu à l'ensemble de la ville, dans la mesure où la Municipalité n'intervient pas. Est-ce une dynamique propre à la ville de Quito, ou bien est-ce un mécanisme que l'on retrouve dans d'autres cités de la région ou du sous-continent ?

La vie et le développement d'un marché, d'une foire ou d'un centre commercial répondent à de nombreux facteurs, et loin d'avoir un développement anarchique et chaotique, chacun de leurs aspects sont conditionnés par la production, la commercialisation, la consolidation des installations et les coutumes. Par le biais de cette série de cartes, nous avons essayé de montrer que le système des marchés et des foires est tout à la fois un acteur et un révélateur de l'ossature de l'espace urbain de Quito.

Inaquito), pero tanto los comerciantes que tenían un puesto de venta en la edificación como los feriantes que ya estaban instalados, los rechazaron. Fueron entonces a implantarse en el barrio La Luz, no muy lejos de allí. Un proceso similar se produjo con los vendedores del mercado de La Ofelia. Este ejemplo puede ser extendido al conjunto de la ciudad, en la medida en que no haya una intervención del Municipio. Es acaso una dinámica propia de la ciudad de Quito, o bien se trata de un mecanismo que se encuentra en otras urbes de la región o del subcontinente?

La vida y el desarrollo de un mercado, de una feria o de un centro comercial responden a numerosos factores, y lejos de tener un desarrollo anárquico y caótico, cada uno de sus aspectos está condicionado por la producción, la comercialización, la consolidación de las instalaciones y las costumbres. Mediante esta serie de mapas, tratamos de mostrar que el sistema de los mercados y de las ferias es a la vez un actor y un revelador de la armazón del espacio urbano de Quito.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE - ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

- BERRY B. J.-L. (1971), *Géographie des marchés et du commerce de détail*, Paris, Armand Collin, coll. U/U2, 254 p.
- BROMLEY, R. J. (1974), Interregional marketing and alternative reform strategies in Ecuador, *European journal of marketing*, vol. 8, n° 3, Winter.
- CARRIÓN, F. (1987), *Crisis y política urbana*, Quito, Editorial El Conejo-CIUDAD, 235 p.
- COQUERY, M. (1978), Espaces à prendre, espaces à vendre. Incidences de la mutation de l'appareil commercial sur quelques pratiques urbaines, *Hérodote*, Librairie François Maspéro, n° 10, avril-juin, p. 133-150.
- de MAXIMY, R. (1987), Les marchés, facteurs et témoins de l'urbanisation, *Cahiers ORSTOM*, Série Sciences Humaines, vol. 23, n° 2, p. 319-331.

René de MAXIMY

Responsabilité scientifique - Responsabilidad científica: René de MAXIMY

SOURCES ET LIMITES

Les sources pour l'élaboration de la présente carte sont :

- le fond de plan singularisant les îlots recensés en 1982 ;
- le recensement de 1982, INEC. Ce recensement ne contient que des informations socio-démographiques et sur le logement, ce qui oblige à imaginer, malgré ce cadre réducteur, des croisements significatifs des conditions de vie de chacun, et cela bien qu'on ne puisse établir de manière précise et absolue une distribution de la population selon la masse des revenus dont chaque individu ou ménage peut disposer.

On s'est également inspiré de :

- la méthodologie élaborée et mise au point pour la hiérarchisation socio-économique des 172 quartiers ou regroupements de quartiers que comptait la ville de Kinshasa en 1975 (de MAXIMY, Kinshasa ville en suspens, Paris, ORSTOM, 1984) ;
- la définition de l'indice d'adaptation à la vie en ville (de MAXIMY, R., op. cit.).

Il faut noter cependant que si l'analyse (de référence) faite pour Kinshasa permet d'élaborer une méthode, et si la démarche retenue reste la même pour tout cas rencontré, démarche et analyse nécessitent d'être adaptées à chacun de ces cas.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Entre autres images permettant des lectures dynamiques d'une ville, celle de la hiérarchisation socio-économique de son espace urbanisé est l'une des plus utiles à la gestion de l'espace urbain (notamment, à défaut de cadastre, pour établir l'assiette des impôts locatifs). Cependant l'élaboration en est malaisée. Il importe de préciser ce qu'on entend par hiérarchisation socio-économique et d'en bien définir la problématique. Singulièrement il s'agit de déterminer des critères de classification sociale liés à des critères de classification économique, ce qui exclut des approches fondées sur des jugements de valeur souvent sujets à caution. La solution serait d'aborder la question en se référant aux revenus de chacun, mais par infortune les recensements ne fournissent jamais ce type d'informations. C'est pourquoi il s'agit de déterminer des variables disponibles dont on puisse faire une classification présentable, car qui dit hiérarchisation entend classification selon une échelle acceptable de valeurs acceptées. L'interrogation devient alors : quelles variables connues sont significatives des revenus de chacun, quelle distribution de ces variables autorise une hiérarchisation en valeurs qualitativement satisfaisantes ? Si l'on peut répondre à cette double interrogation, par les variables considérées on peut induire et représenter une image de Quito reflétant assez exactement, selon les revenus des citadins, la distribution de son espace urbanisé.

Les planches cohabitation (n° 14) et typologie de l'habitat (n° 30) exprimaient déjà une certaine hiérarchie socio-économique dont il s'agit d'affiner la représentation. Pour ce faire, on a repris la variable indicatrice de la promiscuité (cf. planche n° 14). En effet, il n'est pas aventureux de penser que la relation pièces/individus considérée à l'échelle de l'îlot est un bon indicateur de revenus, car non seulement elle prend en compte l'espace construit et enclos disponible et la part de jouissance que chacun en a, mais encore elle ne néglige pas l'importance de la population citadine.

Il en est de même pour les catégories socio-professionnelles (CSP) déclarées. A priori un citoyen affirmant avoir une activité rémunératrice impliquant une responsabilité certaine, économique ou sociale, doit bénéficier en contrepartie d'un revenu certain, car en ce domaine on sait pertinemment que rémunération et importance économique et sociale de l'activité exercée sont étroitement associées. Donc, les CSP sont significatives des revenus des individus.

Mais comment relativiser ces données, comment les pondérer, comment les associer pour aboutir à une classification décente ? En effet, si les conditions internes au logement de chaque citoyen pèsent d'un poids réel, celui-ci demeure relatif. De même les CSP ont leur poids qui demeure relatif. C'est pourquoi il importe d'apprécier ces relativités. Pour cela, deux critères paraissent pertinents : l'importance des actifs (tels que déclarés au recensement de 1982) dans le calcul des positions de chaque CSP, et celle des cadres ainsi que des travailleurs manuels.

Pourquoi ce choix et comment l'optimiser ?

Les cadres sont ceux qui exercent un pouvoir économique réel. Ils ont donc des revenus classifiables dans les tranches hautes ; ainsi en les saisissant dans leur distribution relative par rapport à l'ensemble des actifs (dont ils sont), on différencie correctement la population des nantis.

Pour les mêmes raisons, on peut avancer que les ouvriers non qualifiés, c'est-à-dire les manœuvres en tout genre qui font les travaux manuels les plus ingrats, bien qu'ayant un emploi (précaire bien souvent), singularisent, parmi les travailleurs des villes, les populations à faible ou très faible capacité monétaire. Ainsi, également, en les considérant dans leur distribution relative par rapport à l'ensemble de la population des actifs (dont ils sont) on peut en faire le référent des tranches de bas revenus.

À ceux-ci et à ceux-là on a associé les ouvriers qualifiés (pris également dans leur distribution relative par rapport à l'ensemble des actifs, dont ils sont) qui, se situant dans ce qu'on peut désigner comme la classe moyenne-basse, peuvent raisonnablement être représentatifs de l'ensemble de la classe où se retrouvent également la majorité des employés, qu'ils soient du secteur public, parapublic ou privé, car, s'il y a entre les uns et les autres la différence entre les cols bleus et les cols blancs, cette différence, pour ce qui est des revenus, n'est pas significative. Seuls, artisans et commerçants indépendants ne peuvent être aussi directement comptabilisés en des classes de revenus comparables car ils constituent un agrégat fort hétérogène où statistiquement se côtoient des populations à revenus extrêmement diversifiés. Cependant, les éléments constitutifs de cet agrégat se retrouvent répartis plus que tous autres

FUENTES Y LÍMITES

Las fuentes utilizadas para la elaboración de este mapa fueron:

- el plano base en que se singularizan las manzanas censadas en 1982;
- el censo de 1982, INEC. Este censo no contiene sino informaciones socio-demográficas y sobre la vivienda, lo que obliga a imaginar, a pesar de ese marco reductor, cruces significativos de las condiciones de vida de cada uno, y ello aunque no se pueda establecer de manera exacta y absoluta una distribución de la población según la masa de ingresos de que puede disponer cada individuo u hogar.

Nos inspiramos igualmente:

- en la metodología elaborada y perfeccionada para la jerarquización socio-económica de los 172 barrios o grupos de barrios con que contaba la ciudad de Kinshasa en 1975 (de MAXIMY, R., Kinshasa ville en suspens, Paris, ORSTOM, 1984);
- en la definición de índice de adaptación a la vida en la ciudad (de MAXIMY, R., op. cit.).

Se debe sin embargo anotar que si bien el análisis (de referencia) realizado sobre Kinshasa permite elaborar un método, y el razonamiento adoptado es el mismo en todos los casos, uno y otro deben ser adaptados a cada ciudad.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

Entre otras imágenes que permiten lecturas dinámicas de una ciudad, la de la jerarquización socio-económica de su espacio urbanizado es una de las más útiles para el manejo del espacio urbano (especialmente para establecer la base tributaria de los impuestos de inquilinato, cuando no existe un catastro). Sin embargo, su elaboración es compleja. Es importante especificar lo que se entiende por *jerarquización socio-económica* y definir su problemática. Se trata fundamentalmente de determinar criterios de clasificación social ligados a criterios de clasificación económica, lo cual excluye enfoques basados en juicios de valor a menudo dudosos. La solución sería abordar la cuestión refiriéndose a los ingresos de cada uno, pero desgraciadamente los censos jamás proporcionan ese tipo de informaciones. Es por ello que se trata de determinar variables disponibles de las que se pueda hacer una clasificación presentable, pues quien dice *jerarquización* habla de una *clasificación según una escala aceptable de valores aceptados*. La interrogante es entonces : ¿qué variables conocidas son significativas de los ingresos de cada uno, qué distribución de esas variables autoriza una jerarquización en valores cualitativamente satisfactorios? Si se responde a esta doble interrogante, mediante las variables consideradas se puede inducir y representar una imagen de Quito que refleje de manera bastante exacta, según los ingresos de los ciudadanos, la distribución de su espacio urbanizado.

Las láminas *cohabitación* (n° 14) y *tipología del hábitat* (n° 30) expresaban ya una cierta jerarquía socio-económica cuya representación se trata de afinar. Para hacerlo, se ha retomado la variable indicadora de la *promiscuidad* (ver lámina n° 14). En efecto, no es aventurado pensar que la relación *piezas/individuos* considerada a nivel de la manzana es un buen indicador de los ingresos, pues no solamente toma en cuenta el espacio construido e interior disponible y la parte de la que goza cada uno, sino que además no descuida la importancia de la población citadina.

Sucede lo mismo con las *categorías socio-profesionales* (CSP) declaradas. A priori, un ciudadano que afirma tener una actividad remunerada que implica una responsabilidad cierta, económica o social, debe gozar a cambio de ello de un ingreso cierto, pues en este campo, se sabe positivamente que remuneración e importancia económica y social de la actividad ejercida están estrechamente asociadas. Por lo tanto, las CSP son significativas de los ingresos de los individuos.

Pero ¿cómo relativizar estos datos, cómo ponderarlos, cómo asociarlos para conseguir una clasificación aceptable? En efecto, si bien las condiciones internas de la vivienda de cada ciudadano tienen un peso real, este sigue siendo relativo. Asimismo, el peso de las CSP es relativo. Es importante por lo tanto apreciar esas relatividades. Para ello, dos criterios parecen pertinentes: la importancia de los activos (tal como declarados en el censo de 1982) en el cálculo de las posiciones de cada CSP, y la de los ejecutivos así como de los trabajadores manuales.

¿Por qué esta elección y cómo optimizarla?

Los ejecutivos son aquellos que ejercen un poder económico real. Tienen por lo tanto ingresos clasificables en los grupos de valores altos. Así, tomándolos en su distribución relativa con relación al conjunto de activos (de los que forman parte), se distingue correctamente la población de los ricos.

Por las mismas razones, se puede adelantar que los obreros no calificados, es decir los trabajadores manuales de todo tipo que desempeñan los oficios más ingratos, aunque tienen un empleo (frecuentemente precario), representan, entre los trabajadores de las ciudades, a la población de baja o muy baja capacidad monetaria. Así, considerándolos igualmente en su distribución relativa con relación al conjunto de la población de activos (de la que forman parte), se los puede transformar en el referente de los grupos de bajos ingresos.

A unos y otros fueron asociados los obreros calificados (tomados igualmente en su distribución relativa con relación al conjunto de activos, de los que forman parte) quienes, al situarse en lo que se puede designar como la clase media-baja, pueden razonablemente ser representativos de toda la clase, en la que se encuentran igualmente la mayoría de los empleados, ya sean del sector público, para-público o privado, pues, si bien hay entre unos y otros la diferencia en la vestimenta de trabajo, aquella no es significativa en lo que a ingresos se refiere. Sólo los artesanos y comerciantes independientes no pueden ser contabilizados tan directamente por clases de ingresos comparables pues constituyen un conglomerado muy heterogéneo en donde estadísticamente se codean poblaciones con ingresos extremadamente diversificados. Sin embargo, los elementos constitutivos de este conglomerado, más que de cualquier otro, se

dans l'ensemble du site quiténien, ce qui de ce fait n'en fait pas des indicateurs probants des disparités sociales et spatiales que l'on observe à Quito.

De ces choix, de ce parti pris, l'image obtenue in fine permet d'accréditer la pertinence. Mais pour que la démarche aboutisse, il faut quantifier ces variables pour les cartographier clairement. Il faut également obtenir un étalement suffisant des individus de la population ainsi établie, afin d'en différencier de manière aisément lisible la répartition. On a donc décidé d'amplifier les effets de chaque variable retenue. C'est ainsi que, pour renforcer leur poids on a affecté chacune d'elles d'un multiplicateur opérationnel. Les relations se sont vues multipliées :

pièces habitables/population habitante, cent fois ; cadres/actifs, cent cinquante fois ; ouvriers qualifiés/actifs, cent fois ; ouvriers non qualifiés/actifs, deux cent fois.

Une telle décision permet, par exemple, de parfaitement différencier les diverses situations de confort dont jouissent les Quiténiens. En effet, si l'un d'eux (fictif, puisqu'il s'agit de considérer chaque îlot comme un seul logement, et l'ensemble des habitants de l'îlot comme participant d'une seule famille) a la jouissance de deux ou trois pièces, il pèsera 200 à 300 pour cette variable ; en sens contraire, si quatre citoyens se partagent une seule pièce en guise de logement, chacun d'eux ne pèsera que 25 pour cette variable. En outre, dans cet esprit, les variables concernant les travailleurs manuels ont été affectées d'une valeur systématiquement négative.

La hiérarchisation socio-économique de l'espace quiténien (HSEQ) s'établit donc selon la formule :

$$HSEQ = (\text{pièces/population}) 100 + (\text{cadres/actifs}) 150 - (\text{ouvriers qualifiés/actifs}) 100 - (\text{ouvriers non qualifiés/actifs}) 200.$$

Cette formule n'est pas le résultat de l'arbitraire ou du hasard. On avait constaté empiriquement à Kinshasa qu'avec ce type de relation on obtenait une distribution tout à fait pertinente. Notamment la promiscuité dans la cohabitation, tout à fait saisissable, permet une bonne sélection. De même, considéré et pondéré négativement, le poids des travailleurs manuels est un indicateur pertinent. C'est là une classification très empirique, mais fondée cependant sur ce que l'on sait déjà des disparités socio-spatiales de Quito (cohabitation, accessibilité, statut d'occupation des logements, densité de peuplement, CSP, etc.). Cela étant, on ne saurait ici préciser si l'image obtenue obéit à une loi urbanistique qu'il demeurerait à établir, quoiqu'il ne soit pas arbitraire de le penser.

ÉLABORATION

La distribution par centiles des citoyens selon la formule HSEQ étale suffisamment la population pour permettre d'en tirer une classification réaliste. Comme l'ensemble des individus recensés se situe sur une échelle de valeurs allant de - 100 à + 250, chaque centile prend en compte une tranche de valeurs de 3,5 points. C'est donc en répertoriant le nombre de centiles qui peuvent manifestement (sur l'histogramme) être considérés comme participant du même agrégat, que l'on a établi les dix classes suivantes.

Classe	Valeur	Nombre de centiles	Signification
A	- 100 < x ≤ -19,5	23	misère profonde
B	- 19,5 < x ≤ 1,5	6	grande pauvreté
C	1,5 < x ≤ 22,5	6	pauvreté
D	22,5 < x ≤ 57,5	10	frange supérieure des démunis
E	57,5 < x ≤ 92,5	10	classe moyenne-basse
F	92,5 < x ≤ 117	7	classe moyenne-médiane
G	117 < x ≤ 134,5	5	classe moyenne-haute
H	134,5 < x ≤ 159	7	frange inférieure des nantis
I	159 < x ≤ 194	10	strate médiane des nantis
J	194 < x ≤ 250	16	strate supérieure des nantis

Ces classes partent de la valeur - 100, mais il faut noter la très faible importance de la population affectée d'une valeur négative ce qui est confirmé par la distribution des actifs de Quito, selon leur CSP. On y constate le poids relativement élevé des travailleurs manuels : 33,34 % des actifs occupés (dont 14,69 % d'ouvriers qualifiés et 18,65 % d'ouvriers sans qualification) et celui également relativement élevé des cadres : 18,93 % des actifs occupés. En ne considérant que ces classes de CSP, on couvre donc plus de la moitié des actifs rémunérés : 52,27 %. On pourrait certes refaire la même approche en privilégiant d'autres catégories de profession. Or, non seulement, comme on l'a dit précédemment, les autres catégories ne sont pas aussi homogènes, mais encore ce sont les cadres et les ouvriers qui apparaissent comme les mieux ciblés, ceux qui se définissent avec le plus d'exactitude. (En effet, ce n'est que par une décision des censeurs que l'on a séparé les employés selon les types de services où ils s'activent quoique leurs revenus ne soient pas nécessairement tributaires de ce clivage, et on a dit ce qu'il fallait penser de l'hétérogénéité de la classe des commerçants ou de celle des artisans. Il n'y a pas là un découpage suffisamment significatif pour qu'on puisse espérer une image tranchée de leur introduction en tant que variables participantes de la représentation cartographique souhaitée.)

Le graphique exprimant la répartition de la population quiténienne en fonction de l'indice HSEQ a été construit selon les calculs suivants :

- l'histogramme a été directement tracé sur écran. Pour en reporter l'image dans le commentaire, on a converti la surface histogrammique ainsi obtenue en unités de surface sous-multiples de la surface de chaque classe retenue (4 192 unités comptabilisées) et construit, comme il est d'usage, une image proportionnelle à chacune des classes :

$$\begin{array}{llll} A : 35/23 = 1,5 & D : 1\,074/10 = 107,4 & G : 262/5 = 52,1 & J : 29/16 = 1,8 \\ B : 307/6 = 51,2 & E : 816/10 = 81,6 & H : 349/7 = 49,86 & \\ C : 774/6 = 129 & F : 365/7 = 52,1 & I : 181/10 = 18,1 & \end{array}$$

- l'image de la population est donnée par une courbe qui part de 851 718 individus (population de 1982) et donne en décroissant les valeurs cumulées de chaque classe restante. Sur la courbe chaque valeur de classe est représentée par le quinzième de sa valeur absolue.

encuentran distribuidos en todo el sitio quiteño, por lo que los indicadores correspondientes no son probatorios de las disparidades sociales y espaciales que se observan en Quito.

La imagen obtenida al final confirma la pertinencia de estas opciones y decisiones. Sin embargo, para que el razonamiento llegue a un resultado, se deben cuantificar estas variables a fin de cartografiarlas claramente. Es necesario además obtener una distribución suficientemente amplia de los individuos de la población así establecida, a fin de representar su repartición de la manera más fácilmente legible. Se decidió entonces amplificar los efectos de cada variable escogida. Es así como, para reforzar su peso, se asignó a cada una de ellas un multiplicador operacional. Las relaciones se vieron multiplicadas de la siguiente manera: piezas habitables/población habitante, por 100; ejecutivos/activos, por 150; obreros calificados/activos, por 100; obreros no calificados/activos, por 200.

Tal decisión permite, por ejemplo, diferenciar perfectamente las diversas situaciones de confort de que gozan los quiteños. En efecto, si uno de ellos (ficticio, puesto que se trata de considerar a cada manzana como una sola vivienda, y al conjunto de habitantes de la manzana como una sola familia) goza de dos o tres piezas, pesará 200 a 300 en esa variable; en sentido contrario, si cuatro ciudadanos comparten una sola pieza como vivienda, cada uno no pesará sino 25 en esa variable. Además, con la misma idea, se asignaron sistemáticamente valores negativos a las variables relativas a los trabajadores manuales.

La jerarquización socio-económica del espacio quiteño (JSEQ) se establece entonces según la fórmula:

$$JSEQ = (\text{piezas/población}) 100 + (\text{ejecutivos/activos}) 150 - (\text{obrereros calificados/activos}) 100 - (\text{obrereros no calificados/activos}) 200.$$

Esta fórmula no es el resultado de un procedimiento arbitrario o casual. En Kinshasa, se constató empíricamente que con este tipo de relación se obtenía una distribución absolutamente pertinente. Especialmente la promiscuidad en la cohabitación, que es perfectamente captable, permite una buena selección. Asimismo, considerado y ponderado negativamente, el peso de los trabajadores manuales es un indicador pertinente. Hé aquí una clasificación muy empírica, pero fundamentada en lo que ya se sabe de las disparidades socio-espaciales de Quito (cohabitación, accesibilidad, estatus de ocupación de las viviendas, densidad de población, CSP, etc.). Siendo así, no sabríamos determinar en este punto si la imagen obtenida obedece a una ley urbanística que quedaría por establecer, aunque no es arbitrario pensarlo.

ELABORACIÓN

La distribución de los ciudadanos por centiles, según la fórmula JSEQ, divide suficientemente a la población como para permitir extraer de ella una clasificación realista. Como todos los individuos censados se sitúan en una escala de valores que va de - 100 a + 250, cada centil tiene en cuenta una serie de valores de 3,5 puntos. Es entonces como, al inventariar el número de centiles que pueden de manera manifiesta (en el histograma) ser considerados como parte del mismo conglomerado, se establecen las diez siguientes clases.

Clase	Valor	Número de centiles	Significación
A	- 100 < x ≤ -19,5	23	profunda miseria
B	- 19,5 < x ≤ 1,5	6	gran pobreza
C	1,5 < x ≤ 22,5	6	pobreza
D	22,5 < x ≤ 57,5	10	franja superior de los desposeídos
E	57,5 < x ≤ 92,5	10	clase media-baja
F	92,5 < x ≤ 117	7	clase media
G	117 < x ≤ 134,5	5	clase media-alta
H	134,5 < x ≤ 159	7	franja inferior de los pudientes
I	159 < x ≤ 194	10	estrato medio de los pudientes
J	194 < x ≤ 250	16	estrato superior de los pudientes

Estas parten del valor - 100, pero se debe subrayar la reducida importancia de la población a la que se ha asignado un valor negativo, lo que es confirmado por la distribución de los activos de Quito según su CSP. Se constata allí el peso relativamente elevado de los trabajadores manuales, 33,4 % de los activos ocupados (de los cuales, 14,69 % son obreros calificados y 18,65 % obreros no calificados) y aquel también relativamente alto de los ejecutivos: 18,93 % de los activos ocupados. Sin considerar sino esas clases de CSP, se cubre entonces más de la mitad de los activos remunerados: 52,27 %. Se podría ciertamente efectuar el mismo análisis privilegiando a otras categorías de profesión. Ahora bien, no solamente, como lo dijimos anteriormente, las demás categorías no son tan homogéneas, sino que además son los ejecutivos y los obreros los que se revelan como los mejor enfocados, los que se definen con mayor exactitud. (En efecto, no es sino por decisión de quienes realizaron el censo, que se separaron los empleados según los tipos de servicios en los que se desempeñan aunque sus ingresos no correspondan necesariamente a tal división, y ya se dijo lo que se debía pensar de la heterogeneidad de la clase de los comerciantes o de la de los artesanos. No existe aquí una diferencia lo suficientemente significativa como para que se pueda esperar una imagen contrastada de su introducción como variables en la representación cartográfica deseada.)

El gráfico que presenta la distribución de la población quiteña en función del índice JSEQ fue establecido según los siguientes cálculos:

- el histograma fue directamente trazado en pantalla. Para trasladar su imagen al comentario, se convirtió a la superficie histogrammica así obtenida en unidades de superficie submúltiplos de la superficie de cada clase escogida (4.192 unidades contabilizadas) y se construyó, como es usual, una imagen proporcional a cada una de las clases:

$$\begin{array}{llll} A : 35/23 = 1,5 & D : 1\,074/10 = 107,4 & G : 262/5 = 52,1 & J : 29/16 = 1,8 \\ B : 307/6 = 51,2 & E : 816/10 = 81,6 & H : 349/7 = 49,86 & \\ C : 774/6 = 129 & F : 365/7 = 52,1 & I : 181/10 = 18,1 & \end{array}$$

- la imagen de la población está dada por una curva que parte de 851.718 individuos (población de 1982) y proporciona al decrecer los valores acumulados de cada clase restante. En la curva, cada valor de clase está representado por la décima quinta parte de su valor absoluto.

- *la courbe cumulée des valeurs attribuées à chaque classe* (valeur haute moins valeur basse) se construit, en pourcentage, selon la distribution déjà donnée, mais en relation avec la valeur maximale observée. En effet, la population répartie selon l'indice HSEQ (qui va pour 99,99 % de - 100 à + 250) s'étale de - 100 à + 800, soit sur une graduation de 900 points, ce qui donne la distribution qui suit :

Classe	Unité de valeur	%	Valeur cumulée	Classe	Unité de valeur	%	Valeur cumulée
A	80,5	8,94	8,94	F	24,5	2,72	24,11
B	21	2,34	11,28	G	17,5	1,94	26,05
C	21	2,33	13,61	H	24,5	2,72	28,77
D	35	3,89	17,50	I	35	3,89	32,66
E	35	3,89	21,39	J	602,5	67,34	100,00

- *la courbe des revenus* est estimée en lissant la courbe précédente et en affectant un revenu mensuel par travailleur au moins égal au salaire minimum légal (+ ou - 40 \$) pour la classe A (misère probable) et montant jusqu'à la moyenne de l'équivalent de 700 \$ pour la classe pénultième (classe I : strate médiane des nantis), la J (strate supérieure des nantis) n'ayant pas de revenus mensuels moyens identifiables (probablement autour de 1 000 \$).

COMMENTAIRE

L'indice HSEQ révèle une situation qui, correctement spatialisée, renforce l'image de ville de classes que l'on a déjà rencontrée (cf. planche n° 14). Quito se singularise par des ensembles socio-spatiaux relativement homogènes, mais fortement contrastés, affectés de caractéristiques contraires qu'elle n'a cessé de sécréter depuis l'époque coloniale. C'est une ville dont l'espace se présente, désormais plus que jamais, comme hiérarchisé (figure 1). (D'ailleurs une ville où la forte majorité des citadins ne possède pas de voiture personnelle et dont pourtant les passants estiment spontanément que les automobiles, aux carrefours et même dans le prolongement des trottoirs, ont une priorité indiscutable sur les piétons, est nécessairement une ville de classes.)

Se détachant du reste de la ville, les espaces jouissant de conditions d'habiter excellentes s'imposent par l'image qu'en donne la cartographie, mais également, par leur verticalité ou leurs jardins, certains s'affirment au regard du passant. Ils se distribuent en quartiers quasi exclusivement résidentiels, ou essentiellement affairistes abritant la majorité des sièges de grandes sociétés commerciales ou de service (cf. planche n° 36).

Ainsi, articulés sur l'avenue González Suárez et sur les hauteurs de Bellavista au-delà des gorges du Machángara, se dressent des immeubles luxueusement habillés qui montent la garde sur la faille orientale du site quiténien. Leur barrière arrogante écrase le modeste et ancien village de Guápulo, sis deux cents mètres en contrebas, et se voit alors que l'on est sur l'autre versant du sillon interandin, à des kilomètres de là. S'y rencontrent des populations que l'indice HSEQ identifie comme jouissant de revenus mensuels par actif occupé (moyenne par îlot, avec tout ce que cela suppose de disparités internes) se situant autour, ou au-dessus, de 700 \$. De revenus comparables sont les actifs résidents du Batán, prolongement septentrional de Bellavista, où verticalité modérée et horizontalité s'enchevêtrent, et, près de l'avenue Occidentale, voie d'évitement en *by pass*, ceux du quartier très séparé (bordé de ravins au nord et au sud) de Quito Tennis. Mais là ce sont l'horizontalité et les résidences étalées sur les pentes, ainsi que les jardins, qui priment.

De même s'impose de manière tout aussi impérieuse le centre des affaires sis dans la partie centre-nord de Quito. C'est un élément structurel et fonctionnel ; il a d'abord transformé, par ses tours, la cité-jardin ciudadela Simón Bolívar devenue le quartier Mariscal Sucre, et depuis quelques années s'étend au nord, enveloppant le parc de la Carolina et provoquant une mutation rapide de l'usage de l'espace urbain qu'il envahit (cf. planches n° 30 et 31).

L'ensemble de ces quartiers, qui apparaît sur la carte en une tache continue, est soumis à de fortes spéculations foncières et immobilières dont témoigne l'implantation des immeubles de grande hauteur qui ne cessent de se construire notamment dans le quartier Mariscal Sucre et en bordure du parc de la Carolina (axes Amazonas, Shyris, 6 de Diciembre).

Des quartiers peuplés d'habitants à revenus plus modestes, mais appartenant cependant dans leur majorité à la classe des nantis, se greffent sur cet ensemble, chacun étant généralement structuré sur une voie est-ouest escaladant le pied du Pichincha et relié à la voie rapide Occidentale (América, Miraflores, Belisario Quevedo, Rumipamba, La Concepción et Andalucía, ainsi que le sous-quartier Las Acacias del Inca, en bordure sud-orientale de l'aéroport, appartiennent à cette catégorie).

Cette Quito riche ne s'est pas implantée ainsi par hasard, ni à la suite d'une lente ségrégation socio-spatiale. C'est plutôt le résultat d'un faisceau de facteurs sélectifs dont le plus influent a été, semble-t-il, une volonté planificatrice sans cesse affirmée par la Municipalité. À l'origine, on rencontre le plan de G. Jones Odriozola (cf. planche n° 39) qui fut partiellement suivi et constamment remanié. Son principal mérite fut d'organiser l'espace prévu pour l'extension de la ville de 1945 et de le structurer, surtout en sa partie nord, par un réseau de voies automobiles à large gabarit. Si le nord fut privilégié, il faut y voir les avantages du site, la disponibilité de terrains municipaux urbanisables, les projets de cité administrative et d'aéroport. Le sud dans le même temps souffrait d'un triple handicap : les quartiers industriels, le renforcement programmé de l'implantation de quartiers ouvriers et l'obstacle du Panecillo qui le coupait, et le coupe toujours relativement, du centre de Quito.

Par suite de cette impulsion, l'espace quiténien, déjà soumis à des disparités d'usage, mais dont l'assez faible extension relativisait l'impression sociale de la ségrégation, vit celle-ci se charger d'un poids jusqu'alors psychologiquement peu ressenti. Le sud fut classé comme prolétaire. La ville de classes s'en trouva définitivement établie.

D'autre part, l'abandon du projet de cité administrative alors que déjà sa mise en œuvre avait commencé (Ministère de l'Agriculture et de l'élevage, carcasse du Ministère des finances)

- *la curva acumulada de los valores atribuidos a cada clase* (valor alto menos valor bajo) se construye, en porcentajes, según la distribución ya presentada, pero en relación con el valor máximo observado. En efecto, la población repartida según el índice JSEQ (que para el 99,99 % va de - 100 a + 250) se extiende de - 100 a + 800, es decir en una graduación de 900 puntos, lo cual da la siguiente distribución:

Clase	Unidad de valor	%	Valor acumulado	Clase	Unidad de valor	%	Valor acumulado
A	80,5	8,94	8,94	F	24,5	2,72	24,11
B	21	2,34	11,28	G	17,5	1,94	26,05
C	21	2,33	13,61	H	24,5	2,72	28,77
D	35	3,89	17,50	I	35	3,89	32,66
E	35	3,89	21,39	J	602,5	67,34	100,00

- *la curva de los ingresos* es estimada alisando la curva anterior y asignando un ingreso mensual por trabajador al menos igual al salario mínimo legal (+ o - 40 \$) en el caso de la clase A (miseria probable) y ascendiendo hasta el promedio del equivalente a 700 \$ en el caso de la penúltima clase (clase I: estrato mediano de los pudientes), no teniendo la clase J (estrato superior de los pudientes) ingresos mensuales promedio identificables (probablemente alrededor de 1.000 \$).

COMENTARIO

El índice JSEQ revela una situación que, correctamente representada en el espacio, refuerza la imagen de ciudad de clases que ya hemos encontrado (ver lámina n° 14). Quito se caracteriza por conjuntos socio-espaciales relativamente homogéneos, pero fuertemente contrastados, con características contrarias por ella generadas constantemente desde la época colonial. Es una ciudad cuyo espacio se presenta, ahora más que nunca, jerarquizado (figura 1) (Por cierto, una ciudad en donde la gran mayoría de ciudadanos no poseen vehículo particular y los transeúntes estiman espontáneamente que los vehículos, en los cruces, e incluso en la prolongación de las aceras, tienen una prioridad indiscutible frente a los peatones, es necesariamente una ciudad de clases).

Destacándose del resto de la ciudad, los barrios que gozan de excelentes condiciones de hábitat se imponen por la imagen que de ellos proporciona la cartografía; pero igualmente, por su verticalidad o sus jardines, algunos se afirman a la mirada del transeúnte. Se distribuyen en barrios casi exclusivamente residenciales, o en barrios esencialmente de negocios que alojan a la mayoría de casas matrices de grandes empresas comerciales o de servicios (ver lámina n° 36).

Así, articulados a la avenida González Suárez y en las alturas de Bellavista, más allá de las gargantas del Machángara, se levantan edificios lujosos que montan guardia sobre la falla oriental del sitio quiteño. Su arrogante barrera aplasta al modesto y antiguo pueblo de Guápulo, situado doscientos metros más abajo, y es visible desde la otra vertiente del callejón interandin, a kilómetros de distancia. Allí se encuentran poblaciones que el índice JSEQ identifica como beneficiarias de ingresos mensuales por activo ocupado (promedio por manzana, con todo lo que ello supone de disparidades internas) que se sitúan alrededor o por encima de los 700 \$. Con ingresos comparables cuentan los activos residentes en el Batán, prolongación septentrional de Bellavista, en donde se mezclan verticalidad moderada y horizontalidad, y, cerca de la avenida Occidental, vía periférica en *by pass*, los del barrio muy separado (bordeado de quebradas al Norte y al Sur) del Quito Tennis. Pero allí son la horizontalidad y las residencias escalonadas en las pendientes, así como los jardines, lo que prima.

Se impone asimismo, de manera casi tan imperiosa, el centro de negocios situado en la parte centro-norte de Quito. Es un elemento estructural y funcional; primeramente transformó, con sus torres, a la ciudad-jardín ciudadela Simón Bolívar que se tornó en barrio Mariscal Sucre, y desde hace algunos años se extiende hacia el Norte, envolviendo al parque de la Carolina y provocando una rápida mutación del uso del espacio urbano que invade (ver láminas n° 30 y 31).

Todos estos barrios, que aparecen en el mapa como una mancha continua, están sometidos a fuertes especulaciones inmobiliarias y del suelo, demostradas por la implantación de los edificios de gran altura que no dejan de construirse sobre todo en el barrio Mariscal Sucre y al borde del parque de la Carolina (ejes Amazonas, Shyris, 6 de Diciembre).

Barrios poblados por habitantes de ingresos más modestos, pero que sin embargo pertenecen en su mayoría a la clase de los pudientes, se insertan en este conjunto, estando cada uno generalmente estructurado alrededor de una vía Este-Oeste que escala el pie del Pichincha, y unido a la vía rápida, la avenida Occidental (América, Miraflores, Belisario Quevedo, Rumipamba, La Concepción y Andalucía, así como el sub-barrio Las Acacias del Inca, al borde suroriental del aeropuerto, pertenecen a esta categoría.)

Esta Quito rica no se ha implantado así por casualidad, ni como consecuencia de una lenta segregación socio-espacial. Es más bien el resultado de una serie de factores selectivos de los cuales el más influyente ha sido, al parecer, una voluntad planificadora constantemente afirmada por el Municipio. Originalmente, encontramos el plan de G. Jones Odriozola (ver lámina n° 39) que fue parcialmente seguido y constantemente retocado. Su principal mérito fue el de organizar el espacio previsto para la extensión de la ciudad de 1945 y estructurarlo, sobre todo en su parte norte, mediante una red de vías de gran circulación. Si el Norte ha sido privilegiado, hay que tener en cuenta las ventajas del sitio, la disponibilidad de terrenos municipales urbanizables, los proyectos de centro de gobierno y de aeropuerto. El Sur presentaba al mismo tiempo una triple desventaja: los barrios industriales, el refuerzo programado de la implantación de barrios obreros y el obstáculo del Panecillo que lo separaba, y aún lo separa relativamente, del centro de Quito.

Como consecuencia de este impulso, el espacio quiteño, ya sometido a disparidades de utilización pero cuya extensión bastante reducida relativizaba la impresión social de segregación, vio adquirir a esta última un peso hasta entonces psicológicamente poco sentido. El Sur fue designado como proletario. La ciudad de clases se encontraba así definitivamente establecida.

Por otra parte, el abandono del proyecto de centro de gobierno mientras que su realización ya había comenzado (Ministerio de Agricultura y Ganadería, armazón del Ministerio de

amena, dès 1973 (boom pétrolier) une mutation structurelle progressive et irréversible du paysage urbain le plus proche qui en assure librement la fonction. C'est ainsi que le quartier Mariscal Sucre devint spéculativement attractif, ce qui induisit un renforcement de la vocation patricienne de sa partie orientale et du quartier La Paz, singulièrement dans sa partie haute.

Aussi s'agrandirent, et donc en furent tirés vers le haut, les espaces, en piedmont du Pichincha, les moins densément peuplés et les plus proches du nouveau centre des affaires. La voie Panaméricaine (10 de Agosto) et l'avenue rénovée de la Prensa, valorisées par l'aéroport furent également des facteurs de mutation du foncier et de spéculation immobilière, la construction de l'avenue Occidentale venant en renforcer l'impact. L'actuel développement d'El Bosque et l'extension d'El Condado, non occupés en 1982, confirment cette appréciation.

Imbriqués dans cet ensemble polymorphe peuplé de gens aux revenus confortables, ou en sa périphérie, s'observe une distribution de quartiers et sous-quartiers habités par les classes moyennes (E, F et G de l'indice HSEQ) qui furent les principales bénéficiaires des retombées économiques et politiques du boom pétrolier. De ce fait, ils se sont considérablement étoffés à partir de 1973.

Mais on rencontre aussi ailleurs d'autres portions de la ville dévolues aux classes moyennes. C'est le cas de La Floresta et La Vicentina, à l'est du quartier Mariscal Sucre, d'El Dorado, La Alameda et Larrea entre le centre des affaires et le Centre Historique. À l'exception peut-être de La Floresta, ce ne sont pas des espaces greffés sur des quartiers huppés, mais l'expression d'une étape de la croissance de Quito. Ils ont été les quartiers neufs du début du siècle et ont d'abord accueilli une population trop à l'étroit dans le centre. Cependant, progressivement, leurs premiers occupants ou ont vu leurs revenus diminuer et sont restés en ces lieux qui se dégradèrent, ou ont migré plus au nord et furent remplacés par des résidents moins fortunés. Ce sont des quartiers très intégrés à la ville, proches des activités tertiaires (commerces et services), et en jouxtant d'autres où se retrouvent des citadins appartenant manifestement aux classes moyennes.

Cette population de classes moyennes se retrouve aussi dans le Centre Historique, quoique les revenus des résidents y paraissent décalés d'une classe (E et F, sauf autour de la plaza grande où l'on rencontre des Quiténiens classés en G). Il partage cette particularité avec les quartiers de La Tola dont San Blas, et Manosalvas dont San Marcos, qui en sont les prolongements géographiques et en très proche continuité morphologique. À un moment de leur histoire, ces quartiers, dont le centre, ont dû se trouver en une situation socio-économique plus satisfaisante, quoique l'hétérogénéité de l'habitat ne puisse permettre de l'affirmer vraiment. De toute manière, il y eut, de la part de l'ancienne bourgeoisie quiténienne, abandon du centre.

« On raconte que, dans les premiers temps de la Colonie Quito s'organisait de manière très simple. Dans le centre, autour des monuments dans lesquels le Gouvernement et l'Église célébraient leur cérémonial, vivaient les Blancs-blancs et les Blancs-criollos d'un certain niveau social. Ils y jouissaient de maison à rez-de-chaussée surmonté d'un étage, couverte de tuiles, avec patio, arrière-cour, couloirs, four et verger. Sur les collines, les Créoles plus pauvres et les Indiens.

(Mais) peu à peu (...) les riches s'en allèrent plus au nord, jusqu'à s'établir sur des belvédères au bord des abîmes » (J. PONCE CEVALLOS, *Les entrailles de Quito*, journal Hoy, 16-06-1991).

Plus au sud, passé le seuil du Panecillo, le plan de 1945 prévoyait d'établir un pôle de développement urbain. Celui-ci reçut un début d'exécution qui étoffa les très anciens quartiers de La Magdalena, Santa Ana et Villa Flora. L'ensemble ainsi rénové fut construit avec le souci de séparer les habitations du commercial, assurant dès lors des conditions de vie satisfaisantes à des gens à revenus modestes (E, F et G de l'indice HSEQ).

En nébuleuse autour de cette polarisation méridionale, d'autres quartiers sont aussi occupés par des classes moyennes, quoiqu'il semble qu'il s'agisse ici de population aux revenus assez bas (autour de 100 \$/actif/mois). De ceux-là, deux jouxtent le terminus du chemin de fer et sont relativement anciens (Alpahuasi et Luluncoto) et trois (Atahualpa, Barrio Nuevo et Barrio Santa Ana, dont le plan indique qu'ils furent planifiés) s'inscrivent sur l'avenue Vencedores de Pichincha, prolongement de l'avenue Occidentale.

Toujours au sud, encerclant et pénétrant les aires densément construites, des espaces, très peu et très inégalement occupés, forment un ensemble assez homogène dont la population vit avec de très faibles revenus (50 à 60 \$/actif/mois).

Ces quartiers d'égale apparence sur la carte ne sont pas pour autant tous issus de causes semblables. Ainsi on retrouve aux extrémités sud et nord de Quito des fronts pionniers sur des sites aisément urbanisables dont on peut assurer qu'ils seront occupés, à terme, par des populations à revenus décentes, voire élevés. C'est le cas, au nord, de San Isidro del Inca Alto et de La Victoria qui possèdent actuellement de fort belles demeures et ne donneraient certainement plus, au recensement de 1990, l'image cartographiée qu'a permis d'établir celui de 1982.

En revanche, en limite de la ville et en des pentes non équipées, peu propices à une urbanisation intégrée, les espaces qui sont peuplés d'habitants à revenus extrêmement faibles seront encore longtemps des lieux séparés, laissés à l'occupation mal contrôlée de populations économiquement et socialement marginalisées.

CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

Ainsi, par le truchement de l'indice HSEQ, les disparités socio-spatiales de Quito sont mises en évidence de manière contrastée.

Elles confirment l'attraction permanente des espaces urbanisables du Nord du site, phénomène observable dès le XVI^e siècle, puisqu'en même temps que les pentes d'El Tejar et de San Juan étaient urbanisées, l'étaient les quartiers América et Larrea (en sa partie sud).

Elles précisent ce que la carte traitant de la cohabitation (cf. planche n° 14) a déjà mis en relief : le poids de la planification dans l'organisation et l'occupation humaine de la ville. Les

Finanzas) conllevó, desde 1973 (boom petrolero), una mutación estructural progresiva e irreversible del paisaje urbano más cercano que libremente asumió esa función. Es así como el barrio Mariscal Sucre se hizo especulativamente atractivo, lo que indujo un refuerzo de la vocación patricia de su parte oriental y del barrio La Paz, principalmente en su parte alta.

Por ello se agrandaron, y por lo tanto fueron atraídos hacia arriba, al piedemonte del Pichincha, los barrios menos densamente poblados y los más próximos al nuevo centro de negocios. La vía Panamericana (10 de Agosto) y la renovada avenida de la Prensa, valorizadas por el aeropuerto, fueron igualmente factores de mutación de la utilización del suelo y de la especulación inmobiliaria, viniendo la construcción de la avenida Occidental a reforzar el impacto de tales fenómenos. El actual desarrollo de El Bosque y la extensión de El Condado, no ocupados en 1982, confirman esta apreciación.

Imbricados en este conjunto polimorfo poblado de habitantes de ingresos confortables, o en su periferia, se observan barrios y sub-barrios habitados por las clases medias (E, F Y G del índice JSEQ) que fueron las principales beneficiarias de las repercusiones económicas y políticas del boom petrolero. Por este hecho, se han ampliado considerablemente desde 1973.

Sin embargo, se encuentran también en otros sectores, barrios reservados a las clases medias. Es el caso de La Floresta y La Vicentina, al Este del barrio Mariscal Sucre, de El Dorado, La Alameda y Larrea entre el centro de negocios y el Centro Histórico. Con excepción tal vez de La Floresta, no son espacios que se han insertado en barrios acaudalados, sino la expresión de una etapa del crecimiento de Quito. Fueron los barrios nuevos de inicios de siglo y acogieron inicialmente a una población que se encontraba muy apretada en el centro. Sin embargo, progresivamente, sus primeros ocupantes o vieron disminuir sus ingresos y permanecieron en esos barrios que se degradaban, o migraron más hacia el Norte, siendo reemplazados por residentes menos afortunados. Son barrios muy integrados a la ciudad, próximos a los lugares de actividades terciarias (comercios y servicios) y adyacentes a otros en donde residen citadinos pertenecientes al parecer a las clases medias.

El Centro Histórico alberga también a esta población de clase media, aunque en su caso los ingresos de los residentes parecen ser de una clase inferior (E y F, salvo alrededor de la plaza de la Independencia en donde se encuentran quiteños clasificados en G). Comparte esta particularidad con los barrios de La Tola (como San Blas) y Manosalvas (como San Marcos), que son sus prolongaciones geográficas y presentan una continuidad morfológica muy cercana. En un momento de su historia, estos barrios, entre ellos el centro, debieron encontrarse en una situación socio-económica más satisfactoria, aunque la heterogeneidad del hábitat no permita afirmarlo. De todas maneras hubo, por parte de la antigua burguesía quiteña, un abandono del centro.

« Se cuenta que en los primeros tiempos coloniales, Quito se organizaba de forma muy sencilla. En el centro, en torno a la arquitectura en la que el Gobierno y la Iglesia celebraban su ceremonial, vivían los blancos-blancos y los blancos-criollos que lograron algún ascenso social y tenían "casa de alto y bajo, cubierta de teja, patio, traspatio, corredores, horno y una huerta de frutales". En las lomas, los criollos más pobres, los indios.

Poco a poco (...) los ricos se fueron cada vez más hacia el norte, hasta asentarse en los miradores al borde de los abismos » (J. PONCE CEVALLOS, *Las entrañas de Quito*, diario Hoy, 16-06-1991).

Más al Sur, pasado el umbral del Panecillo, el plan de 1945 preveía establecer un polo de desarrollo urbano. Este vio iniciarse su ejecución ampliándose los antiguos barrios de La Magdalena, Santa Ana y Villa Flora. El conjunto así renovado fue construido con el afán de separar las viviendas de lo comercial, asegurando así condiciones de vida satisfactorias a personas de ingresos modestos (E, F y G del índice JSEQ).

En nebulosa, alrededor de esta polarización meridional, algunos otros barrios están también ocupados por las clases medias, aunque parece que se trata en tales casos de población de ingresos bastante bajos (alrededor de 100 \$/activo/mes). De ellos, dos se encuentran junto al terminal de la vía férrea y son relativamente antiguos (Alpahuasi y Luluncoto) y tres (Atahualpa, Barrio Nuevo y Santa Ana, los que, por el plan, se sabe fueron planificados) se inscriben en el marco de la avenida Vencedores de Pichincha, prolongación de la avenida Occidental.

Siempre al Sur, rodeando a las áreas densamente construidas e introduciéndose en ellas, algunos espacios, poco e irregularmente ocupados, forman un conjunto bastante homogéneo cuya población vive con muy bajos ingresos (50 a 60 \$/activo/mes).

Estos barrios, de igual apariencia en el mapa, no por ello tienen todos el mismo origen. Así, encontramos en los extremos norte y sur de Quito frentes pioneros en sitios fácilmente urbanizables que, lo podemos asegurar, serán ocupados, a mediano plazo, por poblaciones de ingresos aceptables, incluso elevados. Es el caso, al Norte, de San Isidro del Inca y de La Victoria que poseen actualmente residencias muy bellas, y seguramente ya no darían en 1990 la imagen cartografiada establecida en base al censo de 1982.

En cambio, en el límite de la ciudad y en pendientes no equipadas, poco propicias a una urbanización integrada, los espacios que están poblados por habitantes de ingresos extremadamente bajos serán aún por largo tiempo barrios separados, abandonados a la ocupación mal controlada de habitantes económica y socialmente marginados.

CONCLUSIONES Y PERSPECTIVAS

Así, por medio del índice JSEQ, se evidencian, de manera contrastada, las disparidades socio-espaciales de Quito.

Elas confirman la permanente atracción de los espacios urbanizables del Norte del sitio, fenómeno observable desde el siglo XVI, pues simultáneamente a la urbanización de las pendientes de El Tejar y San Juan, se producía la de los barrios América y Larrea (en su parte sur).

Detallan lo que el mapa sobre la cohabitación (ver lámina n° 14) ya puso de relieve: el peso de la planificación en la organización y la ocupación humana de la ciudad. Las propuestas

propositions ségrégativas énoncées en 1945 ont été suivies et le meilleur vecteur d'une telle politique reste la réalisation des infrastructures de réseaux, notamment de la voirie.

Ici comme partout, les VRD (voirie et réseaux divers) constituent le canevas et l'ossature de la hiérarchisation socio-spatiale. En effet, les avantages du site ne sont pas plus évidents au nord qu'au sud, si ce n'est pour le climat, et c'est bien l'accessibilité aux espaces convoités et l'accession à l'usage des services collectifs indispensables (eau, électricité, assainissement) qui surdéterminent les comportements habitacionnels des citoyens.

C'est pourquoi à Quito, où le site est particulièrement contraignant, la planification urbaine tient dans ses choix, ses décisions et ses actions l'accentuation ou l'atténuation de la ségrégation spatiale que, quels que soient les angles et les clés de lecture choisis, on y constate à coup sûr.

En outre, la carte, en révélant les disparités sociales qui affectent l'espace quiténien, et justement parce qu'elle les révèle, devrait également permettre d'établir quelles populations profitent le plus des équipements collectifs et, par résultat contraire, celles qui n'en profitant pas, ou que peu, sont en droit d'exiger qu'on leur assure leur juste part des réseaux et services. Mais en même temps, cette carte devrait permettre de fixer plus précisément la part des charges collectives qui incombent à chaque ensemble de population, compte tenu des profits différents qu'en tirent les Quiténiens selon les quartiers où ils vivent.

On peut aussi s'interroger sur les raisons de disparités observées pouvant affecter deux aires voisines, jouissant des mêmes avantages urbains et d'implantation identique. Peut-être faut-il voir les effets peu pondérables de certains engouements profitant à un quartier plutôt qu'à un autre qui apparemment lui est cependant semblable.

segreativas enunciadas en 1945 fueron adoptadas y el mejor vector de tal política sigue siendo la realización de infraestructuras de redes, sobre todo de la red vial.

Aquí como en todo lado, las vías y redes diversas constituyen el bosquejo y la armazón de la jerarquización socio-espacial. En efecto, las ventajas del sitio no son más evidentes al Norte que al Sur, a no ser por el clima, y son efectivamente la accesibilidad a los espacios codiciados y el acceso al uso de los servicios colectivos indispensables (agua, electricidad, saneamiento) los que sobredeterminan los comportamientos habitacionales de los ciudadanos.

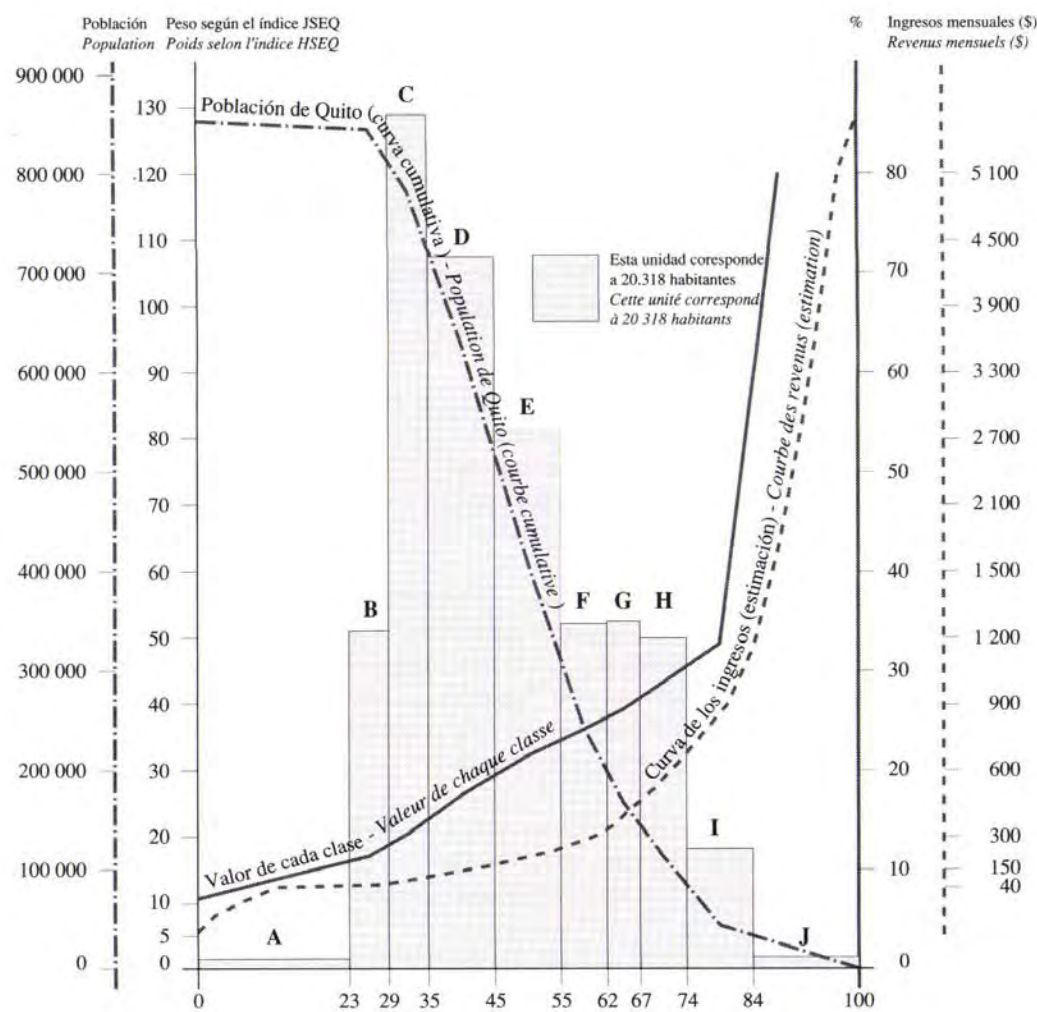
Es por ello que en Quito, en donde el sitio es particularmente limitante, la planificación urbana posee en sus opciones, decisiones y acciones la capacidad de acentuar o atenuar la segregación espacial que, sean cuales sean los ángulos y las claves de lectura escogidos, se constata de manera indiscutible.

Además, el mapa, al revelar las disparidades sociales que afectan al espacio quiteño, y justamente porque que las revela, debería igualmente permitir establecer qué poblaciones aprovechan mejor de los equipamientos colectivos y, por resultado contrario, aquellas que aprovechan poco o nada de ellos, y que por lo tanto están en su derecho de exigir que se les garantice su justa participación en el acceso a las redes y servicios. Pero al mismo tiempo, tendría que posibilitar una determinación más exacta de la proporción de impuestos que corresponde a cada conjunto de población, según la medida en que los quiteños se benefician de tales equipamientos colectivos dependiendo del barrio en donde viven.

Nos podemos también interrogar sobre las razones de la disparidades observadas que pueden afectar a dos barrios vecinos, que gozan de las mismas ventajas urbanas y de una implantación idéntica. Tal vez es necesario ver en ello los efectos poco ponderables de ciertas decisiones arbitrarias que favorecen a un barrio más que a otro que sin embargo es aparentemente similar.

Distribución de la población en 1982 según el índice jerarquización socio-económica del espacio quiteño (JSEQ)

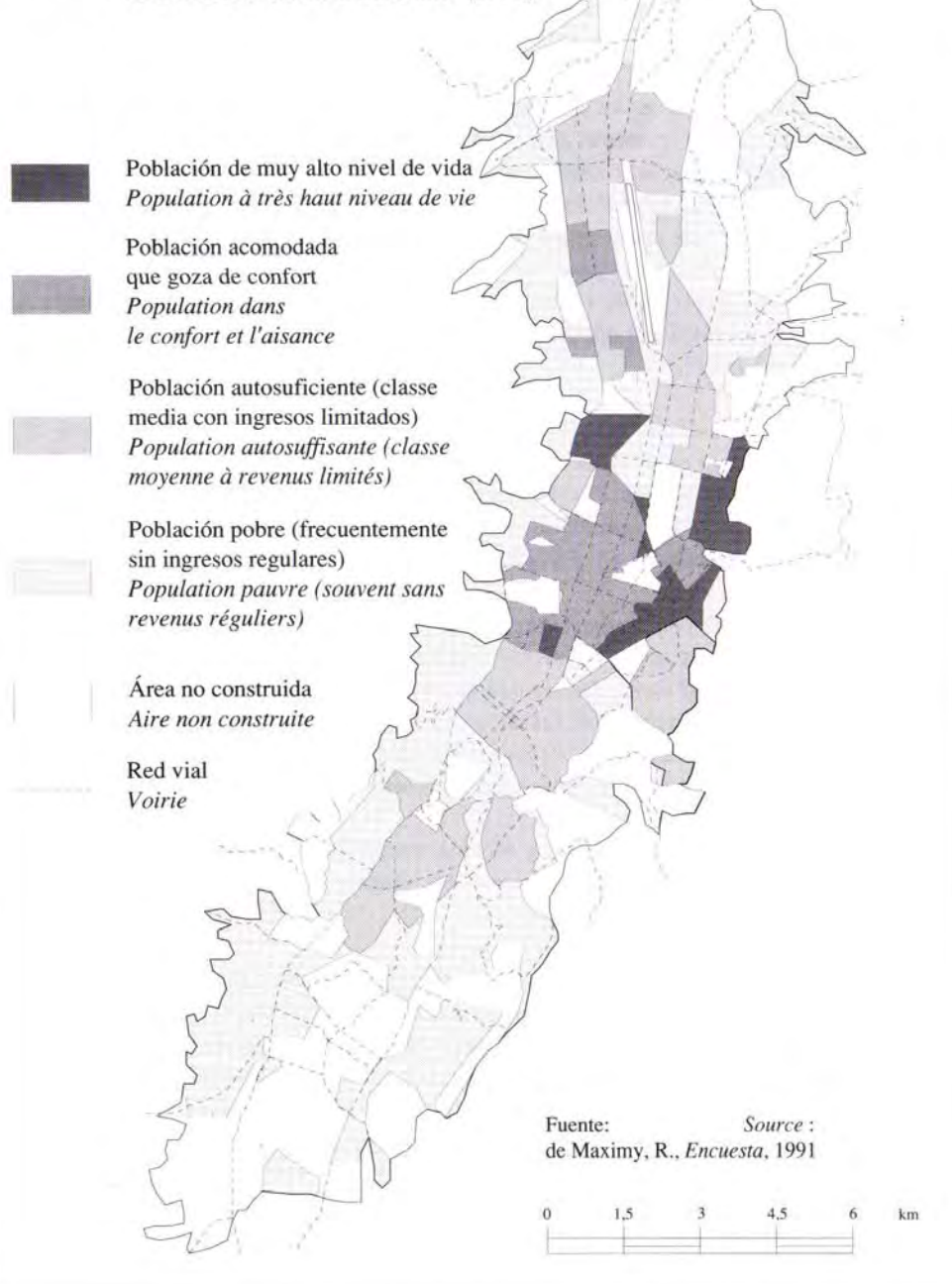
Distribution de la population en 1982 selon l'indice hiérarchisation socio-économique de l'espace quiténien (HSEQ)



Población por clase (1982) - Population par classe (1982)

A	7 100 habitantes	E	165 800 habitantes	H	70 900 habitantes
B	62 400 habitantes	F	74 200 habitantes	I	36 800 habitantes
C	157 300 habitantes	G	53 200 habitantes	J	5 900 habitantes
D	218 100 habitantes				

Figura 1 Los grandes conjuntos quiteños según los ingresos de los habitantes (1991)
Figure 1 Les grands ensembles quiténiens selon les revenus des habitants (1991)



Fuente: Source : de Maximy, R., Encuesta, 1991

Henri GODARD

Responsabilité scientifique - Responsabilidad científica: Henri GODARD

SOURCES ET LIMITES

Deux documents ont permis d'élaborer la cartographie et de rédiger le commentaire. D'une part, une photographie en couleurs (échelle approximative : 1/18 000) du projet définitif du Plan Régulateur de la ville de Quito, réalisé par les architectes G. Jones Odriozola et G. Gatto Sobral en 1944 — qui a été approuvé par l'IMQ en avril 1945 — à partir de l'avant-projet dessiné en 1942. D'autre part, des textes et des décrets, écrits ou promulgués entre 1942 et 1948, qui ont été rassemblés dans un recueil publié par l'IMQ en 1948 (?). Les documents les plus pertinents sont les suivants :

- JONES ODRIOZOLA, G., Anteproyecto del Plan Regulador de la ciudad de Quito, Memoria descriptiva que presenta el arquitecto urbanista Sr. Guillermo Jones Odriozola para la remodelación y urbanización de la ciudad, 1942, p. 5-51, 8 fig. h. t. ;
- ALBORNOZ, H., Informe del Señor Presidente de la Comisión de Hacienda, Doctor Humberto Albornoz, sobre contratación posible para llevar a efecto el Plan Regulador de la Ciudad, 1942 (?), p. 78-81 ;
- GATTO SOBRAL, G., Memoria descriptiva del Proyecto del Plan Regulador presentado por el Arquitecto Urbanista, Señor Gilberto Gatto Sobral, 1945, p. 106-153, 10 fig. h. t.

Le Plan Régulateur, qui prévoyait la croissance spatiale et démographique de la capitale jusqu'en l'an 2000 — il devait être opérationnel durant 60 ans —, incorpore à l'espace urbain des zones qui étaient vides en 1944. En raison de certaines lacunes affectant le plan (absence de projection, distorsions d'échelle et tracé approximatif des axes et des limites des zones qui n'existaient pas en 1944), le calage de la voirie et des différentes limites sur le plan de 1987 n'est pas exempt d'erreurs de détail.

De plus, en raison de la médiocre qualité de la photographie sur laquelle nous avons travaillé — le plan original ayant disparu — nous avons réduit la typologie de l'habitat à quatre classes. Cette simplification rend la carte principale plus lisible ; toutefois, il est bien évident que l'on perd la finesse de la classification détaillée originelle.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Il ne s'agit ni d'analyser l'évolution de la planification urbaine, ni d'étudier la totalité des plans qui ont guidé le développement de la capitale. L'objectif de cette analyse est de superposer le Plan Régulateur de 1944, exemplaire à bien des égards, et le plan actuel de la capitale (carte principale). Ce plan, le premier à spatialiser le type et la forme de croissance qui doivent guider le développement urbain, joue un rôle fondamental dans l'organisation et la structuration de l'espace urbain en 1990 ; il « officialise » et renforce les processus de ségrégation par le tracé de nouveaux axes de circulation à grand débit (figure 1), par la création de centres fonctionnels spécialisés (figure 2) et par la détermination du type d'habitat et de sa localisation en fonction des caractéristiques socio-économiques des habitants (figure 3).

D'une part, il est nécessaire de replacer la conception du Plan Régulateur dans le contexte de l'évolution des idées urbanistiques, intimement liées à des prises de position théoriques, idéologiques et sociales, et des « modèles » de l'urbanisme moderne mis au point en Europe et en Amérique du nord au xx^e siècle. Cette démarche permet non seulement d'analyser la conception d'un Plan Régulateur fortement inspiré des multiples tendances, pas toujours contradictoires, nées à l'extérieur, mais encore d'évaluer les conséquences de l'application de ces modèles, tantôt importés sans être adaptés à la réalité urbaine du pays, tantôt remodelés en tenant compte des spécificités de la ville servant de champ expérimental. Dans le cas de Quito, les auteurs du plan ont dû composer avec deux éléments a priori contradictoires : le sceau de l'histoire qui marque profondément la capitale équatorienne et la croissance rapide à laquelle elle se trouve confrontée à partir des années trente (son rythme s'accélère à partir des années soixante-dix).

D'autre part, faire ressortir les projets prévus sur le Plan Régulateur, en isolant ceux qui ont été effectivement réalisés et ceux qui n'ont pas été entrepris, permet non seulement de comprendre le fonctionnement et certains dysfonctionnements actuels de la capitale mais encore d'analyser l'impact des réalisations sur l'espace quiteño, son organisation et ses modes de composition urbaine.

COMMENTAIRE

La fin du xix^e et le début du xx^e siècle se caractérisent, sur le plan mondial, par de profondes transformations techniques, économiques et sociales. Ces mutations entraînent l'urbanisation rapide, la métropolisation et la réorganisation interne des espaces urbains. La croissance accélérée des villes favorise la réflexion sur le devenir des cités et implique la mise en œuvre de politiques d'aménagement à moyen terme permettant aux pouvoirs municipaux de mieux planifier et contrôler le développement urbain.

Le pré-urbanisme (F. CHOAY, 1965), qu'il suive le modèle progressiste (ibid.) — soulignant les aspects fonctionnels, géométriques et austères, il considère que les individus sont interchangeables et que les espaces créés (cellules) sont juxtaposables à l'infini — ou le modèle culturaliste — mettant en avant l'asymétrie, les tracés tortueux, l'harmonie dans la diversité des formes et les références au passé, il insiste sur la spécificité de chaque individu et sur la nécessité de borner la ville qui doit être de taille modeste — a été développé tout au long du xix^e siècle par des théoriciens, souvent politiques, s'intégrant au courant utopique. L'urbanisme du xx^e siècle est le prolongement naturel des deux tendances principales du pré-urbanisme : T. Garnier, W. Gropius, Le Corbusier... (successeurs de R. Owen, C. Fourier, P. J. Proudhon...) adaptent les théories progressistes (ou fonctionnalistes), rigides et contraignantes, aux réalités du xx^e siècle ; C. Sitte, E. Howard... (héritiers de J. Ruskin, W. Morris...)

FUENTES Y LÍMITES

Dos documentos permitieron elaborar la cartografía y redactar el comentario: por una parte, una fotografía en color (escala aproximada: 1:18.000) del proyecto definitivo del Plan Regulador de la ciudad de Quito realizado por los arquitectos G. Jones Odriozola y G. Gatto Sobral en 1944 — aprobado por el IMQ en abril de 1945 — a partir del anteproyecto dibujado en 1942; y, por otra parte, textos y decretos, escritos o promulgados entre 1942 y 1948, reunidos en una obra publicada por el IMQ en 1948 (?). Los documentos más pertinentes son los siguientes:

- JONES ODRIOZOLA, G., Anteproyecto del Plan Regulador de la ciudad de Quito, Memoria descriptiva que presenta el arquitecto urbanista Sr. Guillermo Jones Odriozola para la remodelación y urbanización de la ciudad, 1942, p. 5-51, 8 fig.;
- ALBORNOZ, H., Informe del Señor Presidente de la Comisión de Hacienda, Doctor Humberto Albornoz, sobre contratación posible para llevar a efecto el Plan Regulador de la Ciudad, 1942 (?), p. 78-81;
- GATTO SOBRAL, G., Memoria descriptiva del Proyecto del Plan Regulador presentado por el Arquitecto Urbanista, Señor Gilberto Gatto Sobral, 1945, p. 106-153, 10 fig.

El Plan Regulador, que preveía el crecimiento espacial y demográfico de la capital hasta el año 2000 — debía ser operacional durante 60 años —, incorpora al espacio urbano zonas que estaban vacías en 1944. En razón de ciertas deficiencias que presenta el plano (ausencia de proyección, distorsiones de escala y trazado aproximado de los ejes y de los límites de las zonas que no existían en 1944), la superposición de la red vial y de los diferentes límites en el plano de 1987 no está exenta de errores de detalle.

Además, debido a la mala calidad de la fotografía en la que trabajamos — al haber desaparecido el plano original — redujimos la tipología del hábitat a cuatro clases. Esta simplificación hace al mapa principal más legible; sin embargo, es evidente que se pierde el detalle de la clasificación original.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

No se trata ni de analizar la evolución de la planificación urbana, ni de estudiar la totalidad de planos que han guiado el desarrollo de la capital. El objetivo de este análisis es superponer el Plan Regulador de 1944, ejemplar desde varios puntos de vista, y el plano actual de la capital (mapa principal). Este último, el primero en espacializar el tipo y la forma de crecimiento que deben guiar el desarrollo urbano, juega un papel fundamental en la organización y la estructuración del espacio urbano en 1990; « oficializa » y refuerza los procesos de segregación mediante el trazado de nuevos ejes de gran caudal de circulación (figura 1), mediante la creación de centros funcionales especializados (figura 2) y mediante la determinación del tipo de hábitat y de su localización en función de las características socio-económicas de los habitantes (figura 3).

Por una parte, es necesario reubicar la concepción del Plan Regulador en el contexto de la evolución de las ideas urbanísticas, íntimamente ligadas a tomas de posición teóricas, ideológicas y sociales, y de los « modelos » del urbanismo moderno establecidos en Europa y en Norteamérica en el siglo XX. Este procedimiento permite no sólo analizar la concepción de un Plan Regulador fuertemente inspirado en las múltiples tendencias, no siempre contradictorias, nacidas en el exterior, sino también evaluar las consecuencias de la aplicación de estos modelos, ora importados sin ser adaptados a la realidad urbana del país, ora remodelados teniendo en cuenta especificidades de la ciudad que sirve de campo experimental. En el caso de Quito, los autores del plan debieron conjugar dos elementos a priori contradictorios: el sello de la historia que marca profundamente a la capital ecuatoriana y el rápido crecimiento al que se ve confrontada a partir de los años treinta (su ritmo se acelera a partir de los setentas).

Por otra parte, destacar los proyectos previstos en el Plan Regulador, distinguiendo los que fueron efectivamente realizados y los que no lo fueron, permite no sólo comprender el funcionamiento y ciertos disfuncionamientos actuales de la capital, sino también analizar el impacto de las realizaciones en el espacio quiteño, en su organización y en sus modos de composición urbana.

COMENTARIO

El final del siglo XIX y el inicio del XX se caracterizan, en el plano mundial, por profundas transformaciones técnicas, económicas y sociales. Estas mutaciones acarrearán la rápida urbanización, la metropolización y la reorganización interna de los espacios urbanos. El acelerado crecimiento de las ciudades propicia la reflexión sobre el devenir de las mismas e implica la definición de políticas de acondicionamiento a mediano plazo que permitan a los poderes municipales planificar mejor y controlar el desarrollo urbano.

El pre-urbanismo (F. CHOAY, 1965), ya sea que siga el modelo *progresista* (ibid.) — que destaca los aspectos funcionales, geométricos y austeros y considera que los individuos son intercambiables y que los espacios creados (celdas) pueden ser juxtapuestos hasta el infinito — o el modelo culturalista — que pone en primer plano la asimetría, los trazados tortuosos, la armonía en la diversidad de las formas y las referencias al pasado e insiste en la especificidad de cada individuo y en la necesidad de limitar la ciudad a un tamaño modesto — fue desarrollado a todo lo largo del siglo XIX por teóricos, a menudo políticos, que se integraban a la corriente utópica. El urbanismo del siglo XX es la prolongación natural de las dos tendencias principales del pre-urbanismo. T. Garnier, W. Gropius, Le Corbusier... (sucesores de R. Owen, C. Fourier, P.J. Proudhon...) adaptan las teorías *progresistas* (o *funcionalistas*), rígidas y limitantes, a las realidades del siglo XX; C. Sitte, E. Howard... (herederos de J. Ruskin, W. Morris...) desarrollan los

développent les principes culturalistes, indissociables d'un humanisme certain. Toutefois, deux points éloignent ce courant du pré-urbanisme : d'une part, il s'agit de mettre en pratique ces modèles qui ne relèvent donc plus de l'utopie ; d'autre part, ces théories sont formulées par des professionnels de l'espace urbain (architectes et urbanistes) et non plus par des penseurs très impliqués dans les mouvements politiques et sociaux.

La croissance urbaine, très soutenue dans les pays industrialisés à partir du XIX^e siècle, ne peut plus être le fruit du laisser-faire et de l'improvisation. Il est nécessaire de réagir contre le désordre de la ville industrielle, d'organiser le rapide développement des activités urbaines motrices et de loger les classes moyennes et la bourgeoisie en plein essor. Pour ce faire, du moins en Europe, sont entrepris de grands travaux et sont élaborés des plans régulateurs qui structurent et organisent l'espace urbain (G. E. Haussmann à Paris en 1859, I. Cerda à Madrid en 1859, le plan de Vienne en 1883, etc. La Suède [1874], les Pays-Bas [1901], la Grande-Bretagne [1919]... imposent aux grandes cités l'élaboration d'un plan régulateur). Il est indispensable que l'élaboration d'un schéma directeur soit précédée d'une enquête prenant en compte les caractéristiques physiques, humaines et sociales de l'espace à aménager. Si ces plans organisent la croissance, il n'en demeure pas moins que, bien souvent, ils favorisent la spéculation immobilière et foncière et entraînent l'aggravation des inégalités intra-urbaines. Enfin, parfois la municipalité prend à sa charge les coûts d'urbanisation des secteurs à aménager, alors que la plupart des profits convergent vers le secteur privé.

La réalisation du Plan Régulateur de Quito en 1944 s'inscrit dans ce contexte mondial, particulièrement riche quant à l'évolution de la pensée urbaine, qui se caractérise par l'émergence de la planification, la recherche d'un « mieux-vivre » dans les grandes cités et l'adaptation de la Ville aux conditions socio-économiques modernes. Quito se heurte dans la première moitié du XX^e siècle à de nombreux problèmes qu'il devient urgent de résoudre. G. Jones Odriozola souligne en 1942 : l'absence de plan d'ensemble et de zonification permettant de contrôler la croissance et de préparer le futur de la capitale ; le désordre urbain ; l'imbrication des fonctions urbaines ; la congestion de la ville coloniale, lieu de passage inévitable pour transiter du nord au sud ; la pénurie de parcs de stationnement ; l'étroitesse des rues et leur nombre insuffisant ; le manque d'espaces verts... Afin de surmonter ces problèmes, il est donc indispensable d'élaborer un plan régulateur qui permettra à la capitale, qui compte 172 600 habitants en 1940 et occupe une superficie d'environ 1 000 ha, de s'étendre dans l'harmonie et la structuration rationnelle de son tissu urbain et d'abriter en l'an 2000 de 648 800 à 819 000 habitants (figure 4). Une étude préalable à l'élaboration du plan est réalisée ; cette enquête analyse l'évolution historique de la capitale et en établit le diagnostic au début des années 40 (relevé des constructions, recensement démographique, compilation des statistiques relatives aux transports, à l'industrie...) ; cette enquête scientifique, d'une durée de deux ans, permet d'asseoir la réflexion sur le futur de Quito et d'analyser les dynamiques de sa croissance.

1. Entre l'urbanisme progressiste et l'urbanisme culturaliste

L'étude préalable démontre que si la logique de la croissance est longitudinale en raison des contraintes topographiques, les dynamiques du développement spatial ont toujours privilégié le nord de la capitale. G. Jones Odriozola et G. Gatto Sobral insistent sur cette tendance, qui se manifeste déjà dans les années quarante par la migration vers le nord de certaines fonctions de capitale, et décident de la renforcer (cf. les tracés de la limite urbaine en 1946 et de l'aire urbanisée prévue par le Plan Régulateur). Si les auteurs du plan projettent de grands travaux destinés à accentuer cette dynamique et à structurer l'espace urbain, ils hésitent manifestement entre le fonctionnalisme et le culturalisme. Afin d'organiser le commentaire, nous avons artificiellement isolé les éléments relatifs à ces deux courants.

L'analyse des textes et du plan permet de souligner les tendances fonctionnalistes. Les premières figures, annexées à l'avant-projet (« schéma fonctionnel », G. JONES ODRIOZOLA, 1942, p. 1), établissent une étroite comparaison entre la ville et le corps humain ; quant au commentaire qui les accompagne, il emprunte la plupart de ses termes au vocabulaire biologique. Le classement, la typologie et la hiérarchisation des hommes, des activités et des flux se lisent sur le plan.

1/ Les centres monofonctionnels les plus importants, destinés à lutter contre l'imbrication des activités, sont les suivants : à la jonction du **Centre Historique** — qui fait l'objet d'une attention particulière — et du nord de la ville seront construits, le **centre civique de gouvernement**, véritable cerveau de l'ensemble du pays, qui rassemblera les fonctions publiques de décision à l'exception du **pouvoir législatif**, et le **centre culturel** qui réunira les musées, les bibliothèques, les Beaux-Arts... ; le nord accueillera le **centre universitaire**, le **centre sportif** et le **centre hospitalier** (ou **zone hospitalière**) qui s'appuiera sur deux hôpitaux existants ; le sud abritera le **centre civique du grand district du sud** destiné aux quartiers « ouvriers », le **centre de transports et de fret** et la **zone industrielle**.

2/ La hiérarchisation fonctionnelle s'accompagne d'une division zonale de la capitale en deux grands districts nord et sud (240 000 habitants), reliés par le centre civique de gouvernement ; chacun rassemble 6 petits districts (40 000 hab.) ; chaque petit district compte 8 quartiers (5 000 hab.) ; chaque quartier réunit 5 sous-quartiers (1 000 hab.) (G. GATTO SOBRAL, 1945, p. 131-133). À chacun de ces niveaux hiérarchiques (« théorie de l'organisation moléculaire de la ville », *ibid.*, p. 132) correspond un centre dont la qualité des équipements et des services dépend de la population à desservir. En fait, G. Gatto Sobral considère trois zones : le sud rassemblera les catégories populaires (ouvrières ?) et l'industrie ; le centre, qui s'étend de la ville coloniale au grand centre de gouvernement, abritera les fonctions de décision, les services, les commerces et les catégories sociales moyennes ; le nord accueillera les équipements de loisirs, d'éducation et les catégories sociales les plus aisées. Enfin, les villages qui ne sont pas intégrés au périmètre urbain seront dotés d'un centre civique suburbain (Guápulo, Cotocollao et Conocoto).

3/ L'importance croissante de l'automobile (la structuration des transports collectifs n'est pas exclue pour autant des préoccupations des auteurs du plan) nécessite la création d'un réseau de grands axes de circulation, l'élargissement de certaines rues existantes et la construction d'une voie périphérique permettant d'éviter le centre congestionné.

principios culturalistas, indissociables de un humanismo cierto. Sin embargo, dos puntos alejan a esta corriente del pre-urbanismo: por una parte, se trata de poner en práctica estos modelos que ya no corresponden por lo tanto a la utopía, y por otra, tales teorías son formuladas por profesionales del espacio urbano (arquitectos y urbanistas) y ya no por pensadores muy implicados en los movimientos políticos y sociales.

El crecimiento urbano, muy sostenido en los países industrializados a partir del siglo XIX, ya no puede ser el fruto de la ausencia de control y de la improvisación. Es necesario reaccionar contra el desorden de la vida industrial, organizar el rápido desarrollo de las actividades urbanas motoras y alojar a las clases medias y a la burguesía que están en plena expansión. Para ello, al menos en Europa, se emprenden grandes obras y se elaboran planes reguladores que estructuran y organizan el espacio urbano — G. E. Haussmann en París e I. Cerda en Madrid en 1859, el plano de Viena en 1883, etc. En Suecia [1874], los Países Bajos [1901], Gran Bretaña [1919]... se impone a las grandes ciudades la elaboración de un plan regulador. Es indispensable que la elaboración de un esquema director sea precedida por una encuesta que tenga en cuenta las características físicas, humanas y sociales del espacio a ordenarse. Si bien tales planos organizan el crecimiento, no es menos cierto que, muy frecuentemente, favorecen la especulación inmobiliaria y de bienes raíces y acarrearán una agudización de las desigualdades intra-urbanas. Finalmente, el municipio asume a veces los costos de urbanización de los sectores a acondicionarse, mientras que la mayor parte de los beneficios convergen hacia el sector privado.

La realización del Plan Regulador de Quito en 1944 se inscribe en ese contexto mundial, particularmente rico en cuanto a la evolución del pensamiento urbano y que se caracteriza por el surgimiento de la planificación, la búsqueda de un « vivir mejor » en las grandes urbes y la adaptación de la ciudad a las condiciones socio-económicas modernas. Quito se enfrenta en la primera mitad del siglo XX a numerosos problemas que se hace urgente resolver. G. Jones Odriozola subraya en 1942: la ausencia de plano de conjunto y de zonificación que permitan controlar el crecimiento y preparar el futuro de la capital; el desorden urbano; la imbricación de las funciones urbanas; la congestión de la ciudad colonial, lugar de paso inevitable para transitar del Norte al Sur; la escasez de parques de estacionamiento; la estrechez de las calles y su número insuficiente; la falta de espacios verdes; etc. A fin de superar esos problemas, es entonces indispensable elaborar un plan regulador que permita a la capital, que cuenta con 172.600 habitantes en 1940 y ocupa una superficie de aproximadamente 1.000 ha, extenderse armoniosamente, en una estructuración racional de su tejido urbano, y alojar en el año 2000 de 648.800 a 819.000 habitantes (figura 4). Previo a la elaboración del plan, se realiza un estudio en el que se analiza la evolución histórica de la capital y se establece un diagnóstico de la misma a inicios de los años cuarentas (estado de las construcciones, censo demográfico, recopilación de las estadísticas relativas a los transportes, a la industria...); esta investigación científica, llevada a cabo durante dos años, permite sentar la reflexión sobre el futuro de Quito y analizar las dinámicas de su crecimiento.

1. Entre el urbanismo progresista y el urbanismo culturalista

El estudio previo muestra que si bien la lógica del crecimiento es longitudinal en razón de las limitaciones topográficas, las dinámicas del desarrollo espacial han privilegiado siempre al Norte de la capital. G. Jones Odriozola y G. Gatto Sobral insisten en esta tendencia, que se manifiesta ya en los años cuarenta mediante la migración hacia el Norte de ciertas funciones de la capital, y deciden reforzarla (ver los trazados del límite urbano en 1946 y del área urbanizada prevista por el Plan Regulador). Si bien los autores del plan proyectan grandes obras destinadas a acentuar esta dinámica y a estructurar el espacio urbano, vacilan de manera manifiesta entre el funcionalismo y el culturalismo. A fin de organizar el comentario, hemos separado artificialmente los elementos relativos a estas dos corrientes.

El análisis de los textos y del plano permiten destacar las tendencias funcionalistas. Las primeras figuras, anexadas al anteproyecto (« esquema funcional », G. JONES ODRIOZOLA, 1942, p. 1), establecen una estrecha comparación entre la ciudad y el cuerpo humano; en cuanto al comentario que las acompaña, toma la mayor parte de sus términos del vocabulario biológico. Se pueden leer en el plano la clasificación, la tipología y la jerarquización de los hombres, de las actividades y de los flujos.

1/ Los centros monofuncionales más importantes, destinados a luchar contra la imbricación de las actividades son los siguientes: en la unión del **Centro Histórico** — que es objeto de una atención particular — y el Norte de la ciudad, serán construidos el **centro cívico de gobierno**, verdadero cerebro del conjunto del país, que reunirá a las funciones públicas de decisión a excepción del **poder legislativo**, y el **centro cultural** que reunirá a los museos, las bibliotecas, las Bellas Artes...; el Norte acogerá al **centro universitario**, al **centro deportivo** y al **centro hospitalario** (o **zona hospitalaria**) que se apoyará en dos hospitales existentes; en el Sur se ubicará el **centro cívico del gran distrito del Sur** destinado a los barrios « obreros », el **centro de transportes y de flete** y la **zona industrial**.

2/ La jerarquización funcional está acompañada de una división de la capital en dos grandes distritos norte y sur (240.000 habitantes), conectados al centro cívico de gobierno; cada uno reúne 6 pequeños distritos (40.000 habitantes); cada pequeño distrito está compuesto de 8 barrios (5.000 habitantes); cada barrio reúne 5 sub-barrios (1.000 habitantes) (G. GATTO SOBRAL, 1945, p. 131-133). A cada uno de estos niveles jerárquicos (« teoría de organización molecular de la ciudad », *ibid.*, p. 132) corresponde un centro cuya calidad de equipamientos y de servicios depende de la población a atenderse. En realidad, G. Gatto Sobral considera tres zonas: el Sur reunirá a las clases populares (obreras?) y a la industria; el centro, que se extiende de la ciudad colonial al gran centro de gobierno, alojará a las funciones de decisión, a los servicios, los comercios y las clases sociales medias; el Norte acogerá a los equipamientos de recreación, de educación y a las clases sociales más acomodadas. Finalmente, los pueblos que no están integrados al perímetro urbano serán dotados de un centro cívico suburbano (Guápulo, Cotocollao y Conocoto).

3/ La importancia creciente del automóvil (sin que la estructuración de los transportes colectivos esté excluida de las preocupaciones de los autores del plan) necesita la creación de una red de grandes ejes de circulación, el ensanchamiento de ciertas calles existentes y la construcción de una vía periférica que permita evitar la congestión del centro.

4/ Le souci de classification amène G. Jones Odriozola à définir 9 types d'habitat ; leur spatialisation sur le plan permet d'affecter un espace *n* existant ou projeté à une catégorie socio-économique *m*.

5/ Enfin, la politique d'espaces verts et de parcs est l'une des clefs de voûte de ce plan. Les collines du Panecillo et d'Itchimbía et les pentes du Pichincha seront aménagées et de larges avenues-parcs uniront ces vastes aires récréatives au reste de la ville. La capitale doit disposer de grands espaces verts, à la fois poumons de la ville, lieux de récréation de ses habitants — ce souci de salubrité, « l'hygiénisme » d'Haussmann, est toujours sous-jacent dans les commentaires de G. Jones Odriozola — et ruptures isolant les espaces résidentiels des zones d'emploi. Ce sont aussi les fonctions du centre sportif, des deux centres scolaires et du parc de la Carolina situés au nord de la capitale.

Le survol des principaux éléments constitutifs de ce plan pourrait laisser penser que les auteurs ont été largement influencés par la Charte d'Athènes (1933) qui affirme les fonctions premières d'une ville (habiter, travailler, circuler et se cultiver). Il est toutefois nécessaire de nuancer cette assertion puisque des emprunts ont aussi été faits au mouvement culturaliste.

1/ Si les auteurs sont partisans de la modernisation de la capitale et de sa structuration fonctionnelle et résidentielle, ils ne soutiennent en aucune façon que ces transformations doivent être radicales et renier le passé. Le Centre Historique, d'un intérêt unique en Amérique latine, doit être protégé et les remodelages dont il pâtira n'en affecteront pas la morphologie. Le centre religieux construit sur le Panecillo symbolisera le rôle de cette colline qui abritait le Temple du Soleil pendant la période Inca.

2/ Les habitants, usagers de l'espace urbain, doivent vivre la ville et non la subir. La Municipalité, institution chargée de gérer la croissance, doit tenir compte, d'une part des opinions des Quiténiens — rejet du clonage humain —, et d'autre part de la spécificité de la capitale.

3/ Le relief et le milieu naturel sont les alliés des urbanistes qui tireront profit de leur diversité pour implanter de nouveaux équipements ; G. Jones Odriozola écrit à propos du centre sportif : « La plastique a guidé notre conception : harmonie des volumes et sens du paysage. La mise à profit des conditions naturelles nous a permis de concevoir la construction du stade au milieu d'un site où [...] les gradins épouseront les inégalités du terrain [...] perpétuant ainsi les traditions de construction des théâtres grecs et romains. » (G. JONES ODRIOZOLA, 1942, p. 30-31).

4/ La zone nord doit abriter des quartiers-jardins permettant aux habitants de vivre « au milieu de la nature » et de jouir « de la tranquillité, du repos et des possibilités récréatives » (ibid., p. 41).

5/ Enfin, G. Jones Odriozola, dont le style littéraire exprime le lyrisme naturaliste, souligne que les parcs, les espaces verts et les avenues-parcs permettront de faire le tour de la ville « entre les plantes et les fleurs » et d'apprécier à partir des points de vue « le panorama des reliefs [...] avec toute la délectation que leur beauté mérite. » (ibid., p. 34). Cette ceinture verte, indispensable au fonctionnement urbain, contiendra la croissance de la ville.

Concluons en soulignant le mélange des tendances architecturales, les emprunts aux différents courants (fonctionnalisme, culturalisme, naturalisme...) et l'application, toujours ambiguë et partielle, comme dans la plupart des villes, de modèles urbains et morphologiques — ville fonctionnelle, cité-jardin, ville linéaire ou dispersée, etc.

2. De la planche à dessin à la réalisation : un plan suivi dans ses grandes lignes

Les figures 1, 2 et 3 démontrent qu'il a été nécessaire d'adapter ce plan à l'accélération de la croissance de la capitale ; toutefois, les variantes qui y ont été apportées respectent les principes qui ont guidé sa conception ; ses principales caractéristiques ont été mises en pratique quelques années ou quelques décennies après son approbation par l'IMQ. Cependant, pour des raisons imprévisibles en 1944 — orientations politiques du pays, rapidité de la croissance économique après la seconde guerre mondiale, mutations technologiques et changement des habitudes de consommation des citadins — de nombreuses options ont été abandonnées ou dévoyées sous le poids des circonstances historiques.

Les centres monofonctionnels ont bien souvent été créés, du moins partiellement. Le centre du grand district du sud peut être assimilé au sous-centre de Villa Flora ; le centre religieux du Panecillo ne symbolise pas la période Inca mais célèbre le catholicisme (statue monumentale à la Vierge élevée dans les années soixante-dix) ; la Chambre des députés a été édifiée entre les parcs de l'Alameda et de l'Ejido ; le centre universitaire a été réalisé ; le centre sportif, axé sur le parc de la Carolina, a été aménagé. Par contre, le centre culturel n'a pas vu le jour — la Maison de la Culture, qui remplit quelques-unes des fonctions du centre culturel, a été construite dans le parc de l'Ejido ; le centre civique de gouvernement n'a pas été réalisé — les fonctions publiques de décision se sont déplacées vers le nord de façon dispersée (cf. planche n° 36) ; le centre de transport et de fret n'a pas été édifié, exception faite de la gare routière qui a été installée à la limite est du Centre Historique.

La division zonale — sud, centre et nord — a été officialisée et adoptée par les institutions ; ce n'est qu'en 1990 (élaboration du Règlement Urbain de Quito) que la division en quatre zones s'est substituée au découpage trizonal.

Le tracé des grands axes de circulation a été globalement respecté. La zone nord s'est développée au détriment du sud et s'est structurée autour des voies à grand débit, privilégiant ainsi la circulation automobile et favorisant l'installation des catégories sociales aisées et moyennes. La croissance longitudinale et l'enclavement des espaces géographiquement périphériques (cf. planche n° 41) ont été renforcés par la quasi-absence d'axes est/ouest. Si la voie périphérique destinée à éviter le Centre Historique a été prévue dans le texte de G. Jones Odriozola et construite, elle n'a pas été dessinée sur le plan. Enfin, la plupart des travaux destinés à améliorer la circulation dans le Centre Historique — élargissement de certaines

4/ El afán de clasificación lleva a G. Jones Odriozola a definir 9 tipos de hábitat; su espacialización en el plano permite asignar un espacio *n* existente o proyectado a una clase socio-económica *m*.

5/ Finalmente, la política de espacios verdes y de parques es una de las piedras angulares del plan. Las colinas del Panecillo y de Itchimbía así como las pendientes del Pichincha serán acondicionadas y anchas avenidas-parque unirán estas amplias áreas recreativas al resto de la ciudad. La capital debe disponer de grandes espacios verdes, a la vez pulmones de la ciudad y lugares de recreación de sus habitantes — esta preocupación por la salubridad, « el higienismo » de Haussmann, está siempre subyacente en los comentarios de G. Jones Odriozola — y de rupturas que aislen los espacios residenciales de las zonas de empleo. Son también las funciones del centro deportivo, de los dos centros escolares y del parque de la Carolina situados al Norte de la capital.

Un breve análisis de los principales elementos constitutivos de este plan, sugiere que los autores estaban muy influidos por la Carta de Atenas (1933) que afirma las funciones primeras de una ciudad (habitar, trabajar, circular y cultivarse). Es sin embargo necesario matizar esta aseveración puesto que se tomaron también elementos del movimiento culturalista.

1/ Si bien los autores son partidarios de la modernización de la capital y de su estructuración funcional y residencial, no sostienen de manera alguna que estas transformaciones deban ser radicales y renegar del pasado. El Centro Histórico, de un interés único en América Latina, debe ser protegido y las remodelaciones de que será objeto no afectarán su morfología. El centro religioso construido en el Panecillo simbolizará el papel de esta colina en la que se encontraba el Templo del Sol durante el período Inca.

2/ Los habitantes, usuarios del espacio urbano, deben vivir la ciudad no sufrirla. El Municipio, institución encargada de manejar el crecimiento, debe tener en cuenta por una parte, las opiniones de los quiteños — rechazo a la reproducción en serie del ser humano —, y por otra, la especificidad de la capital.

3/ El relieve y el medio natural son los aliados de los urbanistas que sacarán provecho de su diversidad para implantar nuevos equipamientos; G. Jones Odriozola escribe a propósito del centro deportivo: « La plástica ha guiado nuestra concepción en sus calidades de volumen, y sentido paisajista. El aprovechamiento de las condiciones naturales del terreno nos ha permitido concebir la creación del estadio deportivo en un lugar donde [...] las graderías se apoyarán totalmente sobre el terreno [...] siguiendo el sentido constructivo de los teatros griegos y romanos. » (G. JONES ODRIOZOLA, 1942, p. 30-31).

4/ La zona norte debe alojar barrios-jardín que permitan a los habitantes vivir « en medio de la naturaleza » y gozar « de la tranquilidad, del descanso y de las posibilidades recreativas » (ibid., p. 41).

5/ Finalmente, G. Jones Odriozola, cuyo estilo literario expresa el lirismo naturalista, subraya que los parques, los espacios verdes y las avenidas-parque permitirán dar la vuelta a la ciudad « entre plantas y flores » y apreciar a partir de los miradores « el panorama de los nevados [...] con toda la fruición que por su belleza se merece. » (ibid., p. 34). Este cinturón verde, indispensable para el funcionamiento urbano, contendrá el crecimiento de la ciudad.

Concluamos subrayando la mezcla de las tendencias arquitecturales, los elementos tomados de las diferentes corrientes (funcionalismo, culturalismo, naturalismo, etc.) y la aplicación, siempre ambigua y parcial, como en la mayor parte de las ciudades, de modelos urbanos y morfológicos — ciudad funcional, ciudad-jardín, ciudad lineal o dispersa, etc.

2. De la lámina de dibujo a la realización: un plan seguido en sus grandes líneas

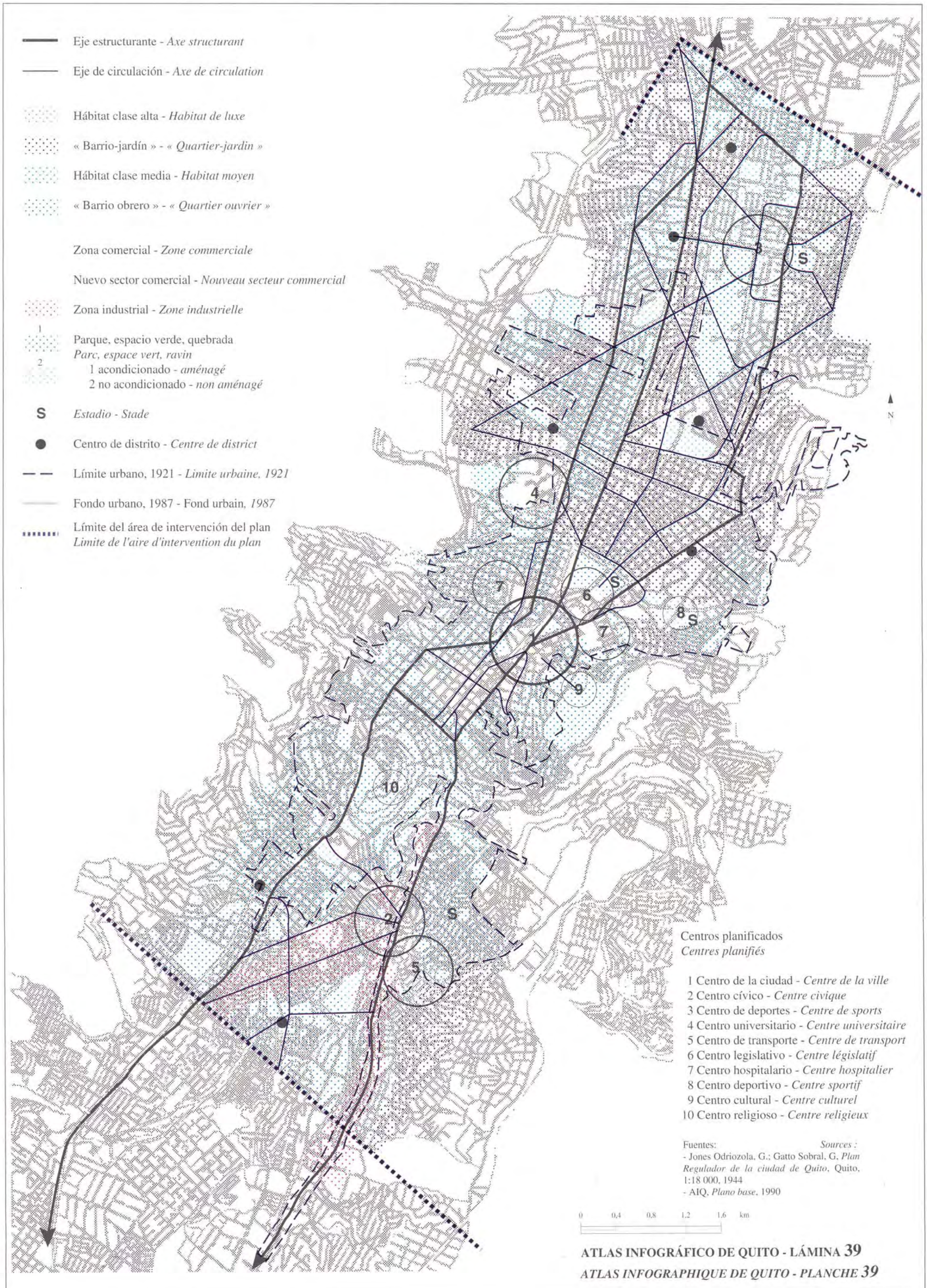
Las figuras 1, 2 y 3 demuestran que fue necesario adaptar este plan a la aceleración del crecimiento de la capital, aunque las variantes que fueron introducidas respetan los principios que guiaron su concepción; sus principales características fueron puestas en práctica algunos años o decenios después de su aprobación por parte del IMQ. Sin embargo, por razones imprevisibles en 1944 — orientaciones políticas del país, rapidez del crecimiento económico después de la segunda guerra mundial, mutaciones tecnológicas y cambio de las costumbres de consumo de los ciudadanos — numerosas opciones fueron abandonadas o desviadas bajo el peso de las circunstancias históricas.

Muy a menudo, los centros monofuncionales fueron creados, al menos parcialmente. El centro del gran distrito del Sur puede ser asimilado al sub-centro de Villa Flora; el centro religioso del Panecillo no simboliza el período Inca pero sí el catolicismo (estatua monumental de la Virgen elevada en los años setentas); la Cámara de Diputados fue edificada entre los parques de La Alameda y El Ejido; el centro universitario fue realizado; el centro deportivo, cuyo eje es el parque de la Carolina, fue acondicionado. El centro cultural en cambio no vio la luz — la Casa de la Cultura, que desempeña algunas de las funciones de dicho centro, fue construida en el parque El Ejido; el centro cívico de gobierno no fue realizado — las funciones públicas de decisión se desplazaron hacia el Norte de manera dispersa (ver lámina n° 36); el centro de transporte y de flete no fue edificado, a excepción del terminal terrestre instalado en el límite este del Centro Histórico.

La división zonal — Sur, centro y Norte — fue oficializada y adoptada por las instituciones; es apenas en 1990 (elaboración del Reglamento Urbano de Quito) que la división en cuatro zonas sustituye al recorte trizonal.

El trazado de los grandes ejes de circulación fue respetado globalmente. La zona norte se desarrolló en detrimento del Sur y se estructuró alrededor de las vías de gran circulación, privilegiando así la circulación automotriz y favoreciendo la instalación de las clases sociales acomodadas y medias. El crecimiento longitudinal y el aislamiento de los espacios geográficamente periféricos (ver lámina n° 41) fueron reforzados por la casi inexistencia de ejes Este/Oeste. Si bien la vía periférica destinada a evitar el Centro Histórico fue prevista en el texto de G. Jones Odriozola y construida, no fue dibujada en el plano. Finalmente, la mayor parte de las obras destinadas a mejorar la circulación en el Centro Histórico — ensanchamiento

EL PLAN REGULADOR G. JONES ODRIOZOLA Y EL FONDO URBANO EN 1987
 LE PLAN RÉGULATEUR G. JONES ODRIOZOLA ET LE FOND URBAIN 1987



- Eje estructurante - *Axe structurant*
- Eje de circulación - *Axe de circulation*
- Hábitat clase alta - *Habitat de luxe*
- « Barrio-jardín » - « *Quartier-jardin* »
- Hábitat clase media - *Habitat moyen*
- « Barrio obrero » - « *Quartier ouvrier* »
- Zona comercial - *Zone commerciale*
- Nuevo sector comercial - *Nouveau secteur commercial*
- Zona industrial - *Zone industrielle*
- 1 Parque, espacio verde, quebrada
Parc, espace vert, ravin
- 2 1 acondicionado - *aménagé*
2 no acondicionado - *non aménagé*
- S** Estadio - *Stade*
- Centro de distrito - *Centre de district*
- - - Límite urbano, 1921 - *Limite urbaine, 1921*
- Fondo urbano, 1987 - *Fond urbain, 1987*
- Límite del área de intervención del plan
Limite de l'aire d'intervention du plan

- Centros planificados
Centres planifiés
- 1 Centro de la ciudad - *Centre de la ville*
 - 2 Centro cívico - *Centre civique*
 - 3 Centro de deportes - *Centre de sports*
 - 4 Centro universitario - *Centre universitaire*
 - 5 Centro de transporte - *Centre de transport*
 - 6 Centro legislativo - *Centre législatif*
 - 7 Centro hospitalario - *Centre hospitalier*
 - 8 Centro deportivo - *Centre sportif*
 - 9 Centro cultural - *Centre culturel*
 - 10 Centro religioso - *Centre religieux*

Fuentes: Sources:
 - Jones Odriozola, G.; Gatto Sobral, G. *Plan Regulador de la ciudad de Quito*, Quito, 1:18 000, 1944
 - AIQ, *Plano base*, 1990

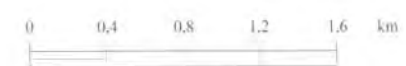


Figura 1 La red vial: estructuración y segregación establecidas globalmente en 1945

Figure 1 La voirie : structuration et ségrégation globalement définies en 1945

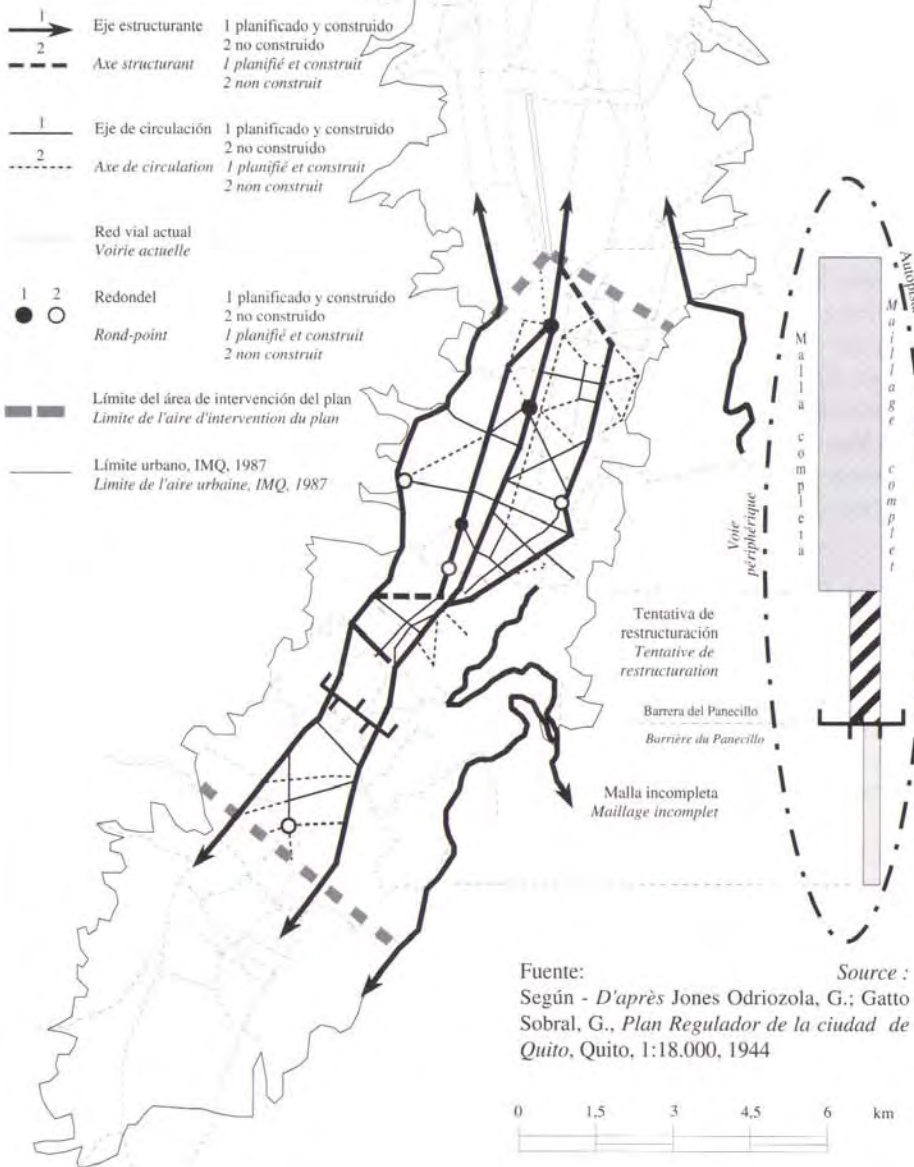


Figura 2 Las áreas de centralidad: dinámica planificada y dinamismo real

Figure 2 Les aires de centralité : dynamique planifiée et dynamisme réel

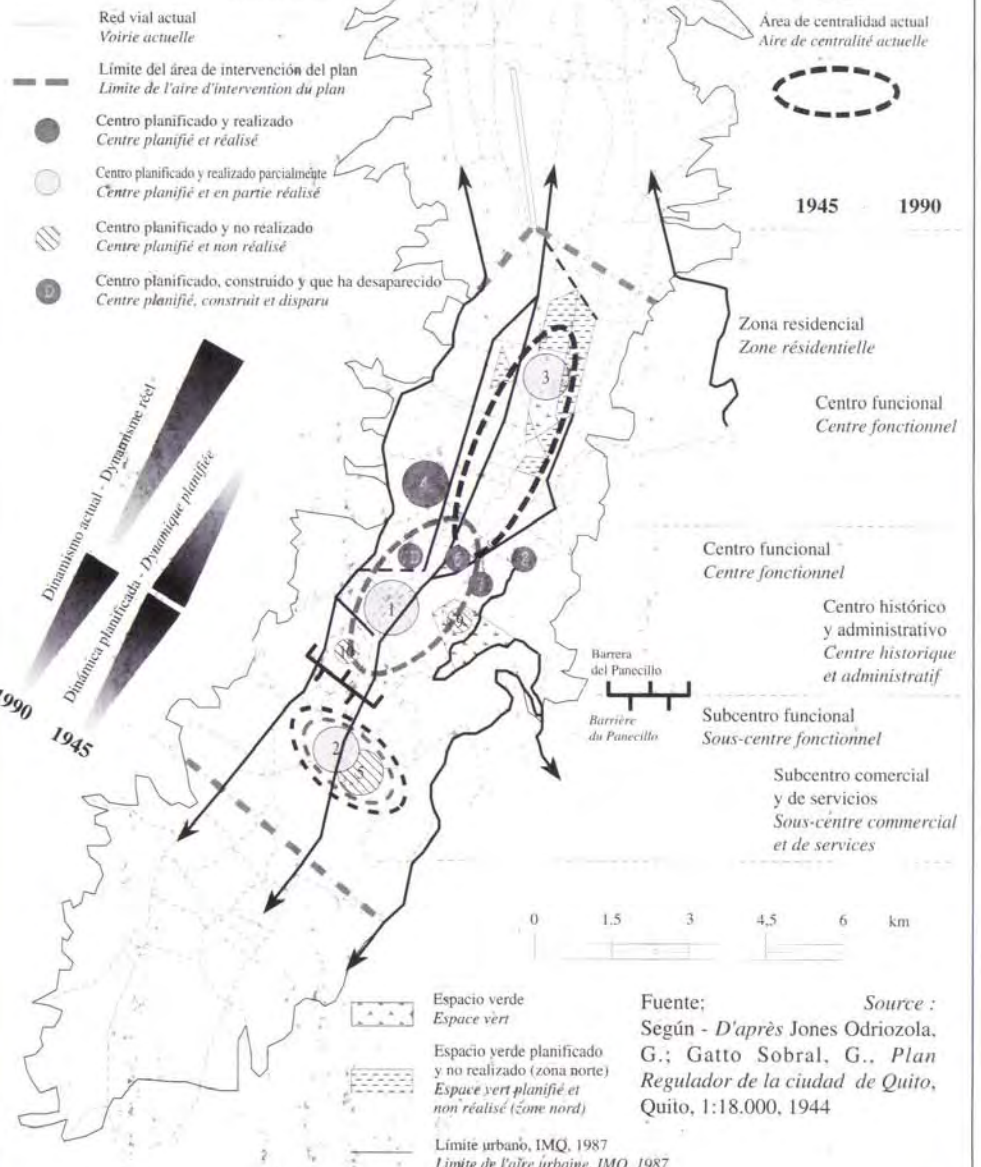


Figura 3 La segregación residencial y funcional

Figure 3 La ségrégation résidentielle et fonctionnelle

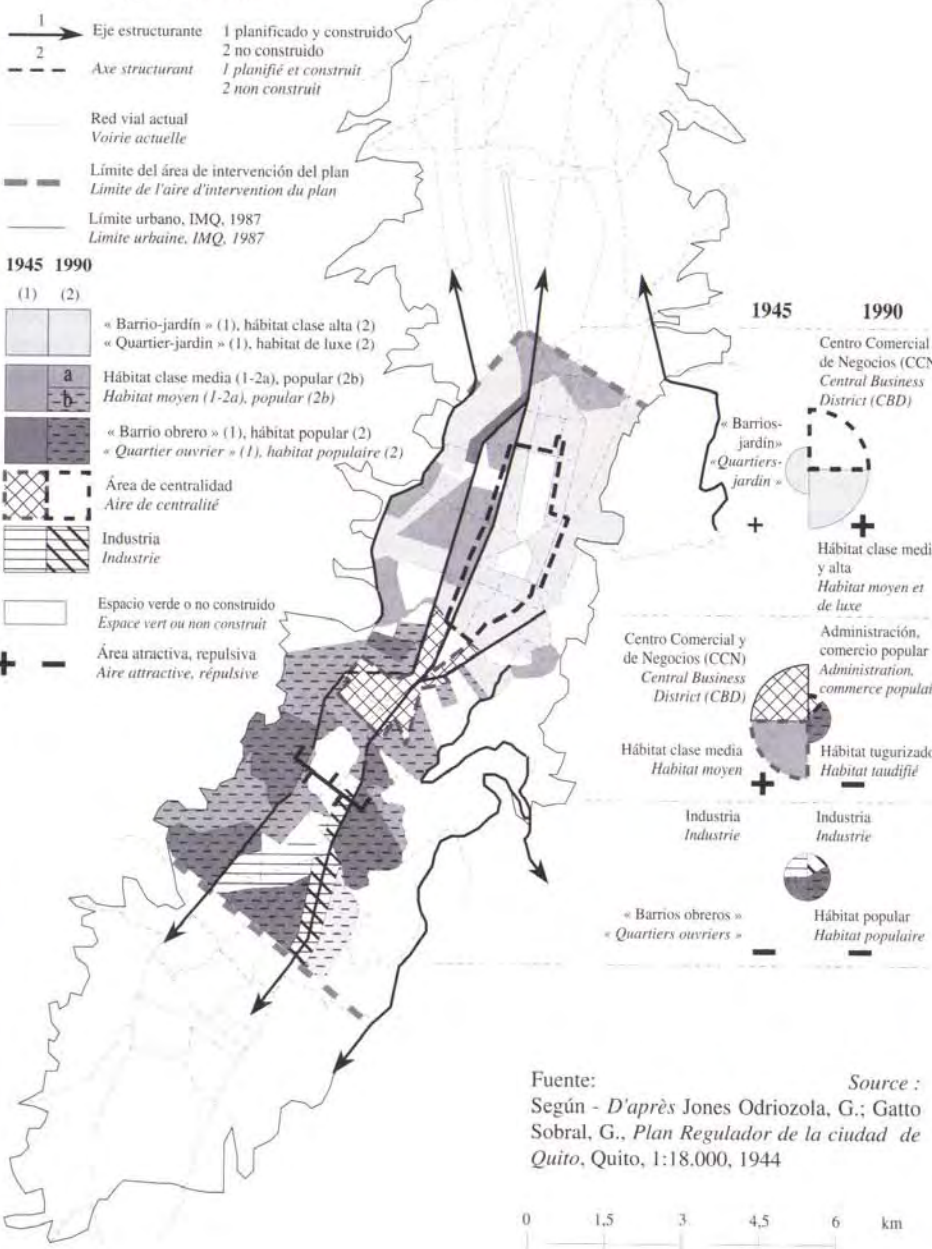


Figura 4 El Plan Regulador en cifras

Figure 4 Le Plan Régulateur en chiffres

1. La evolución de la población - L'évolution de la population

	Proyección baja Projection basse	Proyección alta Projection haute	Los hechos Les faits	Proyección baja Projection basse	Proyección alta Projection haute	Los hechos Les faits
1922	80 702	80 702	80 702	1970	383 700	452 300
1940	172 600	172 600	209 932 (1946)	1980	463 100	866 472 (1983)
1950	243 500	262 900	355 200 (1956)	2000	648 800	819 000
1960	311 700	353 300				1 120 990 (1987)

Fuentes - Sources:
- JONES ODRIOZOLA, G., 1942, p.18
- INEC, Censo de población, 1950, 1962, 1971, 1982
- DUREAU, F., Quito, estadísticas de población y vivienda 1987, AIQ, Quito, 1989, p.34

2. Las densidades y la superficie ocupada - Les densités et la superficie occupée

Previsiones (año 2000) - Prévisions (an 2000)
500 000 hab. (Quito intra muros)
200 000 hab. (periferia - périphérie)

Tipo de hábitat o función Type d'habitat ou fonction	Familia (n° de miembros) Taille de la famille	Superficie del lote (m²) Superficie du lot (m²)	Densidad (1) Densité (hab./ha)	Densidad (2) Densité (hab./ha)	Número de habitantes Nombre d'habitants	Superficie ocupada (ha) Superficie occupée (ha)
Obrero colectivo - Ouvrier collectif	7	-	420	250	125 000	584,50
Ouvrier individual - Ouvrier individuel	7	300	210	144		
Clase media (zona central y pericentral) Classes moyennes (zone centrale et péricentrale)	?	-	250	200	250 000	1 375,00
Residencial (barrio-jardín) Classes aisées (quartier-jardin)	10	1 000	100	80	125 000	1 437,50
Industria (el 10 % del área urbanizada) Industrie (10 % de l'aire urbanisée)						339,70
Centros cívicos... (el 5 % del área urbanizada) Centres civiques... (5 % de l'aire urbanisée)						169,85
Red vial (el 15 % del área urbanizada) Voirie (15 % de l'aire urbanisée)						509,55
Total - Total						4 416,10

(1) Excluidos espacios verdes y de recreo - Espaces verts et récréatifs exclus
(2) Incluidos espacios verdes y de recreo, 1,5 ha por 1 000 hab. - Espaces verts et récréatifs inclus, 1,5 ha pour 1 000 hab.
Fuente - Source: GATTO SOBRAL, G., 1945, p. 148-124

3. El financiamiento del plan - Le financement du plan

	M de sucres*
Costo total de las expropiaciones e infraestructuras - Coût total des expropriations et infrastructures	80,0
Primera fase - Première phase	
El IMQ posee 254 ha - L'IMQ possède 254 ha	
El IMQ debe expropiar 113 ha - L'IMQ doit exproprier 113 ha	3,4
Costo de urbanización (100 ha) - Coût de l'urbanisation (100 ha)	14,7
Obtención de aproximadamente 18 M de sucres (Caja del Seguro) por la hipoteca de todos los terrenos Octroi d'environ 18 M de sucres (Caisse de Sécurité Sociale) en hypothéquant l'ensemble des terrains	
Venta de los lotes urbanizados (50 ha) en 8 a 10 años (40 sucres/m²) para levantar la hipoteca Vente des terrains urbanisés en 8 à 10 ans (40 sucres/m²) pour lever l'hypothèque	20,0
Venta de los lotes urbanizados (50 ha, 40/60 sucres/m²) - Vente des lots urbanisés (50 ha, 40/60 sucres/m²)	20/30
Segunda fase - Seconde phase	
Venta de los lotes urbanizados (200 ha, 100 sucres/m²) - Vente des terrains urbanisés (200 ha, 100 sucres/m²)	200

Fuentes - Sources:
- GATTO SOBRAL, G., 1945, p. 141-143
- ALBORNOZ, H., 1942 (?), p. 78-81
* 13,5 sucres por un \$ en 1945 - 13,5 sucres pour un \$ en 1945

rués, aménagement de tronçons surélevés, ouverture d'une diagonale traversant le tissu urbain — n'ont pas été réalisés; ces transformations auraient affecté la morphologie et l'unité du Centre Historique.

Environ 80 % des quartiers-jardins ont été construits au nord de la ville; les 20 % restants, destinés aux chefs d'entreprise et aux cadres des usines implantées dans la zone industrielle, devaient être édifiés au sud. Certains quartiers-jardins du nord se transformen peu à peu en raison du transfert des fonctions de décision, des commerces rares, des services et des grands équipements commerciaux et de la construction d'immeubles d'habitation (quartier Mariscal Sucre, extrémité nord et face orientale du parc de la Carolina), ces profondes mutations bouleversent la morphologie urbaine, l'affectation des terrains et l'occupation de l'espace.

Le programme d'aménagement des parcs et espaces verts n'a été conduit que partiellement. Les collines du Panecillo et d'Itchimbia ne sont pas devenues les parcs urbains attirant les habitants de la capitale; ceux-ci préfèrent utiliser les espaces aménagés des parcs de l'Ejido, de la Alameda et de la Carolina — entre son dessin sur le plan et sa réalisation, ce parc a perdu la moitié de sa superficie. Certaines avenues-parcs ont été construites, essentiellement dans la zone nord (cf. planche n° 36). Si les pentes du Pichincha n'ont pas été aménagées, elles appartiennent aujourd'hui à la ceinture verte que la Municipalité actuelle contrôle; malgré les pressions maintenues de certains promoteurs, la spéculation foncière et le grignotage progressif de ces vastes aires de verdure ont été stoppés.

3. Les conséquences du Plan Régulateur sur la structuration actuelle de l'espace urbain: un bilan mitigé

Dégager en 1990 les influences d'un plan qui a été conçu en 1944 et le critiquer a posteriori est une démarche pleine d'enseignement quoique partielle. À l'heure du bilan, il est toutefois nécessaire de tenter de dégager les aspects positifs et les facteurs négatifs de ce plan sur l'organisation actuelle de la capitale.

Ce plan, même imparfait, a le mérite d'avoir été élaboré lorsque la ville était relativement peu peuplée, qu'elle occupait une superficie réduite et que les problèmes à surmonter étaient encore solubles. Ses auteurs peuvent être considérés comme des visionnaires; en effet, la structure globale de l'espace urbain des années quatre-vingt est pratiquement fixée par le Plan Régulateur de 1944 (figures 1, 2 et 3); il reste assez flou pour permettre son adaptation à la croissance postérieure aux années quarante; il prend déjà en compte les banlieues de Quito; il a été appliqué et a donné naissance à un département de planification dépendant de la Municipalité; enfin, son financement a été prévu (figure 4), la vente des terrains urbanisés de la zone nord devant permettre d'engager les grands travaux dans d'autres secteurs de la capitale (édification des centres, construction des grands axes, aménagement des parcs...).

Souligner les erreurs, les lacunes, les imprécisions et les conséquences des orientations urbanistiques suivies par les auteurs du plan permet de mieux comprendre la structuration et les dysfonctionnements actuels de la capitale. Quelques critiques mineures peuvent être formulées: le mélange des grandes tendances de la pensée urbaine sans que soit suivi un courant unique; l'incohérence de la notion de centre (les critères de poids fonctionnel et de taille sont rarement pris en compte); le regroupement sous la rubrique « centre » de lieux n'ayant pas la même connotation — le Centre Historique, vaste espace fonctionnant depuis le xv^e siècle et le centre civique de gouvernement, espace ponctuel à construire; l'hésitation entre centre et zone (université et équipements hospitaliers). En raison de l'accélération de la croissance et des transformations techniques et socio-économiques, les auteurs ont péché par optimisme lorsqu'ils ont prévu la population et la superficie de la ville à l'horizon 2000 (figure 4); le rôle du chemin de fer a été surestimé (s'il a participé à la structuration de l'espace urbain du sud de la capitale, son influence a disparu dans la seconde moitié du xx^e siècle). Les critiques les plus graves concernent les classifications, le souci excessif de hiérarchisation et de centralisation et les tendances visant à développer la spécialisation fonctionnelle: la savante division socio-économique de la population quiténienne semble plus obéir à une vision technocratique dans l'esprit de la Charte d'Athènes qu'à une option sociale correctement analysée, ce qui accélère et renforce les mécanismes de ségrégation spatiale et résidentielle; le nord de la capitale, qui cumule tous les avantages (facilité d'aménagement, équipements, services, cadre de vie, etc.), doit être constitué de quartiers-jardins — réduction abâtardie de la cité-jardin d'E. Howard; les caractéristiques des différents types d'habitat ne sont pas précisées; la création de centres spécialisés risque d'entraîner le déclin fonctionnel de certains quartiers; le devenir du Centre Historique est ambigu: sa préservation est affirmée mais la plupart des fonctions de décision doivent quitter ce quartier; le choix d'une maison « rénovée et constituant la Maison-tipo de l'époque coloniale » (ibid., p. 28), le classement des unités architecturales d'art colonial, le projet de grands travaux de voirie... risquent d'exclure le Centre Historique du mouvement des affaires, de précipiter son déclin fonctionnel, d'en réduire un secteur au rang de musée et de favoriser une politique de bulldozer tenant peu compte de son unité, de son harmonie et de son histoire.

Si la capitale et un grand nombre de ses habitants se heurtent aujourd'hui à de graves problèmes, il est indéniable que la structuration de l'espace urbain quiténien est relativement cohérente et que ses dysfonctionnements peuvent encore trouver des solutions convenables. Le Plan Régulateur, malgré ses imperfections et ses aspects ségrégationnistes, a sans nul doute guidé la croissance et les dynamiques spatiales de la capitale jusqu'aux portes du xx^e siècle.

de ciertas calles, acondicionamiento de tramos elevados, apertura de una diagonal que atraviese el tejido urbano — no fueron realizadas; estas transformaciones habrían afectado a la morfología y unidad del Centro Histórico.

Aproximadamente el 80 % de los barrios-jardín fueron construidos en el Norte de la ciudad; el 20 % restante destinado a los jefes de empresa y a los ejecutivos de las fábricas implantadas en la zona industrial, debían ser edificadas en el Sur. Algunos barrios-jardín del Norte se transforman poco a poco en razón de la transferencia de las funciones de decisión, de los comercios exclusivos, de los servicios y de los grandes equipamientos comerciales, y de la construcción de edificios de habitación (barrio Mariscal Sucre, extremo norte y lado oriental del parque de la Carolina); estas profundas mutaciones trastornan la morfología urbana, la asignación de los terrenos y la ocupación del espacio.

El programa de acondicionamiento de los parques y espacios verdes no fue ejecutado sino parcialmente. Las colinas del Panecillo y de Itchimbia no se transformaron en los parques urbanos que atraen a los habitantes de la capital; éstos prefieren utilizar los espacios acondicionados de los parques de El Ejido, La Alameda y La Carolina — entre su dibujo en el plano y su realización, este último perdió la mitad de su superficie. Ciertas avenidas-parque fueron construidas, esencialmente en la zona norte (ver lámina n° 36). Si bien las pendientes del Pichincha no fueron acondicionadas, pertenecen ahora al cinturón verde que controla el actual Municipio; a pesar de las presiones ejercidas por ciertos promotores de construcción, la especulación sobre el suelo y la progresiva destrucción de estas vastas áreas verdes han sido detenidas.

3. Las consecuencias del Plan Regulador en la estructuración actual del espacio urbano: un balance moderado

Poner de relieve en 1990 las influencias de un plan concebido en 1944 y criticarlo a posteriori es un camino lleno de enseñanzas aunque parcializado. A la hora del balance, es sin embargo necesario intentar destacar los aspectos positivos y los factores negativos de este plan, en la organización actual de la capital.

El plan, aunque imperfecto, tiene el mérito de haber sido elaborado cuando la ciudad estaba relativamente poco poblada, ocupaba una superficie reducida y los problemas a superarse eran aún solubles. Sus autores pueden ser considerados como visionarios; en efecto, la estructura global del espacio urbano de los años ochentas es prácticamente la establecida por el Plan Regulador de 1944 (figuras 1, 2 y 3); este sigue siendo demasiado vago como para permitir su adaptación al crecimiento posterior a los años cuarentas; toma ya en cuenta los alrededores de Quito; fue aplicado y dio origen a un departamento de planificación que depende del Municipio; finalmente, se previó su financiamiento (figura 4), debiendo la venta de los terrenos urbanizados de la zona norte permitir iniciar las grandes obras en otros sectores de la capital (edificación de los centros, construcción de los grandes ejes, acondicionamiento de los parques...).

Subrayar los errores, las carencias, las imprecisiones y las consecuencias de las orientaciones urbanísticas adoptadas por los autores del plan permite comprender mejor la estructuración y los disfuncionamientos actuales de la capital. Se pueden formular algunas críticas menores: la mezcla de las grandes tendencias del pensamiento urbano sin que se adopte una corriente única; la incoherencia de la noción de centro (los criterios de peso funcional y de tamaño son muy rara vez tomados en cuenta) — el Centro Histórico, amplio espacio que funciona desde el siglo XVI y el centro cívico de gobierno, espacio puntual a construirse; la vacilación entre centro y zona (universidad y equipamientos hospitalarios). En razón del crecimiento y de las transformaciones técnicas y socio-económicas, los autores pecaron de optimismo cuando previeron la población y la superficie de la ciudad al horizonte 2000 (figura 4); el papel del ferrocarril fue sobre-estimado (si bien participó en la estructuración del espacio urbano del Sur de la capital, su influencia desapareció en la segunda mitad del siglo XX). Las críticas más graves conciernen las clasificaciones, el excesivo afán de jerarquización y de centralización y las tendencias que apuntan a desarrollar la especialización funcional: la « sabia » división socio-económica de la población quiteña parece obedecer más a una visión tecnocrática en el espíritu de la Carta de Atenas que a una opción social correctamente analizada; el Norte de la capital, que acumula todas las ventajas (facilidad de acondicionamiento, equipamientos, servicios, marco de vida, etc.), debe estar constituido por barrios-jardín — reducción bastarda de la ciudad-jardín de E. Howard; no se especifican las características de los diferentes tipos de hábitat; la creación de centros especializados corre el riesgo de acarrear la decadencia funcional de ciertos barrios; el devenir del Centro Histórico es ambiguo: se afirma la necesidad de preservarlo pero la mayor parte de las funciones de decisión abandonan ese barrio; la elección de una casa « remodelada y constituyendo la Casa-tipo de la época colonial » (ibid., p. 28), la clasificación de las unidades arquitecturales de arte colonial, el proyecto de grandes obras viales... corren el riesgo de excluir al Centro Histórico del movimiento de los negocios, de precipitar su decadencia funcional, de reducir un sector de él al rango de museo y de favorecer una política de bulldozer que poco tiene en cuenta su unidad, su armonía y su historia.

Si bien la capital y un gran número de sus habitantes se enfrentan ahora a graves problemas, es innegable que la estructuración del espacio urbano quiteño es relativamente coherente y que se puede aún encontrar soluciones convenientes a los disfuncionamientos existentes. El Plan Regulador, a pesar de sus imperfecciones y sus aspectos segregacionistas, ha guiado sin duda alguna el crecimiento y las dinámicas espaciales de la capital hasta las puertas del siglo XXI.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE - ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

CHOAY, F. (1965), *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, le Seuil, p. 7-83.

CLAVAL, P. (1981), *La logique des villes*, Paris, LITEC, p. 525-571.

IMQ (1948 [?]), *sin título*, Quito, IMQ, 195 p.

SOURCES ET LIMITES

- Fond de plan Quito de 1987 mis à jour par la Municipalité, 1991 ;
- Instituto Nacional de Estadísticas y Censos, fond de plan utilisé pour le recensement, Quito, 1/2 000, 1982 ;
- Instituto Geográfico Militar, plan de Quito, 1/2 000, 1983 ;
- SPOT, image satellite, canal panchromatique, 1/30 000, juin 1986 ;
- diverses planches de cet atlas.

Les limites de l'analyse sont celles de l'échelle et de la précision des documents cartographiques de référence.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

André Chollet écrivait que « la géographie est l'action de l'homme sur le paysage et du paysage sur l'homme ». Cette définition reste très actuelle. Cependant, dans les villes, le poids de l'homme est tel que l'action du paysage tend à s'effacer devant celle de l'homme. Malgré tout, celui-ci reste généralement dans l'obligation de maintenir avec celui-là une relation dialectique minimale. En effet, la construction d'une ville, opération sans cesse modifiée, n'est autre que la recomposition géographique progressive et collective d'un paysage rapproché que les citoyens doivent adapter autant que possible à l'exercice de leur existence pour ne pas avoir à trop se soumettre à des contraintes premières pas toujours satisfaisantes. Cet exercice, qui s'ancre dans la durée et dans l'histoire, ne se pratique ni de façon continue ni de façon uniforme. À chaque moment de l'histoire de la ville correspondent un ou plusieurs modes de composition urbaine qui sont les expressions des conceptions que les citoyens, et usagers, ont alors de l'organisation de leurs lieux de vie. Ces modes sont des signifiés qui se combinent et leurs sécrétions, les signifiants, construisent l'image composite de la ville. Les étudier éclairer, de ce fait, la compréhension que l'on peut avoir des raisons qui influent sur le fonctionnement social de la cité.

Michel Coquery a défini la notion de mode de composition urbaine en 1982 à partir des notes de Pierre Riboulet (1980) de la manière suivante :

« On peut définir le mode de composition urbaine comme le processus social mis en action dans le but de produire un espace d'habitat et de travail comprenant toutes les fonctions utiles au moment historique considéré, donnant, dans le même mouvement, une forme et une signification, à cet espace. Il ne s'agit donc pas d'un acte simple, mais d'un processus complexe, qui a des déterminants en amont et des effets en aval. » (COQUERY, M., 1982, p. 125).

Si les architectes, urbanistes et paysagistes ont été les premiers à penser en termes de modes de composition urbaine — les applications sont nombreuses : travaux de Gerald Hanning, l'aménagement du Grand Caire, 1850-1950 un siècle d'aménagements urbains au Caire, la composition urbaine dans le schéma directeur de Yaoundé (IAURIF), le Grand Paris (IAURIF), etc. — ce n'est que depuis une décennie que les géographes se sont intéressés à cet outil pour réfléchir : sur l'urbain et proposer une nouvelle clef de lecture du paysage urbanisé ; sur les dynamiques spatiales ; sur une certaine vision macro et microspatiale ; sur les aspects d'évolution de la convivialité en fonction des transformations socio-économiques et politiques de l'espace et sur leurs implications sociales ; sur le fonctionnement et les dysfonctionnements de l'appareil urbain ; sur la symbolique de l'espace et sur les lieux spécifiques. Cette méthode de travail géographique doit être différenciée de l'élaboration et de la mise en place de schémas directeurs et de plans d'urbanisme : en effet, bien que les objectifs des deux approches soient complémentaires, la vision et la conception qu'a le géographe de l'urbain restent moins dictées par des impératifs techniques et par l'urgence, ce qui lui permet d'évaluer avec plus de sensibilité les grands travaux réalisés par les urbanistes et les spécialistes de la planification. Enfin, cette clef de lecture a l'intérêt de pouvoir appréhender la ville dans la globalité de sa structure sans négliger pour autant l'organisation interne de ses composantes microspatiales.

Il y a plusieurs manières d'aborder l'observation et la description explicative des modes de composition urbaine :

- en établissant un cadre au préalable, ce qui procède de *a priori* que toute ville se construit et se développe sur un nombre de modèles limité et bien établi ; il suffit dès lors de replacer celle que l'on étudie dans les classifications de référence, puis d'en singulariser les incontournables particularismes ;
- en décrivant minutieusement les signifiants qui ont marqué et marquent encore le paysage urbain qu'ils construisent, et, singularisant les étapes et types de croissance de la cité, en donnant un sens socio-spatial clair, de lecture facile, à l'ensemble observé afin d'en saisir les raisons et les permanences.

On a préféré partir de la réalité quiteña actuelle afin de mettre en évidence ses conformités aux modèles extérieurs et ses singularités, et aussi sa capacité d'intérioriser les acquis. Puis, cela bien fixé, on a tenté une taxonomie qui permet de situer Quito par rapport à ce qu'on appelle généralement le phénomène urbain.

Cette planche devrait pouvoir répondre, du moins partiellement, aux questions suivantes qui sont en fait nos hypothèses de travail :

- Note-t-on des phénomènes de continuité ou de rupture des structures urbaines depuis la fondation de Quito par les Espagnols ?
- Les processus diachroniques et la contraction espace / temps jouent-ils un rôle dans un éventuel renversement des avantages et des contraintes du site initial d'installation de la capitale ?

FUENTES Y LÍMITES

- Base de plano de Quito de 1987 actualizado por el IMQ, 1991;
- Instituto Nacional de Estadísticas y Censos, *Base de plano utilizado para el censo*, Quito, escala 1:2.000, 1982;
- Instituto Geográfico Militar, *Plano de Quito*, escala 1:2.000, 1983;
- SPOT, imagen satélite, canal pancromático, escala 1:30.000, junio de 1986;
- diversas láminas de este atlas.

Los límites del análisis son los de la escala y de la precisión de los documentos cartográficos de referencia.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

André Chollet decía que « la geografía es la acción del hombre en el paisaje y del paisaje en el hombre ». Esta definición sigue siendo muy actual, aunque en las ciudades el peso del hombre es tal que la acción del paisaje tiende a borrarse ante la del hombre. A pesar de todo, este último sigue estando en la obligación de mantener con el primero una mínima relación dialéctica. En efecto, la construcción de una ciudad, operación modificada constantemente, no es otra cosa que la recomposición geográfica progresiva y colectiva de un paisaje cercano que los ciudadanos deben adaptar en la mayor medida posible al ejercicio de su existencia a fin de no tener que someterse demasiado a limitaciones apremiantes no siempre satisfactorias. Tal ejercicio, arraigado en la duración y en la historia, no se practica ni de manera continua ni de manera uniforme. A cada momento de la historia de la ciudad corresponden uno o varios modos de composición urbana que son la expresión de las concepciones que tienen los ciudadanos, y los usuarios, de la organización de sus lugares de vida. Esos modos son significados que se combinan y su producto, los significantes, construyen la imagen compuesta de la ciudad. Por ello, estudiarlos aclara la comprensión de las razones que influyen en el funcionamiento social de la urbe.

En 1982, Michel Coquery definió la noción de modo de composición urbana, en base a las notas de Pierre Riboulet (1980):

« El modo de composición urbana puede definirse como el proceso social emprendido con el objeto de producir un espacio de hábitat y de trabajo que comprenda todas las funciones útiles en el momento histórico considerado, dando, en el mismo movimiento, una forma y una significación a ese espacio. No se trata entonces de un acto simple, sino de un proceso complejo, que tiene determinantes antes y efectos después. » (Coquery, M., 1982, p. 125).

Si bien los arquitectos, urbanistas y paisajistas fueron los primeros en pensar en términos de modos de composición urbana — las aplicaciones son numerosas: trabajos de Gerald Hanning, el ordenamiento de El Cairo Ampliado, 1850-1950, un siglo de ordenamientos urbanos en el Cairo, la composición urbana en el esquema maestro de Yaoundé (IAURIF), el París Ampliado (IAURIF), etc. — es apenas desde hace un decenio que los geógrafos se han interesado en este instrumento a fin de reflexionar: sobre lo urbano y proponer una nueva clave de lectura del paisaje urbanizado; sobre las dinámicas espaciales; sobre una cierta visión macro y micro-espacial; sobre los aspectos de evolución de la convivencia social en función de las transformaciones socio-económicas y políticas del espacio y sobre sus implicaciones sociales; sobre el funcionamiento y los disfuncionamientos del aparato urbano; sobre la simbología del espacio y sobre los lugares específicos. Se debe diferenciar este método de trabajo geográfico de la elaboración y la aplicación de esquemas maestros y de planes de urbanismo: en efecto, aunque los objetivos de los dos enfoques sean complementarios, la visión y la concepción que el geógrafo tiene de lo urbano están menos dictadas por imperativos técnicos y por la urgencia, lo que le permite evaluar con mayor sensibilidad las grandes obras realizadas por los urbanistas y los especialistas de la planificación. Finalmente, esta clave de lectura presenta el interés de posibilitar la aprehensión de la ciudad en la globalidad de su estructura sin descuidar por ello la organización interna de sus componentes micro-espaciales.

Hay varias maneras de abordar la observación y la descripción explicativa de los modos de composición urbana:

- estableciendo previamente un marco, lo cual proviene del *a priori* de que toda ciudad se construye y se desarrolla en base a un número de modelos limitado y bien establecido; basta entonces con reubicar la que se estudia en las clasificaciones de referencia, y luego identificar sus inevitables singularidades;
- describiendo minuciosamente los significantes que han marcado y marcan aún el paisaje urbano que construyen, y, caracterizando las etapas y tipos de crecimiento de la urbe, dando un sentido socio-espacial claro, de fácil lectura, al conjunto observado a fin de captar sus razones y sus permanencias.

Preferimos partir de la realidad quiteña actual a fin de poner en evidencia su correspondencia con los modelos exteriores y sus particularidades, al igual que su capacidad de interiorizar lo adquirido. Luego, una vez que ello estaba bien establecido, se intentó una taxonomía que permita situar a Quito con relación a lo que se conoce generalmente como el fenómeno urbano.

Esta lámina debería poder responder, al menos parcialmente, a las siguientes interrogantes que en realidad son nuestras hipótesis de trabajo:

- ¿Se observan fenómenos de continuidad o de ruptura de las estructuras urbanas desde la fundación española de Quito?
- ¿Juegan los procesos diacrónicos y la contracción espacio / tiempo algún papel en una eventual inversión de las ventajas y las limitaciones del sitio inicial de instalación de la capital?

- Quels sont les éléments pérennes du paysage urbain qui ont orienté et continuent de guider la croissance de la capitale ?
- Certains de ces éléments de base sont-ils plaqués à l'identique quelle que soit la période historique considérée ou sont-ils adaptés et réinterprétés en fonction des transformations économiques, socio-politiques et techniques ?
- De quelle façon les interactions entre les types de composition urbaine développés depuis le XVI^e siècle et les différentes formes de pouvoir qui se sont succédées se marquent-elles dans l'évolution du paysage urbain ?
- Comment s'intègrent ou se juxtaposent les différentes formes urbaines produites depuis la fondation de la capitale jusqu'à la fin du XX^e siècle ? Celles-ci favorisent-elles la cohérence et l'homogénéité du tissu urbain ou sa déstructuration progressive ?
- Quel est le poids respectif des différentes catégories sociales dans les mécanismes de production des formes urbaines ?
- Peut-on mettre en évidence l'existence de certains éléments fractals à partir des emboîtements d'échelles — de la structuration d'ensemble de la ville à l'organisation de ses zones homogènes et de ses îlots ?

ÉLABORATION

Tout a commencé avec la cuadrícula (quadrillage) dont la définition dit bien la signification urbaine : « ensemble des carrés qui résultent des croisements perpendiculaires de deux séries de parallèles se découpant à angle droit ». Le dessin en damier qui la singularise est des plus simples ; en un site plan, il permet d'inscrire en ses cases ainsi tracées un établissement même très conséquent dont on peut hiérarchiser les constructions et monuments, comme assurer aisément le fonctionnement. Et c'est bien ce qu'il en fut de Quito à ses débuts :

« le plan de Quito souffre de nombreuses inégalités ; la plupart de ses rues sont droites et divisées en carrés réguliers, mais dans ses faubourgs, on en perd l'orientation à cause des fractures du terrain. » (Manuel VILLAVICENCIO, p. 284).

Afin de bien saisir Quito dans son évolution et sa continuité, de bien établir où et en quoi se sont perpétués, en s'adaptant et se modifiant selon les époques et selon les techniques de maîtrise de l'espace et de la construction, ses modes de composition spatiale, il est pertinent de considérer l'îlot initial comme maille urbaine de référence. Dans l'esprit des Quiténiens, cet îlot est la Grand'Place dont les dimensions sont conformes aux mesures préconisées par les Franciscains qui furent les premiers urbanistes de la ville. C'est un lieu, un espace symbolique.

« Les édifices principaux sont : le palais du gouvernement, œuvre moderne qui forme un côté de la Grand'Place ; le palais archépiscopal, autre œuvre moderne qui occupe une partie d'un côté de la même place ; le troisième côté de la place est bordé par la cathédrale, avec un très beau parvis de pierre et un beau porche surmonté d'une coupole au soutènement en arcs de plein cintre : le centre de la place est occupé par une fontaine en pierre. » (Manuel VILLAVICENCIO, p. 285).

L'îlot initial est un carré de 100 aunes (83,5 m) de côté (surface : 6 972 m²). Il est divisé en quatre solares, et donc usuellement distribué entre quatre propriétés. En référence à cette mesure urbaine initiale, on a élaboré une première image de la ville considérée selon les surfaces des îlots. (Cependant, sur cette carte, la Grand'Place, lors de l'introduction numérique en la BDU du fond de plan, s'est trouvée ravalée à la dimension d'îlot immédiatement inférieure par suite du rattachement de la surface du parvis à la cathédrale. Il n'en demeure pas moins que la surface de l'îlot de référence est celle, intégrale, de la Grand'Place.)

Mais si la manzana est l'unité de base du découpage géographique, et si la cuadrícula et d'autres formes plus diversifiées et plus récentes en sont des types d'agencement et de fonctionnement, un autre regard sur l'aire urbanisée en la démarquant de l'îlot, tout en renforçant le jeu de la voirie et de ses orientations, permet de formuler d'autres observations pertinentes sur les modes que revêt la composition urbaine. Cependant, pour en dégager les caractéristiques, il importe d'abord de considérer le tracé des rues et pour cela de ne voir chacune d'elles que pour elle-même, séparée des coupures qu'occasionne chaque croisement, et dissociée de ses ancrages (départ et aboutissement), puis de les saisir en deux ensembles distingués par l'orientation, séparant l'image des voies longitudinales (plus ou moins sud-nord) de celle des voies transversales (plus ou moins ouest-est). Cette approche est singulièrement signifiante de la dialectique établie entre les bâtisseurs de la ville et les reliefs du site.

Afin de parfaire la perception visuelle de la composition de Quito, on a construit quelques profils tirés de transects judicieusement choisis.

COMMENTAIRE

Quito, c'est la face de Dieu ! (expression quiténienne). Tout Quiténien rencontré est fier de sa ville et le proclame. Seulement voir Dieu face à face est le privilège d'un autre monde. Alors, peut-être vaut-il mieux se dire qu'en cette affaire il y a des êtres humains et que ce sont eux les constructeurs de leur ville. L'exposé, carte après carte, dossier après dossier, de l'analyse urbaine que nous menons impose cette affirmation et en donne la mesure.

Quito admirable, Quito déconcertante... Oui, on peut le dire, mais Quito concertante ? Cela peut-il aussi s'énoncer ? La démarche géographique qui prévaut dans l'élaboration de cet atlas impose une dialectique fondée sur des données très extériorisées, qui interdit un excès de spéculation et provoque l'imaginaire à la mesure de la rigueur.

Peut-on prétendre que par les modes de composition urbaine rencontrés, observés, répertoriés, Quito révèle une face cachée de sa nature ?

Admirable Quito. Ses demeures s'accrochent dans ses pentes, ses quartiers collent étroitement au site qui exalte à merveille l'éclat des façades, les empilements et étagement des maisons, la dispersion des quartiers. Le formidable écrin du Pichincha, où s'inscrit la ville, la met en valeur comme l'est le cristal au creux de la géode. Parcourir Quito, la visiter hors des circuits préconçus et convenus, peut être un enchantement.

- ¿Cuáles son los elementos permanentes del paisaje urbano que han orientado y continúan guiando el crecimiento de la capital?
- ¿Se reproducen algunos de estos elementos de base de manera idéntica independientemente del período histórico considerado o se adaptan y reinterpretan en función de las transformaciones económicas, socio-políticas y técnicas?
- ¿De qué manera se marcan en la evolución del paisaje urbano las interacciones entre los tipos de composición urbana desarrollados desde el siglo XVI y las diferentes formas de poder que se han sucedido?
- ¿Cómo se integran o se juxtaponen las diferentes formas urbanas producidas desde la fundación de la capital hasta finales del siglo XX? ¿Favorecen estas la coherencia y la homogeneidad del tejido urbano o su desestructuración progresiva?
- ¿Cuál es el respectivo peso de las diferentes clases sociales en los mecanismos de producción de las formas urbanas?
- ¿Se puede poner en evidencia la existencia de ciertos elementos *fractales* a partir variaciones de escala — de la estructuración del conjunto de la ciudad a la organización de sus zonas homogéneas y de sus manzanas?

ÉLABORACIÓN

Todo comenzó con la cuadrícula en cuya definición se encuentra su significación urbana: « conjunto de cuadrados que resultan del corte perpendicular de dos series de rectas paralelas ». El diseño en damero que la caracteriza es de los más simples; en un sitio plano, permite inscribir en los casilleros así trazados, un solar incluso muy extenso cuyas construcciones y monumentos se pueden jerarquizar y cuyo funcionamiento es fácil de manejar. Y es efectivamente lo que ocurrió con Quito en sus inicios:

« el plano de Quito tiene muchas desigualdades; las más de sus calles son rectas y divididas en cuadrados regulares; pero en los arrabales se pierde la dirección, por lo quebrado del terreno. » (Manuel VILLAVICENCIO, p. 284).

A fin de captar bien Quito en su evolución y su continuidad, de establecer bien en dónde y en qué sus modos de composición espacial se han perpetuado adaptándose y modificándose según las épocas y según las técnicas de manejo del espacio y de la construcción, es pertinente *considerar la manzana inicial como malla urbana de referencia*. En la mente de los quiteños, esta manzana es la Plaza Grande cuyas dimensiones están acordes con las medidas preconizadas por los franciscanos que fueron los primeros urbanistas de la ciudad. Es un *lugar*, un espacio simbólico.

« Los edificios principales son: el palacio de gobierno, obra moderna que forma un lado de la plaza principal; el palacio arzobispal, también obra moderna que ocupa una parte de un costado de la misma plaza; el tercer lado de la plaza contiene la iglesia de la catedral, con un hermoso pretil de piedra y un bello arco-toral: el centro de la plaza está ocupado por una fuente de piedra. » (Manuel VILLAVICENCIO, p. 285).

La manzana inicial es un cuadrado de 100 varas (83,5 m) de lado (superficie: 6.972 m²). Está dividida en cuatro solares, y por lo tanto usualmente distribuida en cuatro propiedades. Tomando como referencia esta medida urbana inicial, se elaboró una primera imagen de la ciudad considerada según las superficies de las manzanas. (Sin embargo, en este mapa, la plaza, al realizarse la introducción numérica de la base de plano en el BDU, se vio reducida a la dimensión de manzana inmediatamente inferior debido a la inclusión de la superficie del pretil en la de la catedral. No por ello la superficie de la manzana de referencia deja de ser aquella, integral, de la plaza principal.)

Pero si bien la *manzana* es la unidad de base de la división geográfica, y la *cuadrícula* y otras formas más diversificadas y más recientes constituyen los tipos de disposición y de funcionamiento de la misma, otra mirada del área urbanizada quitándole la marca de la manzana, reforzando al mismo tiempo el juego de la red vial y de sus orientaciones, permite formular otras observaciones pertinentes sobre los modos que reviste la composición urbana. Sin embargo, para destacar sus características, es importante primeramente considerar el trazado de las calles y para ello ver a cada una sólo por ella misma, separada de los cortes que ocasiona cada cruce, y disociada de sus puntos de anclaje (inicio y fin); posteriormente, captarlas en dos conjuntos distinguidos por la orientación, separando la imagen de las vías longitudinales (más o menos Sur-Norte) de la de las vías transversales (más o menos Oeste-Este). Este enfoque es particularmente significativo de la dialéctica establecida entre los fundadores de la ciudad y sus sucesores, y los relieves del sitio.

A fin de perfeccionar la percepción visual de la composición de Quito, se construyeron algunos perfiles extraídos de cortes cuidadosamente escogidos.

COMENTARIO

¿Quito, es la cara de Dios! (expresión quiteña). Todo quiteño está orgulloso de su ciudad y lo proclama. Sin embargo, ver a Dios frente a frente es un privilegio de otro mundo. Tal vez es mejor entonces pensar que en este asunto hay seres humanos y que son ellos los constructores de su ciudad. La exposición, mapa tras mapa, lámina tras lámina, del análisis urbano que realizamos impone esta afirmación y da su medida.

Quito admirable, Quito desconcertante... Sí, podemos decirlo, pero podemos igualmente plantear una *Quito concertante*? El razonamiento geográfico que prevalece en la elaboración de este atlas impone una dialéctica basada en datos muy exteriorizados, que prohíbe un exceso de especulación y provoca lo imaginario dentro de la medida del rigor.

¿Podemos afirmar que mediante los modos de composición urbana encontrados, observados, inventariados, Quito revela una cara oculta de su naturaleza?

Quito admirable. Sus moradas cuelgan de sus pendientes, sus barrios se adaptan estrechamente al sitio que exalta de maravilla el brillo de las fachadas, los apilamientos y escalonamientos de las casas, la dispersión de los barrios. El formidable joyero del Pichincha, en que se inscribe la ciudad, la destaca como la geoda a los cristales de su interior. Recorrer Quito, visitarla fuera de los circuitos preconcebidos y convenidos puede ser un encantamiento.

Déconcertante Quito. *Étroite, oblongue démesurément — 27 km de Carcelén, au nord, à la Arcadia, au sud ; 7 km dans sa partie la plus large, 4 km dans sa partie la plus étroite, de Rumipamba à Bellavista — la ville se tient en un mouvement du relief, en un pli de la chaîne andine (F. Égo). Alineée entre le paramo (pelouses andines) et la forêt d'eucalyptus en piedmont du Pichincha à son occident, sur un champ de failles bordé de collines boisées ou essartées à son orient, Quito ne se révèle que de très loin, de très haut, et se cache quand on l'approche pour ne s'étaler, éblouissante sous le soleil, impressionnante sous les ciels d'orage, scintillante dans la nuit, qu'au dernier moment, une fois franchi, après un long parcours de routes sinueuses, le saut de l'ultime talus de son site perché. Indubitablement c'est une ville de montagne établie en une cuvette, un plissement de la Sierra, et l'on peut croire que c'est un lieu magique.*

1. Forme des îlots et maillage : un élément essentiel de la composition urbaine

On voit que la situation et l'implantation de la ville sont, plus que pour toute autre, des contraintes avec lesquelles ses habitants doivent négocier, mais il n'y a pas là que des inconvénients. Il serait surprenant que sa croissance et ses successives emprises se soient accomplies dans l'uniformité et la banalité.

Si les images impressionnistes que l'on a dès l'abord de Quito sont prenantes et fortes, si le paysage s'offre de manière particulièrement ouverte et proche au contemplateur, on ne peut en avoir de cette manière qu'une vision partielle et définitivement biaisée. En effet, spectaculairement étirée du centre originel vers le nord et le sud, on n'en saisit jamais que des éléments alors qu'on croit en saisir la quasi-totalité. C'est pourquoi le touriste ou l'homme d'affaires de passage, et même certains Quiténiens n'en connaissent qu'une partie. Ainsi, un voyageur ou l'usager aisé, ne connaîtra que le nord apparemment moderne et cosu, s'étendant du Panecillo à un horizon de constructions et de montagnes s'amenuisant au nord de l'aéroport qui l'a d'abord accueilli ; le paysan, arrivé en bus de sa montagne, que les étendues mitées, ponctuées de quartiers denses, plus ou moins ordonnés dans la plaine, et d'autres quartiers, peu denses, faits de masures et de mauvais chemins, qui s'accrochent très hauts sur des pentes apparemment peu accessibles.

1.1. L'îlot initial : damier originel et damier altéré

Il faut donc se référer aux plans et photos aériennes ou satellitaires pour s'y retrouver de manière plus objective. Les images cartographiques que l'on propose ordonnent quelque peu cette approche. On constate alors (carte principale et fenêtres) que la dimension de l'îlot initial se maintient jusque dans les lotissements les plus récents. Le maillage des rues, dont il est la mesure, correspond parfaitement au déplacement à pied et au découpage d'un espace urbain de proximité. Cependant, la forme et le détail des espaces ainsi mesurés changent, et il semble bien que ces variations suivent les époques et les modes.

Ainsi les carrés du damier se retrouvent en trois sortes de composition : la reprise à l'identique du principe du plan bien intériorisé du centre, mais aussi de chaque ville, bourg et village équatorien (selon les directives tatillonnes de Philippe II) ; le même damier mais à cases plus larges ou plus étroites ; le damier altéré par un tracé approximatif dû à une action sans arpentage ni triangulation.

La reprise à l'identique affecte généralement des quartiers dont le découpage est antérieur à 1950, tels que La Magdalena ou l'actuel Mariscal Sucre (anciennement Simón Bolívar), et le village rattrapé par la ville de Chillogallo dont seule la partie ancienne est construite sur ce plan. Cela ne doit pas surprendre ; jusqu'en 1950, la ville croît lentement et secrète son propre modèle en ses mesures perpétuées, quoique des concessions à un autre mode d'urbanisation commencent à se manifester.

Mais le damier aux mesures de référence se rencontre également dans des quartiers récents issus de lotissements populaires : Monjas, les hauts de Guajaló. Pour ces deux quartiers, il est probable que la reproduction d'un mode ancien ait été voulue par habitude.

La reprise du damier en plus grand est beaucoup plus rare ; on en observe qu'un exemple majeur et cohérent, celui du quartier d'El Tránsito, nouveau et encore en construction, où l'espace ne paraît pas trop compter. En revanche, le damier plus serré découpe une bonne part des terrains de la ville ancienne, notamment à San Juan, Larrea et América où les îlots sont de 4 000 à 5 000 m² généralement, mais aussi de ceux disséminés dans le sud en de nombreux ensembles, singulièrement à Yaguachi et Hermano Miguel (ce dernier montrant une plus grande hétérogénéité de dimensions) et plus au sud, dans l'extension récente et planifiée de Chillogallo. Il faut constater que si les quartiers anciens, dans les faubourgs de la ville primitive, ont des îlots plus petits, cela provient de leur situation périphérique et de leur localisation sur des pentes (San Juan, América) qui justifient des moyens plus restreints adaptés, dès la colonisation, aux populations pauvres et au relief : distances moindres mais fortes déclivités à parcourir pour aller d'une rue à l'autre et ainsi cheminer du nord au sud et d'est en ouest. Ce mode de composition expliqué par les pentes se retrouve également ailleurs, puisqu'au contraire des quartiers populaires proches et situés sur de fortes pentes, les hauts de Guajaló comme ceux d'El Tránsito, qui sont découpés en îlots plus larges, se développent sur des sites moins accidentés, mais si éloignés du centre économique de Quito, ou si difficiles d'accès (Guajaló Alto), que les terrains y sont nécessairement d'un prix plus modéré.

Le damier altéré relève des contraintes du relief et d'une urbanisation non maîtrisée. L'unique exemple, à Quito, en est l'ensemble de Pisulí, au nord de la ville, situé sur des hauteurs excédant 3 000 m. Ici, le damier se distribue en un jeu tremblé d'îlots carrés. Ce type de lotissement, des plus faciles à tracer au sol, est usuellement privilégié dans les quartiers autopromus implantés sans l'aval des autorités urbaines.

1.2. L'îlot rectangulaire : adaptation aux conditions topographiques et tendance d'un certain type de planification

Le rectangle, souvent très allongé, autre forme d'îlot, est également fort répandu. Il semble avoir la faveur des promoteurs quel que soit leur statut, acteurs publics ou privés. Cela ne doit pas

Quito desconcertante. Estrecha, desmesuradamente oblonga — 27 km de Carcelén, al Norte, hasta la Arcadia, al Sur; 7 km en su parte más ancha, 4 km en su parte más estrecha, de Rumipamba a Bellavista — la ciudad se levanta en un movimiento del relieve, en un pliegue de la cadena andina (F. Égo). Alineada entre el páramo y el bosque de eucaliptos en el piedemonte del Pichincha al Occidente, en un campo de fallas bordeado de colinas pobladas de árboles o desbrozadas al Oriente, Quito no se revela sino de muy lejos, de muy alto, y se esconde cuando nos acercamos a ella, para no extenderse, resplandeciente bajo el sol, impresionante bajo un cielo de tormenta, titilante en la noche, sino en el último momento, una vez franqueado, luego de un largo recorrido de sinuosas carreteras, el salto del último talud de su sitio encaramado. Es indudablemente una ciudad de montaña establecida en una depresión, en un plegamiento de la Sierra, y podemos creer que se trata de un lugar mágico.

1. Forma de las manzanas y malla: un elemento esencial de la composición urbana

Se ve que la situación y la implantación de la ciudad son, más que cualquier otra, limitaciones con las que sus habitantes deben negociar, pero en ello no hay sólo inconvenientes. Sería sorprendente que su crecimiento y sus sucesivas extensiones se hayan producido de manera uniforme y trivial.

Aunque las imágenes impresionistas que se tienen en cuanto se aborda Quito son de gran fuerza y sobrecogedoras, y el paisaje se ofrece de manera particularmente abierta y cercana al contemplador, así no se puede tener sino una visión parcial y definitivamente sesgada de la ciudad. En efecto, espectacularmente estirada del centro inicial hacia el Norte y el Sur, nunca se captan sino algunos de sus elementos mientras que se cree captar su casi totalidad. Es por ello que el turista o el hombre de negocios de paso, e incluso ciertos quiteños, sólo conocen una parte de ella. Así, un viajero o un usuario acomodado, no conocerá sino el Norte aparentemente moderno y acaudalado, que se extiende desde el Panecillo hasta un horizonte de construcciones y de montañas que disminuyen al Norte del aeropuerto que lo recibió inicialmente; el campesino, en cambio, que llega en bus de su montaña, conocerá únicamente las extensiones discontinuas, marcadas por barrio denses, más o menos ordenados en la planicie, y otros, poco denses, hechos de chozas y malos caminos que cuelgan de lo alto de pendientes aparentemente poco accesibles.

1.1. La manzana inicial: damero original y damero alterado

Por lo tanto, hay que referirse, para ubicarse de manera más objetiva, a los planos y fotografías aéreas o satelitarias. Las imágenes cartográficas que ofrecemos ordenan un tanto este enfoque. Se constata entonces (mapa principal y ventanas) que la dimensión de la manzana inicial se mantiene hasta en las lotizaciones más recientes. La malla de las calles, cuya medida está dada por la manzana, corresponde perfectamente al desplazamiento a pie y a la división de un espacio urbano de proximidad. Sin embargo, la forma y el detalle de los espacios así medidos cambian, y al parecer tales variaciones siguen las épocas y las modas.

Así, los cuadrados del damero se encuentran en tres tipos de composición: la reproducción de manera idéntica del principio del plano tan interiorizado del Centro, aunque también de cada ciudad, aldea o pueblo ecuatoriano (según las minuciosas directrices de Felipe II); el mismo damero pero con casilleros más anchos o más estrechos; el damero alterado por un trazado aproximado debido a una acción sin agrimensura ni triangulación.

La réplica idéntica se encuentra generalmente en barrios cuya división es anterior a 1950, tales como La Magdalena o la actual Mariscal Sucre (antiguamente Simón Bolívar), y Chillogallo, pueblo atrapado por el crecimiento de la ciudad, del cual sólo la parte antigua está construida en ese plano. Esto no debe sorprender: hasta ese año, la ciudad crece lentamente y produce su propio modelo en sus medidas perpetuadas, aunque comienzan a manifestarse concesiones a otro modo de urbanización.

Sin embargo, el damero de las medidas de referencia se encuentra igualmente en barrios recientes resultado de lotizaciones populares: Monjas, los altos de Guajaló. En el caso de estos barrios, es probable que la reproducción de un modo antiguo haya sido deseada por costumbre.

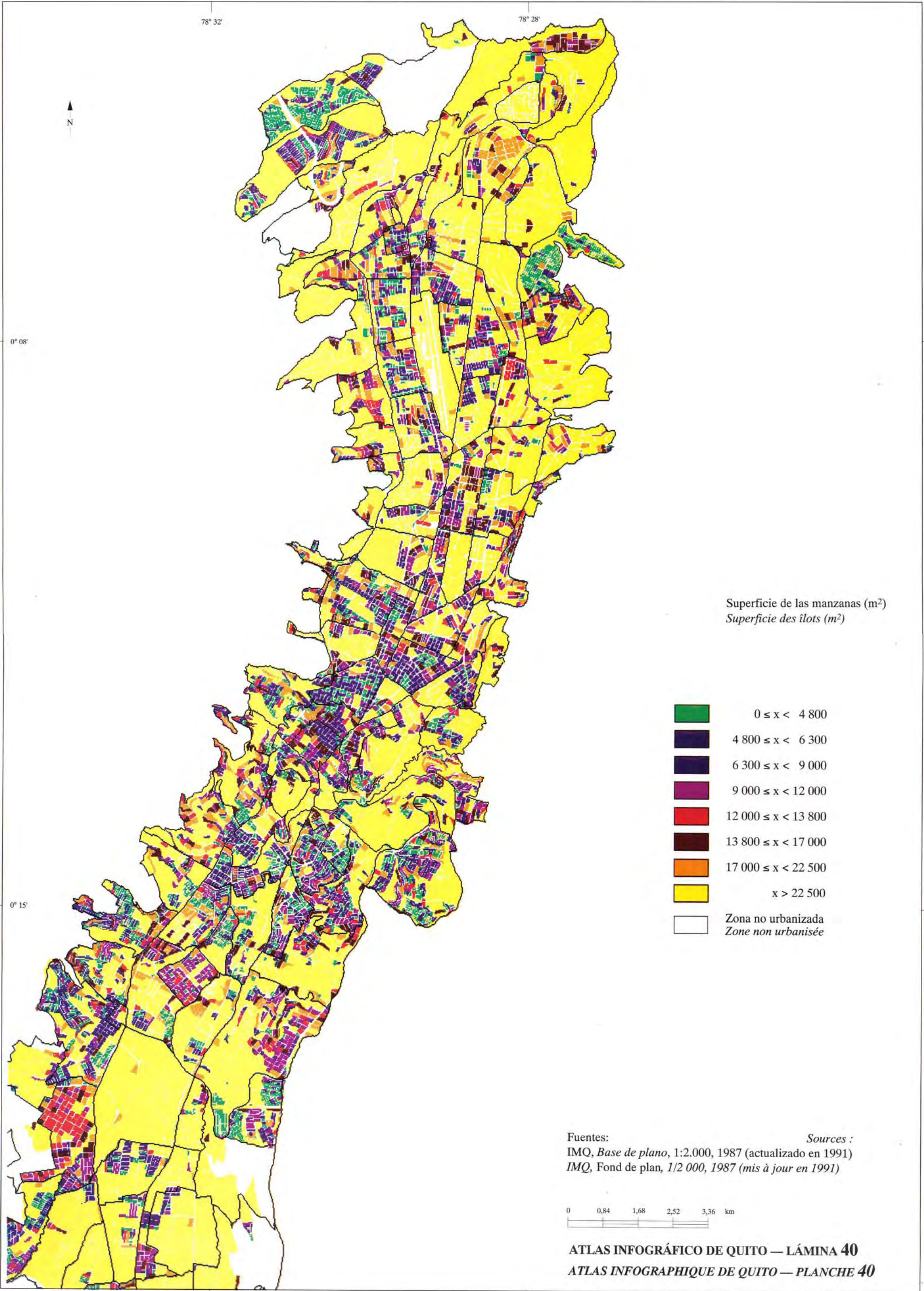
La reproducción del damero en mayor tamaño es mucho más rara, observándose un solo ejemplo mayor y coherente, el del barrio El Tránsito, nuevo y aún en construcción, en donde el espacio no parece contar demasiado. El damero más estrecho en cambio recorta buena parte de los terrenos de la ciudad antigua, en especial en San Juan, Larrea y América en donde las manzanas tienen generalmente una superficie de 4.000 a 5.000 m², aunque también en los barrios diseminados en el Sur en numerosos conjuntos, en particular Yaguachi y Hermano Miguel (mostrando este último una mayor heterogeneidad de dimensiones), y más al Sur, en la extensión reciente y planificada de Chillogallo. Hay que constatar que si bien los barrios antiguos, en los arrabales de la ciudad primitiva, tienen manzanas más pequeñas, ello proviene de su situación periférica y de su localización en pendientes (San Juan, América) que reflejan una organización del espacio más restringida correspondiente, desde la colonización, a la manera de vivir de las poblaciones pobres y al relieve: distancias menores pero fuertes declives a recorrerse para ir de una calle a otra y así caminar de Norte a Sur y de Este a Oeste. Este modo de composición explicado por las pendientes se encuentra generalmente en otras partes, como los altos de Guajaló y de El Tránsito, que están divididos en manzanas más anchas, situadas en sitios menos accidentados, pero tan alejados del centro económico de Quito, o tan difíciles de acceso (Guajaló Alto), que allí los terrenos tienen necesariamente un precio más moderado.

El damero alterado corresponde a limitaciones del relieve y a una urbanización no controlada. El único ejemplo en Quito es el conjunto de Pisulí, al Norte de la ciudad, situado en alturas que superan los 3.000 m. Allí, el damero se distribuye en un juego tremblón de manzanas cuadradas. Este tipo de lotización, de los más fáciles de trazar en el suelo, es usualmente privilegiado en los barrios promovidos por los propios habitantes, implantados sin el aval de las autoridades urbanas.

1.2. La manzana rectangular: adaptación a las condiciones topográficas y tendencia de un cierto tipo de planificación

El rectángulo, a menudo muy alargado, otra forma de manzana, es igualmente muy difundido. Parece gozar del favor de los promotores sean estos públicos o privados. Esto no debe sorprender:

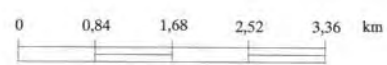
DISTRIBUCIÓN DE LAS MANZANAS POR SUPERFICIE
 DISTRIBUTION DES ÎLOTS PAR SUPERFICIE

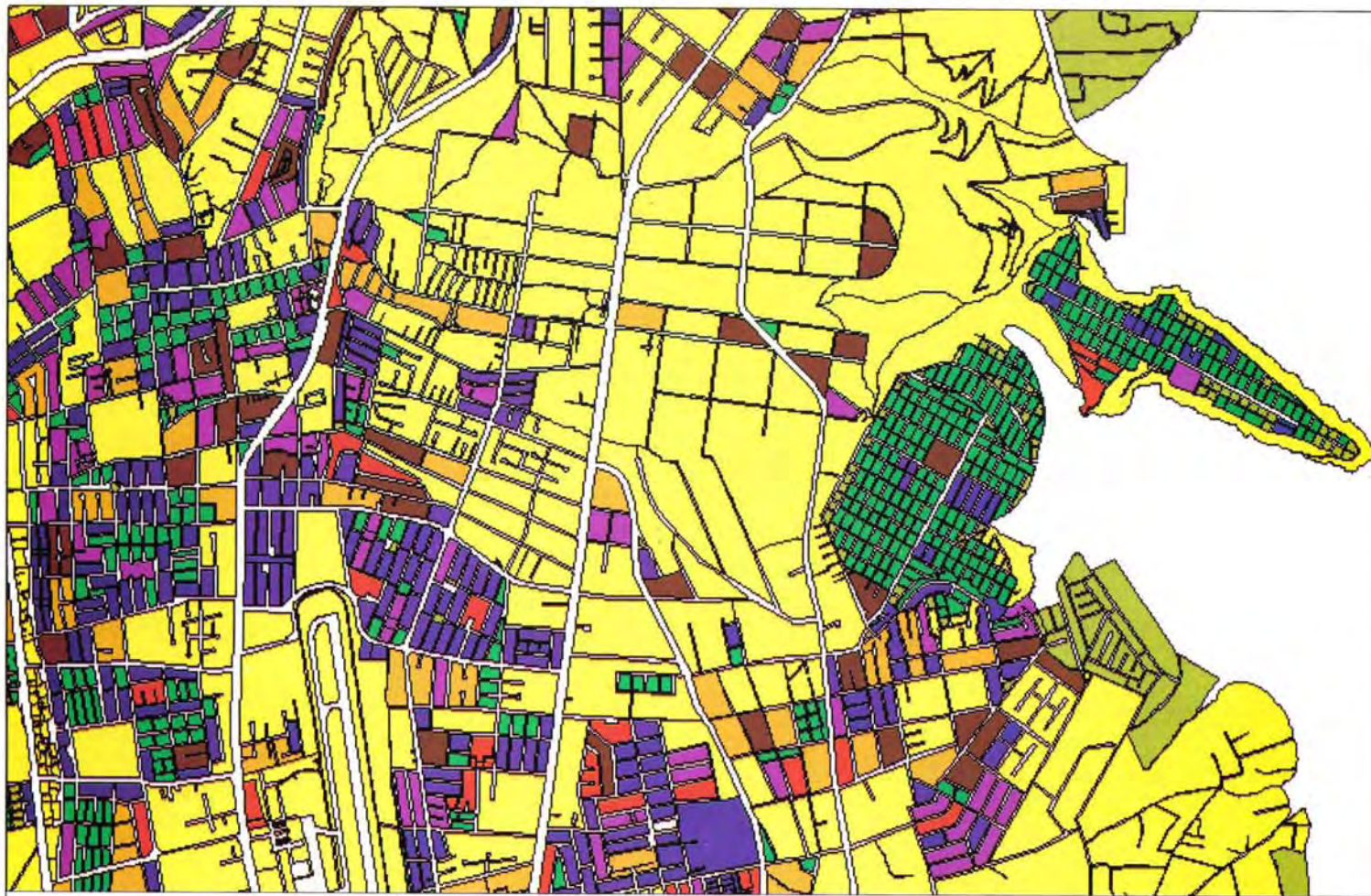


Superficie de las manzanas (m²)
 Superficie des îlots (m²)

- 0 ≤ x < 4 800
- 4 800 ≤ x < 6 300
- 6 300 ≤ x < 9 000
- 9 000 ≤ x < 12 000
- 12 000 ≤ x < 13 800
- 13 800 ≤ x < 17 000
- 17 000 ≤ x < 22 500
- x > 22 500
- Zona no urbanizada
Zone non urbanisée

Fuentes: IMQ, Base de plano, 1:2.000, 1987 (actualizado en 1991)
 Sources : IMQ, Fond de plan, 1/2 000, 1987 (mis à jour en 1991)

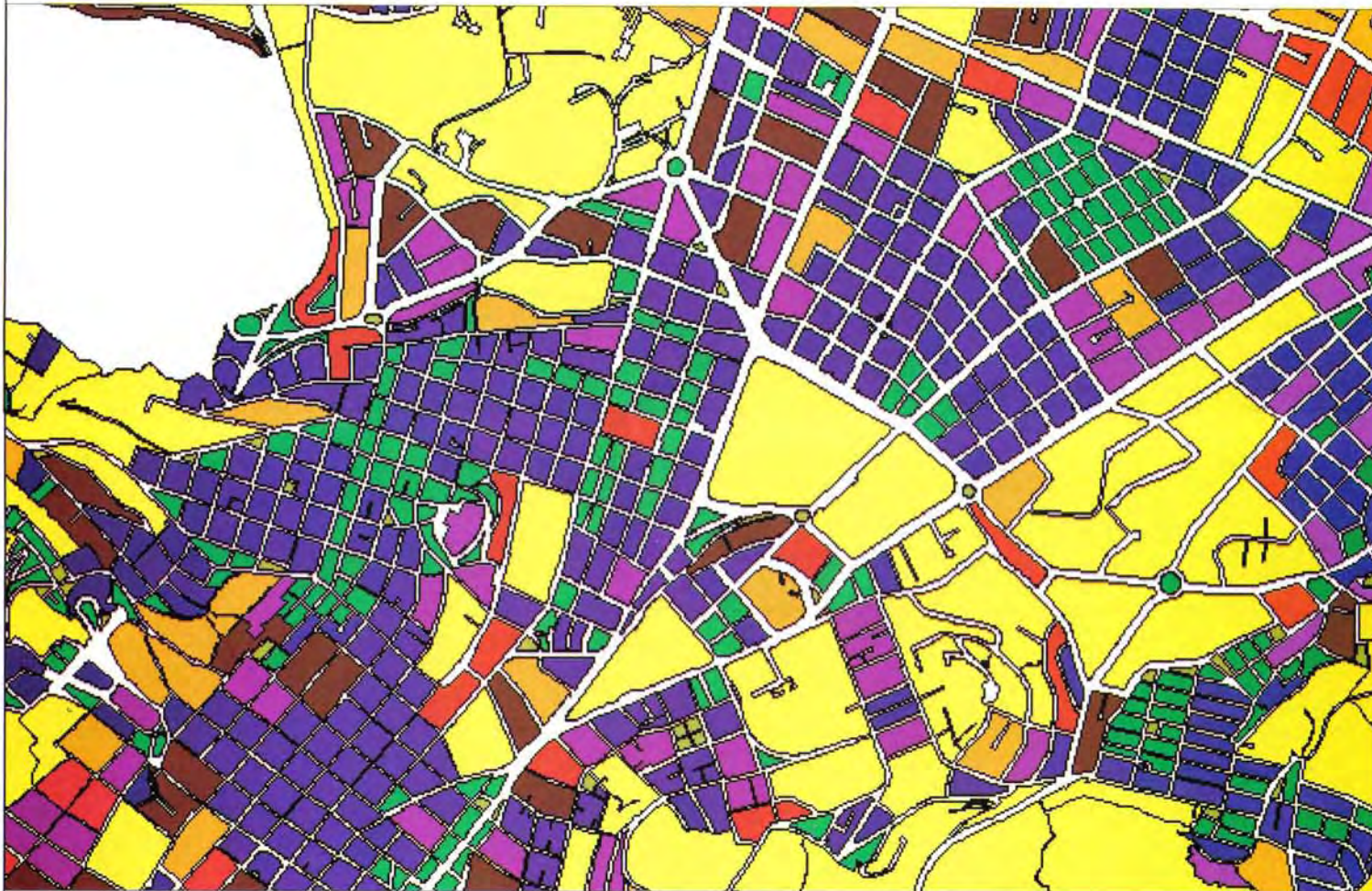




Ventana norte - Fenêtre nord

Lotizaciones privadas y conquistas populares del espacio quiteño: las etapas de ocupación del espacio urbano intersticial que no habría sido asignado a bodegas e industrias marcarán la implantación de otras lotizaciones del mismo tipo cuya yuxtaposición da esta imagen tan particular de micro-lotizaciones distribuidas al vuelo.

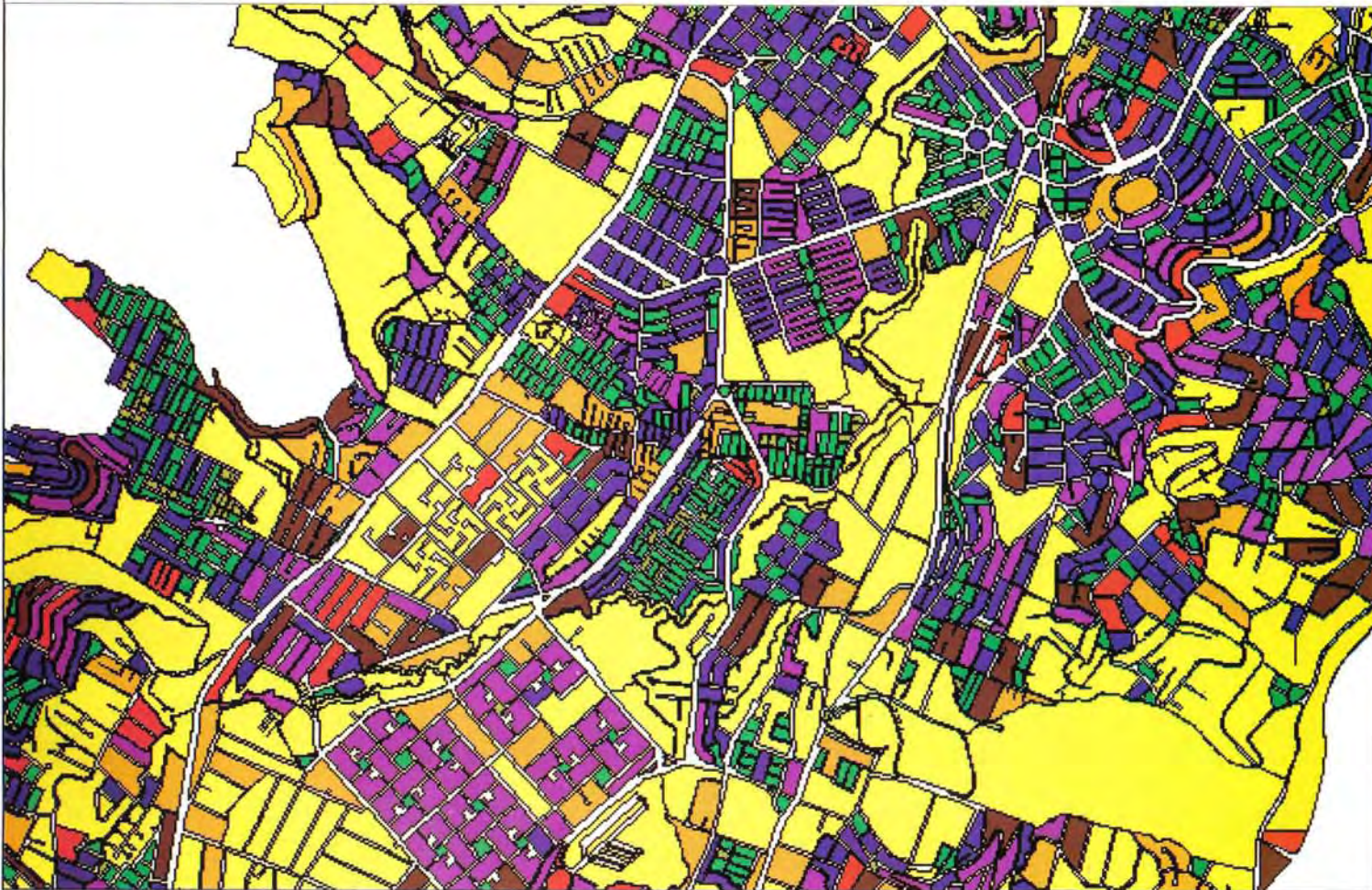
Lotissements privés et conquêtes populaires de l'espace quiténien : les étapes d'occupation de l'espace urbain interstitiel qui n'aurait pas été affecté à des entrepôts et des industries marqueront l'implantation d'autres lotissements de même type dont la juxtaposition donne cette image si particulière de micro-lotissements distribués à la volée.



Ventana central - Fenêtre centrale

Tejido urbano muy jerarquizado, fuertemente consolidado y densamente poblado, característico de un crecimiento lento operado en épocas poco o nada motorizadas. El incremento del tamaño de las manzanas, al Norte y al Este, es un indicador de los cambios de escala de la ciudad y de los medios de desplazamiento que inciden en su uso y en su funcionamiento.

Tissu urbain très hiérarchisé, fortement consolidé et densément peuplé, caractéristique d'une croissance lente réalisée en des temps peu ou pas motorisés. L'accroissement de la taille des îlots, au nord et à l'est, est un indicateur des changements d'échelle de la ville et des moyens de s'y déplacer qui en affectent l'usage et le fonctionnement.



Ventana sur - Fenêtre sud

El tejido urbano muy diversificado es testimonio de diversas etapas de crecimiento y de modos muy diferenciados de implantación y de distribución de las lotizaciones, que corresponden a la evolución de las técnicas de desplazamiento y de concepción del hábitat. Esto da una idea de la manera progresiva en que la urbanización llena los espacios intersticiales que quedan entre las primeras lotizaciones. El desorden y la ausencia de jerarquía vial refleja un relieve acentuado y una implantación dispersa.

Le tissu urbain très diversifié témoigne de diverses étapes de croissance et de modes très différenciés d'implantation et de distribution des lotissements correspondant à l'évolution des techniques de déplacements et de conception de l'habitat. On peut se faire ici une idée de la manière progressive dont l'urbanisation comble les espaces interstitiels laissés entre les premiers lotissements. Le désordre et l'absence de hiérarchie viaire reflète un relief accentué et une implantation clairsemée.

étonner : dans un site tout en longueur et souvent très pentu, ce découpage microspatial paraît mieux adapté qu'aucun autre. En cela, il ne relève pas nécessairement de modes ni d'influences extérieures, quoique dans le détail de leur organisation, celles-ci et celles-là puissent se détecter.

Le rectangle est en effet bien adapté aux pentes, il se satisfait parfaitement de terrassements selon les courbes de niveau ; s'il permet les structures en bande, ne peut être construite, en raison de son étroitesse, qu'une seule rangée de maisons, avec double façade (donc entre deux rues). Ainsi également, malgré le resserrement du maillage de la voirie — et le phénomène de l'accessibilité automobile ne doit pas être sous-estimé — ce type d'implantation permet un plus grand confort de l'habitat. C'est, sous de multiples formes, celui qui est le plus fréquemment rencontré au nord comme au sud, sur les pentes comme sur les aires peu accidentées, affecté à des populations quel qu'en soit le revenu. Certes, de ces îlots rectangulaires, ce sont ceux dont la vocation industrielle a été programmée et ceux qui sont occupés par les nantis qui jouissent de plus d'espace. Cependant, ce ne sont pas là des exceptions, ils prévalent également en de vastes lotissements où un habitat bas (2-3 niveaux), en bande, est affecté aux classes moyennes. Ces lotissements se rencontrent très fréquemment dans le nord de Quito ou, au sud, autour de Villa Flora. Ces îlots dominent aussi dans le polygone quiteño le plus soumis à spéculation, entre l'avenue Orellana et le quartier d'Iñaquito. Chaque année, les tours de huit niveaux et davantage sont de plus en plus nombreuses dans ce secteur (planche n° 37, figure des immeubles de grande hauteur ; planche n° 32, analyse des prix des biens immobiliers).

Mais l'îlot rectangulaire est celui qui a aussi la préférence des urbanistes planificateurs et des promoteurs publics, et ce n'est pas très récent : Villa Flora, Santa Ana, Santa Lucía, La Floresta, Pambachupa, Las Casas. Outre ces quartiers, les exemples de très nombreuses urbanizaciones au nord (La Luz, Kennedy, Rumiñahui) et toutes celles situées entre l'aéroport et l'avenue Occidentale ainsi que les extensions assez récentes de Cotocollao, et au sud, Tarqui, Atahualpa, Barrio Quito Sur, en témoignent.

Doivent être mentionnés également, mais relevant d'une toute autre démarche plus élaborée où, comme d'ailleurs à Villa Flora et à Santa Ana, l'organisation de l'espace est voulue pour que la priorité soit donnée à l'animation de la rue et aux déplacements des piétons, les nouveaux lotissements (moins de 15 ans) de Carcelén et Solanda. La circulation automobile au pas et l'accessibilité en automobile des parcelles y sont prévues dans les plans.

L'îlot rectangulaire se rencontre enfin dans les quartiers populaires parfois issus d'invasions de terres. Là, les occupants initiaux se sont constitués en coopératives pour la construction de leur logement et ont été assistés par des architectes urbanistes militants. C'est le cas du Comité del Pueblo et de La Lucha de los Pobres (une dizaine d'années plus tard) dont les physionomies sont si caractéristiques et si semblables sur les plans. Ici, l'îlot rectangulaire très petit, moins de 4 000 m², a prévalu non plus pour se conformer à un habitat en bande d'une certaine tenue et d'un certain confort, mais parce que les futurs usagers, autopromoteurs, ne pouvaient accéder qu'à des parcelles restreintes, et parce que le déplacement pédestre sur des espaces pentus, la règle dans ces lotissements, réclamait un maillage serré de voies étroites où la voiture ne paraissait pas initialement avoir sa place.

1.3. L'îlot irrégulier : découpage de l'espace et implications socio-économiques

Il reste trois types de découpage encore assez répandus à Quito :

- celui de certains quartiers populaires anciens, apparemment très désorganisé, que l'on retrouve gravitant autour du centre et sur des pentes marquées ; le laci des rues, des ruelles et des impasses de La Tola, Chimbacalle, Chiriyacu, Chahuarquingo et Ferroviaria en sont les exemples les plus accomplis ; nul doute que se sont conjugués le terrain et le désir d'innover, comme à Chimbacalle et Chiriyacu qui rejoignent ainsi le parti radioconcentrique délibéré de Villa Flora ;

- celui des quartiers aisés adaptés au relief, tels Quito Tennis (Chaupicruz), El Bosque, El Condado et La Victoria (en construction en 1991) où toutes les variations sont possibles, les usagers de ces lieux (population bien ciblée) n'ayant pas de limitation de capacité d'investissement ; il y est fait place aux voies d'accès d'un gabarit suffisant, aux villas avec jardin, aux grands immeubles sophistiqués en un cadre agréable, à la voiture (objet social discriminant) et à son garage ;

- celui des quartiers précaires, collant aux fronts d'urbanisation et situés sur des pentes excessives, où l'on s'accommode comme on peut du relief ; l'îlot n'y a que la forme et la dimension du possible ; la faible densité d'occupation n'exige pas une inflation de voirie et sur ce type d'îlot aux contours divers, se construisent de petites maisons monocellulaires à l'architecture sommaire que l'on a appelée l'architecture de la nécessité :

« Cependant déjà des extensions misérables développent une autre architecture, celle de la nécessité : protection contre le froid, la pluie, la promiscuité, l'insécurité. Architecture de l'indispensable et de la précarité, en fait sécrétion minimale de la misère. » (R. de MAXIMY).

2. Le réseau viaire : un élément marquant l'espace de façon différenciée

Il demeure de très vastes espaces peu ou pas occupés qui sont striés et parcourus d'une voirie en attente assurant un minimum d'accessibilité pour de futures actions d'urbanisation : zones constructibles voisines de Colla Loma et d'Anansayas, au nord, par exemple. Et déjà sur ces très grands îlots (se mesurant en hectares), inscrits dans le réseau des chemins de terre, des maisons s'élèvent et le sol commence à être redivisé en lots qui rejoignent, dans leurs formes, divers types de découpage déjà rencontrés.

L'analyse de la singularité du réseau viaire permet une autre lecture, parfaitement complémentaire de celle que l'on vient de faire de l'agencement des îlots.

2.1. Les axes longitudinaux : une logique adaptée aux contraintes du site (figure 1)

L'image des rues longitudinales révèle mieux que toute autre présentation le mouvement morphologique du site quiteño. En effet — si l'on excepte les quelques grands axes tracés

en un sitio alargado y a menudo muy empinado, este recorte micro-espacial parece ser el más adecuado. Y ello no tiene necesariamente que ver con las modas o las influencias exteriores, aunque unas y otras pueden detectarse en el detalle de su organización.

En efecto, el rectángulo se adapta bien a las pendientes y para su implantación basta la explicación siguiendo las curvas de nivel; si bien permite el establecimiento de estructuras en franja, en razón de su estrechez no admite más de una fila de casas, con doble fachada (entre dos calles por lo tanto). Asimismo, a pesar del estrechamiento de la malla de la red vial — y no se debe subestimar el fenómeno de la accesibilidad automotriz — este tipo de implantación permite un mayor confort del hábitat. Es, bajo múltiples formas, el que más frecuentemente se encuentra al Norte como al Sur, en las pendientes como en las áreas poco accidentadas, independientemente de los ingresos de los habitantes. Ciertamente, de estas manzanas rectangulares, son aquellas cuya vocación industrial ha sido programada y las que están ocupadas por los acaudalados las que gozan de mayor espacio; no se trata sin embargo de excepciones, pues prevalecen igualmente en vastas lotizaciones en las que un hábitat bajo (2-3 pisos), en franja, está asignado a las clases medias, y que se encuentran muy frecuentemente en el Norte de Quito, o al Sur, alrededor de Villa Flora. Tales manzanas predominan también en el polígono quiteño más sometido a la especulación, entre la avenida Orellana y el barrio de Iñaquito, en donde, cada año, aumenta el número de torres de 8 pisos y más (lámina n° 37, figura de los edificios de gran altura; lámina n° 32, análisis de los precios de los bienes inmobiliarios).

Sin embargo, la manzana rectangular es también la preferida por los urbanistas planificadores y los promotores públicos, y ello no es muy reciente: Villa Flora, Santa Ana, Santa Lucía, La Floresta, Pambachupa, Las Casas. Además de estos barrios, muchas urbanizaciones en el Norte — La Luz, Kennedy, Rumiñahui — y todas aquellas situadas entre el aeropuerto y la avenida Occidental, así como las extensiones bastante recientes de Cotocollao; y al Sur, Tarqui, Atahualpa, Barrio Quito Sur, son testimonio de ello.

Deben mencionarse igualmente — aunque resultado de un procedimiento muy distinto, más elaborado, en el cual, como por cierto en Villa Flora y en Santa Ana, la organización del espacio se decide dando prioridad a la animación de la calle y a los desplazamientos de los peatones — las nuevas lotizaciones (menos de 15 años) de Carcelén y Solanda. La circulación automotriz lenta y la accesibilidad a los predios en automóvil están previstas en los planos.

La manzana rectangular se encuentra finalmente en los barrios populares a veces producto de invasiones de tierras. Allí, los ocupantes iniciales se han reunido en cooperativas para la construcción de su vivienda siendo asesorados por arquitectos urbanistas militantes. Es el caso del Comité del Pueblo y de la Lucha de los Pobres (unos diez años más tarde) cuyas fisonomías son tan características y tan similares en los planos. En esos casos, ha prevalecido la manzana rectangular muy pequeña, menos de 4.000 m², ya no para adaptarse a un hábitat en franja de una cierta categoría y de un cierto confort, sino porque los futuros usuarios, promotores de sus propias viviendas, no podían acceder sino a parcelas restringidas, y porque el desplazamiento pedestre en espacios empinados — que es la regla en estas lotizaciones — requería una malla densa de vías estrechas en donde el automóvil no parecía tener inicialmente su lugar.

1.3. La manzana irregular: división del espacio e implicaciones socio-económicas

Quedan tres tipos de división aún muy difundidos en Quito:

- el de ciertos barrios populares antiguos, aparentemente muy desorganizado, que se encuentran en marcadas pendientes y gravitan alrededor del Centro; la red de calles, callejuelas y callejones de La Tola, Chimbacalle, Chiriyacu, Chahuarquingo y Ferroviaria son los ejemplos más logrados de ello; no hay duda de que en esos casos, se han conjugado el terreno y el deseo de innovar, como en Chimbacalle y Chiriyacu que se suman así a la opción deliberadamente radioconcentrica de Villa Flora;

- el de los barrios acomodados adaptados al relieve, tales como los de Quito Tennis (Chaupicruz), El Bosque, El Condado y La Victoria (en construcción en 1991) en donde todas las variaciones son posibles, pues la capacidad de inversión de los usuarios de esos lugares (población bien definida) no tiene límite; allí se hace lugar para vías de acceso de un caudal suficiente, villas con jardín, grandes edificios sofisticados en un marco agradable, el automóvil (objeto social discriminatorio) y su garaje;

- el de los barrios precarios, que forman los frentes de urbanización situados en pendientes excesivas, en donde uno se acomoda al relieve como puede; allí la manzana no tiene sino la forma y la dimensión de lo posible; la baja densidad de ocupación no exige una densificación de la red vial y en ese tipo de manzana, de formas diversas, se construyen pequeñas casas monocelulares, de arquitectura simple llamada *arquitectura de la necesidad*:

« Sin embargo extensiones miserables desarrollan ya otra arquitectura, la de la necesidad: protección contra el frío, la lluvia, la promiscuidad, la inseguridad. Arquitectura de lo indispensable y de la precariedad, en realidad, secreción mínima de la miseria. » (R. de MAXIMY).

2. La red vial: un elemento que marca el espacio de manera diferenciada

Quedan amplios espacios poco ocupados o vacíos, estriados y recorridos por una red vial en espera que garantice un mínimo de accesibilidad para las futuras acciones de urbanización: zonas constructibles adyacentes a Colla Loma y Anansayas, al Norte, por ejemplo. En esas grandes manzanas (que se miden en hectáreas), inscritas en la red de los caminos de tierra, comienzan a elevarse casas y a dividirse el suelo en lotes que corresponden, en cuanto a sus formas, a diversos tipos de división ya encontrados.

El análisis de la singularidad de la red vial permite otra lectura, complementaria a la del arreglo de las manzanas que acabamos de ver.

2.1. Los ejes longitudinales: una lógica adaptada a las limitaciones del sitio (figura 1)

La imagen de las calles longitudinales revela mejor que cualquier otra el movimiento morfológico del sitio quiteño. En efecto — si se exceptúan los pocos ejes trazados en plano y luego

sur plan puis inscrits (devrait-on dire introduits ?) dans le paysage au nom d'un urbanisme volontariste, axes qui, s'ils facilitent la circulation automobile générale dans la ville, ne changent rien, ou si peu, des modes de composition qui organisent l'espace — les rues suivent étroitement la topographie, soulignant la partie basse du site et les courbes de niveau. La longueur des voies met également en valeur de manière convaincante l'aire urbanisée compartimentée par les ravins et les interfluvies. Ainsi, l'arrondi du piedmont du Pichincha est ici très bien marqué et il permet de comprendre que les vents océaniques qui amènent une forte charge de pluies, vents d'ouest et de sud-ouest, affectent davantage la Quito du sud, car la Quito du nord est en partie protégée par la masse du volcan qui les ressuie. De même, l'axe du champ de failles, cause du talus d'une puissance de 200 à 300 m qui sépare Quito de sa banlieue orientale, se manifeste par l'alignement, sur le talus quasi rectiligne, des rues longitudinales et orientales innervant la partie médiane du site.

Autres caractéristiques très bien mises en évidence : les variations qui modulent la ville dans son espace latitudinal. En effet, du Centre Historique, où les voies parallèles sont nombreuses et s'allongent en un faisceau étroit, les rues divergent au nord pour occuper toute la largeur du champ avant de s'écarter en dégageant une boutonnière où s'inscrit l'aéroport et, au-delà, perdre quelque peu de leur discipline d'orientation lorsqu'elles abordent à nouveau des mouvements de terrain accidentés et relativement compartimentés.

Vers le sud, la réplique du jeu des voies longitudinales est moins probante. On peut y distinguer trois séquences :

- le passage des seuils de La Recoleta et de San Diego, près du centre, depuis l'étranglement du Panecillo qui se conjugue avec la dislocation des aires constructibles par les cassures en ravins, accompagnatrices et cause probable de la dénivelée permettant la jonction Centre Historique / Quito sud ; cette séquence court sur environ 1 500 m ; elle est marquée par des discontinuités et un tronçonnage des voies, ainsi que par leur rarefaction ;

- la reprise en discontinuité maintenue des voies nord-sud qui innervent surtout les parties latérales et pentues de l'espace urbanisé ; cette situation doit tout au relief et à son compartimentage ; cependant là, l'orientation des voies reste conforme à la morphologie du site ;

- les concentrations de voies, et leur désorientation volontaire, dues à un urbanisme de lotissements fort actif depuis une courte génération ; mais cette troisième séquence s'inclut dans la précédente et n'y apparaît que modestement, comme une sorte de détournement des tendances qu'imposerait la géographie si les aménageurs s'en laissaient conter ; dans le nord de Quito se rencontrent également, quoique de manière moins lisible, des caractères de cette troisième option.

2.2. Les axes transversaux : adaptation aux microspécificités des quartiers (figure 2)

Beaucoup plus saisissante est l'image des voies transversales. En effet, elles soulignent, par leur distribution, les particularismes et les microparticuliarités du site, mais aussi les modes d'organisation intraquartiers. Ainsi, elles épousent parfaitement les lignes de pente non seulement pour des raisons d'accès rapide — assez souvent en escaliers, dans la ville ancienne — des hauts jusqu'aux points économiquement forts inscrits dans les parties planes, mais encore pour des raisons de drainage et de ressuyage des pluies excessives, car, en zone de fortes précipitations et de terrains très accidentés, les rues selon la ligne de plus grande pente — et bien que l'impluvium soit amplifié par le pavement ou l'asphaltage et par les constructions élevées le long de la chaussée — supportent une charge d'écoulement moindre, et donc de moindres risques de détérioration que celles qui prennent les pentes en écharpe. Les constructeurs et usagers de ces quartiers sont nécessairement, par expérience, conscients de cela. Ils l'ont traduit assez systématiquement dans le sens le plus rationnel. C'est pourquoi le découpage triangulaire de San Juan et les cônes de déjection ou de solifluxion en piedmont du Pichincha apparaissent sur cette figure de manière évidente. Il en est de même de tous les épaulements, ruptures de pente, inflexions de toute sorte qui ponctuent un relief hautement contrasté. Les ravins sont, eux, signalés par l'absence de voirie. Cependant, leur orientation générale ouest-est fait qu'ils sont plus saisissables sur la figure précédente. C'est aussi sur la représentation des seules rues longitudinales que se distinguent le mieux les réserves foncières, parcs et grands équipements dévoreurs d'espace (Université Centrale, aéroport) qui, dépourvus de voirie sud-nord, sont également visibles en négatif.

Que l'on considère l'une ou l'autre de ces figures, apparaissent fortement des sortes de grilles aux contours très divers, ensembles de rues parallèles, courtes et très rapprochées. La superposition des deux images en restitue l'organisation, les grilles en s'entrecroisant devenant quadrillages. Leur localisation n'est pas fortuite, elle procède de deux actions :

- l'occupation populaire, le plus souvent établie hors des prévisions, des règlements et des intentions d'un pouvoir pris au dépourvu devant la nécessité et la composition urbaine qu'elle secrète, comme on l'a déjà dit ; alors ce sont les pentes les moins convoitées, parce que les plus difficiles à aménager, qui sont ainsi organisées ;

- l'occupation d'espaces, généralement moins vastes, dans le fond de la dépression quiteña ; il s'agit toujours dans ce cas de lotissements délibérés et fréquemment réalisés par des acteurs publics.

Mais dans les deux cas, et finalement quel que soit le revenu de chaque habitant de ces ensembles, les maillages de rues et les lieux précisément circonscrits veulent privilégier l'usage rapproché, bien approprié et quasiment interiorisé, d'un espace restreint, ce qui va de pair avec un déplacement à pied. Si la voiture est tolérée, dans les lotissements notamment, ce n'est que comme en un lieu d'aboutissement et de parcage, ce qui en interdit un usage intensif. Ce mode de composition est une nécessité économique dans les quartiers populaires — implantés progressivement et souvent imposés au pouvoir municipal qui n'a que le choix de les reconnaître, mais qui en a aussi la sagesse —, car s'il importe assez peu à l'usager motorisé de faire quelques centaines de mètres de plus pour passer d'une rue à sa plus proche parallèle, il importe considérablement au piéton de ne pas avoir à les parcourir, ce qui fait que la taille des îlots se rétrécit, s'établit en carrés, pour n'avoir point à trop loin chercher un cheminement transversal.

inscrits (¿deberíamos decir introducidos?) en el paisaje en nombre de un urbanismo voluntarista, ejes que si bien facilitan la circulación automotriz general en la ciudad no cambian en nada, o tan poco, los modos de composición que organizan el espacio — las calles siguen estrechamente la topografía, marcando la parte baja del sitio y las curvas de nivel. La longitud de las vías destaca igualmente de manera clara el área urbanizada dividida en compartimentos por las quebradas y los interfluvios. Así, el redondeado del piedemonte del Pichincha está muy bien definido y permite comprender que los vientos oceánicos que traen una fuerte carga de lluvias, vientos del Oeste y del Sudoeste, afecten más a la Quito del Sur, pues la ciudad del Norte está en parte protegida por la masa del volcán que las detiene. Asimismo, el eje del campo de fallas, causa del talud de 200 a 300 m de altura que separa a Quito de sus afueras orientales, se manifiesta por la alineación, en dicho talud casi rectilíneo, de las calles longitudinales y orientales que irrigan la parte central del sitio.

Otras características que se evidencian perfectamente son las variaciones que modulan a la ciudad en su espacio latitudinal. En efecto, mientras en el Centro Histórico, las vías paralelas son numerosas y se extienden en un haz estrecho, al Norte, las calles divergen para ocupar todo lo ancho del espacio antes de separarse despejando un ojal en donde se inscribe el aeropuerto y, más allá, perder un tanto su disciplina de orientación cuando llegan nuevamente a terrenos accidentados y relativamente divididos en compartimentos.

Hacia el Sur, la réplica del juego de vías longitudinales es menos marcada. Se pueden distinguir tres secuencias :

- el paso de los umbrales de La Recoleta y de San Diego, cerca del centro, desde el estrangulamiento del Panecillo que se conjuga con la dislocación de las áreas constructibles debido a las rupturas en quebradas que acompañan y son la causa probable del desnivel que permite la unión Centro Histórico / Quito Sur ; esta secuencia se extiende en 1.500 m aproximadamente, está marcada por discontinuidades y por la división de las vías en tramos, así como por la rarefacción de las mismas ;

- la continuación por tramos de las vías Norte-Sur que irrigan sobre todo las partes laterales y empinadas del espacio urbanizado ; tal discontinuidad se debe al relieve y a su división en compartimentos ; sin embargo, en este caso, la orientación general de las vías sigue estando acorde con la morfología del sitio ;

- las concentraciones de vías, y su desorientación voluntaria, debidas a un urbanismo de lotizaciones muy activo desde hace una corta generación ; pero esta tercera secuencia se incluye en la anterior y no aparece sino modestamente, como una suerte de desvío de las tendencias que impondría la geografía si los promotores la tuvieran en cuenta ; también en el Norte de Quito se encuentran características de esta tercera opción, aunque de una manera menos legible.

2.2. Los ejes transversales: adaptación a las micro-especificidades de los barrios (figura 2)

Mucho más sorprendente es la imagen de las vías transversales. En efecto, por su distribución, subrayan los particularismos y las microparticuliaridades del sitio, al igual que los modos de organización intrabarrial. Así, se acoplan perfectamente a las líneas de pendiente no sólo por razones de rapidez de acceso — muy a menudo en escalinatas en la ciudad antigua — desde los altos hasta los puntos económicamente fuertes situados en las partes planas, sino también por razones de drenaje y de absorción de las lluvias excesivas. En efecto, en zonas de fuertes precipitaciones y de terrenos muy accidentados, las calles, según la línea de mayor pendiente — y aunque el impluvio sea amplificado por el pavimento o el asfalto y por las construcciones elevadas a lo largo de la calzada — soportan una carga de flujo menor, y por lo tanto corren menos riesgo de deterioro que las que toman las pendientes al sesgo. Los constructores y usuarios de estos barrios están necesariamente, por experiencia, conscientes de ello, por lo que las vías han sido implantadas casi sistemáticamente en el sentido más racional. Por ello, la división triangular en San Juan y los conos de deyección o de solifluxión en el piedemonte del Pichincha aparecen en esa figura de manera evidente. Sucede lo mismo en todos los promontorios, rupturas de pendiente, inflexiones de todo tipo que marcan un relieve altamente contrastado. En cuanto a las quebradas, están marcadas por la ausencia de vías. Sin embargo, su orientación general Oeste-Este hace que sean más captables en la figura anterior. Es también en la representación de las solas calles longitudinales en donde se distinguen de mejor manera las reservas de terrenos, los parques y grandes equipamientos devoradores de espacio (Universidad Central, aeropuerto) que, desprovistos de vías Sur-Norte, son igualmente visibles en negativo.

En una u otra figura, se destacan especies de rejillas de contornos diversos, conjuntos de calles paralelas, cortas y muy cercanas. La superposición de las dos imágenes reubica la organización de tales rejillas que, al entrecruzarse forman cuadrículas. Su localización no es casual, procede de dos acciones :

- la ocupación popular, casi siempre establecida fuera de las previsiones, reglamentos e intenciones de un poder desprevenido ante la necesidad y la composición urbana fruto de tal ocupación, como ya lo manifestamos ; son entonces las pendientes menos codiciadas, al ser las más difíciles de acondicionar, las que se organizan de esa manera ;

- la ocupación de espacios, generalmente menos extensos, en el fondo de la depresión quiteña ; se trata siempre en este caso de lotizaciones deliberadas y realizadas a menudo por actores públicos.

Pero en los dos casos, y en definitiva independientemente de los ingresos de cada habitante de esos conjuntos, las mallas de calles y los lugares delimitados de manera exacta quieren privilegiar el uso de cercanía, asumido y casi interiorizado, de un espacio restringido, lo que va de la mano con el desplazamiento a pie. Aunque el vehículo se tolera, en especial en las lotizaciones, es sólo como en un lugar de llegada y de parqueo, lo que impide un uso intensivo del mismo. Este modo de composición es una necesidad económica en los barrios populares — implantados progresivamente y a menudo impuestos al poder municipal que no tiene otra opción que la de reconocerlos, pero que también tiene la prudencia de hacerlo — pues si bien al usuario motorizado poco le importa avanzar algunos centenares de metros para pasar de una calle a su paralela más cercana, al peatón le interesa no tener que recorrerlos, lo que hace que el tamaño de las manzanas se reduzca, se establezca en cuadrados, para no tener que ir muy lejos para encontrar una vía transversal.

Atahualpa) — la politique actuelle de construction d'échangeurs et de voies rapides ne peut qu'amplifier cette réplique d'îlots qui se singularisent les uns des autres par la taille, la couleur et la décoration des façades des résidences — et à la construction de villas luxueuses qui tirent profit des obstacles du site et s'alignent le long d'une voirie tertiaire rompant la régularité de la trame orthogonale (Bellavista, El Batán, Quito Tennis), et d'autre part, à la verticalisation de certains axes ou secteurs, qu'ils soient résidentiels (El Bosque, l'avenue González Suárez), commerciaux (la bordure nord-ouest du parc de la Carolina) ou dévolus aux services supérieurs (avenue Patria ou Colón).

Aux bâtiments symboliques de l'époque coloniale représentant les pouvoirs publics, succèdent les « édifices-vitrines » exprimant la modernité et la force du secteur privé. À la ségrégation socio-spatiale, que nous analyserons ci-dessous, se superpose une ségrégation psychologique marquée ; en effet, les secteurs les plus modernes de la capitale, qui concentrent pouvoir et richesse, sont des « lieux interdits » desquels s'excluent les plus démunis, renforçant ainsi les oppositions centre / périphérie qui ne sont pas uniquement morphologiques, fonctionnelles et socio-économiques (R. de MAXIMY, CEDIG n° 5).

Ce mode de composition, issu du secteur privé, se caractérise par le passage d'une forme urbaine radioconcentrique à un système longitudinal — résultant de l'hégémonie de l'automobile à quoi tout est sacrifié et de l'effacement partiel des contraintes topographiques du site (le remblayage des ravins, par exemple, qui pose de nouveaux problèmes : cf. planche n° 07) — et par la création d'espaces identiques, sans complexité — du moins en apparence.

2. 3. Le mode de composition étatique : la « formalité » publique

La tradition planificatrice à Quito n'est plus à démontrer (cf. planche n° 39). Dès les années quarante, le plan régulateur G. JONES ODRIOZOLA orientait les formes de croissance qui marquent l'espace urbain encore aujourd'hui. À partir des années soixante, l'État s'intéresse aux solutions massives d'habitat avec l'aide des États-Unis. À ce déterminant politique (volonté d'organisation et de planification et soutien aux catégories moyennes inférieures solvables), se superposent un déterminant technique au début des années soixante — possibilité de vaincre certains éléments contraignants du site et importation de matériaux de construction standardisés permettant de construire des centaines de maisons normalisées — et un déterminant économique au début des années soixante-dix — la mise en exploitation des gisements pétroliers entraîne l'accroissement des ressources financières qui favorise la modernisation de l'appareil d'État, la mise en chantier de grands travaux ségréatifs et la redistribution partielle de la manne pétrolière.

Les grands travaux d'infrastructure et d'équipement entrepris par l'État renforcent les tendances exprimées par le plan régulateur et les processus ségréatifs. Les programmes de logements se distribuent, dans un premier temps, au sud de la capitale, puis dans un second temps au sein de l'espace urbain tout entier, tant au sud (Solanda), qu'au nord (San Carlos, Carcelén, Carapungo). De nouvelles formes urbaines apparaissent : des lotissements identiques (réduction des coûts) et des petits immeubles de cinq niveaux disposés régulièrement ; l'homogénéisation et la juxtaposition répétitive fondée sur une trame orthogonale dénuée de sens autre qu'économique ne favorisent pas la lisibilité de l'espace urbain. Les tendances paracorbusiennes, rejetées en périphérie de la capitale et sur les premières pentes du Pichincha, et l'importation à moindre coût de modèles internationaux de lotissements de banlieue et de cités-jardins dénaturées — qu'il s'agisse d'entreprises privées ou publiques, la structure et l'organisation des lotissements restent les mêmes ; ne varient que le nombre de maisons implantées, la qualité de construction et le niveau de confort des résidences — entraînent une monotonie du tissu urbain et la régression de la convivialité (cf. planche n° 13). On ne peut donc pas considérer ces nouveaux espaces comme des composantes harmonieuses d'une mosaïque urbaine mais plutôt comme des éléments « jetés » au hasard des terrains vides et de leur coût.

Ces grands travaux et ces lotissements sont pensés en termes de zonage, d'extension bon marché et de fonctionnalité, sans prendre en compte les éléments qualitatifs du site et l'interdépendance des éléments urbains. Ces mécanismes de croissance favorisent l'exclusion et l'usage ségréatif de l'espace.

L'État cherche-t-il à marquer l'espace de sa puissance afin de contrer l'« effet-vitrine » des immeubles privés abritant les services supérieurs et les centres commerciaux de luxe ? Les grands édifices construits au nord du Centre Historique (le Conseil National de Développement, le Ministère de l'agriculture et de l'élevage, le Ministère des travaux publics en construction, etc.) s'inscrivent dans une optique de relocalisation (toujours au nord de la ville) et de lutte de prestige entre les secteurs privé et public : rôle de l'architecture dans l'image décidée que veut donner le pouvoir installé (R. de Maximy, novembre 1991).

La civilisation automobile entretenue par les grands travaux entrepris par l'État (politique qui va à l'encontre d'actions cohérentes en faveur des transports collectifs), l'intérêt marqué pour les catégories solvables (les équipements et les infrastructures, installés dans les quartiers habités par les plus démunis, qui ne sont pas des œuvres « visibles » et « spectaculaires », sont parfois liés à des objectifs électoraux) et la politique ségrégative, consciente ou inconsciente, impliquent la création de formes urbaines spécifiques de la part des plus pauvres.

2.4. Le mode de composition populaire : l'« informalité » privée

Les déterminants que nous avons mis en évidence, qu'ils soient historiques (pérennité des processus ségréatifs), politiques (libéralisme et néolibéralisme orientant les interventions de la planification et favorisant un accès différencié au sol et à la propriété) ou économiques (économie de cycles favorisant les migrations campagnes / villes en période de crise ou lorsque le mythe et l'attrait de la cité agissent sur les ruraux), produisent l'exclusion et le renforcement des processus ségréatifs.

En raison de la croissance démographique, de la faiblesse relative des interventions de l'État en matière d'habitat (ou du moins de leur orientation vers les catégories solvables) et des capacités financières de la plupart des habitants, les quartiers populaires se sont spectaculairement étendus depuis les années soixante-dix. Au vu de leurs ressources, ces populations sont dans l'incapacité de lutter efficacement contre les éboulements, les coulées boueuses, etc.

privilegiados (San Isidro, Atahualpa) — la política actual de construcción de intercambiadores y de vías rápidas no puede sino amplificar esta réplica de manzanas que se diferencian unas de otras por el tamaño, el color y la decoración de las fachadas de las residencias — y a la construcción de villas lujosas que sacan provecho de los obstáculos del sitio alineándose a lo largo de una red vial terciaria que rompe la regularidad de la trama ortogonal (Bellavista, El Batán, Quito Tennis), y por otra, a la verticalización de ciertos ejes o sectores, ya sea residenciales (El Bosque, la avenida González Suárez) o comerciales (el borde noroeste del parque de la Carolina), o destinados a los servicios superiores (avenida Patria o Colón).

Los edificios simbólicos de la época colonial que representan a los poderes públicos, suceden los « edificios-vitrina » que expresan la modernidad y el poder del sector privado. A la segregación socio-espacial, que analizaremos más adelante, se superpone una marcada segregación psicológica; en efecto, los sectores más modernos de la capital, que concentran poder y riqueza, son « lugares prohibidos » de los que están excluidos los más desposeídos, reforzándose así las oposiciones centro / periferia que no son únicamente morfológicas, funcionales y socio-económicas (R. de Maximy, CEDIG n° 5).

Este modo de composición, generado por el sector privado, se caracteriza por el paso de una forma urbana radioconcentrica a un sistema longitudinal — resultado de la hegemonía del automóvil al que se sacrifica todo y de la atenuación parcial de las limitaciones topográficas del sitio (relleno de las quebradas, por ejemplo, que plantea nuevos problemas, ver lámina n° 07) — y por la creación de espacios idénticos, sin complejidad — al menos en apariencia.

2.3. El modo de composición estatal: la « formalidad » pública

La tradición planificadora en Quito ya no tiene que demostrarse (ver lámina n° 39). Desde los años cuarentas, el plan regulador G. Jones Odriozola orientaba las formas de crecimiento que marcan al espacio urbano aún actualmente. A partir de los años sesentas, el Estado se interesa en las soluciones masivas de hábitat con la ayuda de los Estados Unidos. A este determinante político (voluntad de organización y de planificación y apoyo a las clases medias inferiores solventes), se superponen un determinante técnico a inicio de los años sesentas — posibilidad de superar ciertos elementos limitantes del sitio e importación de materiales de construcción estandarizados que permiten construir centenares de casas normalizadas — y un determinante económico a principio de los años setentas — el inicio de la explotación de los yacimientos petroleros determina un incremento de los recursos financieros que favorece la modernización del aparato estatal, la construcción de grandes obras segregativas y la redistribución parcial de las ganancias petroleras.

Las grandes obras de infraestructura y de equipamiento emprendidas por el Estado refuerzan las tendencias expresadas por el plan regulador y los procesos segregativos. Los programas de vivienda se distribuyen, en una primera etapa, al Sur de la capital, luego al interior de todo el espacio urbano, tanto al Sur (Solanda) como al Norte (San Carlos, Carcelén, Carapungo). Aparecen nuevas formas urbanas: lotizaciones idénticas (reducción de costos) y pequeños edificios de cinco pisos dispuestos de manera regular; la homogeneización y la juxtaposición repetitiva basada en una trama ortogonal desprovista de sentido, a no ser el económico, no favorecen la legibilidad del espacio urbano. Las tendencias paracorbusianas, relegadas a la periferia de la capital y a las primeras pendientes del Pichincha, y la importación a bajo costo de los modelos internacionales de lotizaciones de afueras y de ciudades-jardín desnaturalizadas — se trate de empresas privadas o públicas, la estructura y organización de las lotizaciones siguen siendo las mismas; no varían sino el número de casas implantadas, la calidad de la construcción y el nivel de confort de las residencias — determinan una monotonía del tejido urbano y la regresión de la convivencia social (ver lámina n° 13). No se puede entonces considerar a esos nuevos espacios como componentes armoniosos de un mosaico urbano sino más bien como elementos « arrojados » al azar según los terrenos disponibles y su costo.

Estas grandes obras y lotizaciones son pensadas en términos de zonificación, de extensión poco costosa y de funcionalidad, sin tener en cuenta los elementos cualitativos del sitio y la interdependencia de los elementos urbanos. Tales mecanismos de crecimiento favorecen la exclusión y el uso segregativo del espacio.

¿Busca acaso el Estado marcar el espacio de su poder a fin de oponerse al « efecto vitrina » de los edificios privados que acogen a los servicios superiores y a los centros comerciales de lujo? Los grandes edificios construidos al Norte del Centro Histórico (el Consejo Nacional de Desarrollo, el Ministerio de Agricultura y Ganadería, el Ministerio de Obras Públicas en construcción, etc.) se inscriben en una óptica de reubicación (siempre en el Norte de la ciudad) y de lucha de prestigio entre los sectores privado y público: papel de la arquitectura en la imagen decidida que quiere dar el poder instalado (R. de Maximy, noviembre de 1991).

La civilización del automóvil mantenida por las grandes obras emprendidas por el Estado (política que va en contra de acciones coherentes en favor de los transportes colectivos), el marcado interés por las clases solventes (los equipamientos e infraestructuras instalados en los barrios habitados por los más desposeídos, que no son obras « visibles » y « espectaculares », responden a veces a objetivos electorales) y la política segregativa, consciente o inconsciente, implica la creación de formas urbanas específicas por parte de los más pobres.

2.4. El modo de composición popular: la « informalidad » privada

Los determinantes que pusimos en evidencia, sean estos históricos (perennidad de los procesos segregativos), políticos (liberalismo y neoliberalismo que orientan las intervenciones de la planificación y favorecen un acceso diferenciado al suelo y a la propiedad) o económicos (economía de ciclos que favorece las migraciones campo / ciudades en período de crisis o cuando el mito y el atractivo de la ciudad ejercen su efecto en los habitantes rurales), producen la exclusión y el refuerzo de los procesos segregativos.

En razón del crecimiento demográfico, de la debilidad relativa de las intervenciones del Estado en materia de hábitat (o al menos de su orientación hacia las categorías solventes) y de la capacidad financiera de la mayoría de los habitantes, los barrios populares se han extendido de manera espectacular desde los años setentas. En vista de sus recursos, esa población no está en capacidad de luchar eficazmente contra los derrumbes, los aluviones, etc. (ver lámina n° 07).

Figura 1 La red vial longitudinal
Figure 1 Le réseau viaire longitudinal



Figura 2 La red vial transversal
Figure 2 Le réseau viaire transversal



En conséquence, considérer la ville d'un regard analytique, après avoir dissocié les rues longitudinales de celles qui leur sont transverses, met non seulement en évidence l'arc sud-ouest-nord du site, mais encore les formes si caractéristiques d'un piedmont constitué généralement de cendres consolidées, protégées par une surface indurée, la cangahua, susceptible de porter des infrastructures et des constructions d'importance, mais néanmoins hautement sensibles à l'érosion différentielle, ce qui provoque ces alternances d'interfluvies et de ravins, si caractéristiques des systèmes volcaniques, qui viennent dans le détail morceler l'aire urbanisée.

La quasi-absence de ces alternances à l'est souligne également les origines tectoniques affirmées (failles) du saut qui sépare Quito de sa banlieue orientale.

3. Essai de classification, périodisation et représentation schématique des modes de compositions urbaine

Comme nous l'avons démontré précédemment, le poids des concepts urbains de la ville coloniale a modelé la trame et le maillage urbains ; si le tracé orthogonal se perpétue — même réinterprété et adapté —, d'autres formes urbaines sont nées des transformations du tissu économique, social et politique de la capitale soumis aux avancées technologiques, à l'évolution des idées et aux différentes structures de pouvoir qui se sont succédées. Les éléments déterminants — qu'ils soient historiques, politiques, culturels, économiques ou techniques — qui ont permis l'émergence de nouvelles formes de composition urbaine, ont eu de profondes implications sur l'évolution de la morphologie de la capitale et sur l'usage de ces nouveaux espaces, qu'ils soient créés de toutes pièces ou réaménagés.

3.1. Le mode de composition colonial

Nous n'insisterons pas sur ce type de composition qui a déjà été détaillé précédemment. Rappelons seulement que ses déterminants sont : le choc de la conquête (invasion, domination et contrôle politique, poids culturel de l'implantation du catholicisme), le développement économique axé sur l'exploitation de l'espace au profit de la métropole européenne, la supériorité technique des conquérants et le poids des contraintes physiques (ravins et obstacle constitué par le Panecillo).

Les conséquences urbaines de ces déterminants perdurent : trame rigide et orthogonale, espace dominant centré sur la place d'Armes (Grand'Place) qui rassemble les symboles des pouvoirs et qui signifie la symbiose de la domination politico-administrative de l'Espagne et du poids culturel et politique de l'église catholique. Ce centre, qui jusqu'au milieu du XIX^e siècle coïncide avec les limites de la ville, correspond à l'actuel Centre Historique, objet de fierté justifiée des Quiténiens, d'admiration des touristes et d'aménagement et de réhabilitation de la part de la Municipalité (cf. planche n° 21).

La forme urbaine, née des événements historiques, de la conception de l'urbain au XVI^e siècle et des contraintes topographiques, est concentrique ; les constructions, qui forment un tout homogène, occupent l'espace plat, très réduit en superficie à cause des obstacles physiques. Le modèle centre / périphérie est déjà en place, spatialement et socialement : exclusion des Indiens, ségrégation quant à l'accès aux équipements, etc. (dans l'acte de fondation du premier hôpital de Quito en 1565, il est précisé qu'il faut séparer les Indiens des Espagnols et les hommes des femmes ; quant au cimetière des pauvres, il est rejeté en périphérie alors que celui des Espagnols de qualité est situé dans un lieu plus central).

3.2. Du mode de composition libéral au mode international : la « formalité » privée

De l'Indépendance à la mondialisation actuelle de l'économie et des formes urbaines en passant par les travaux commémoratifs du centenaire de la bataille du Pichincha (1922) qui ont transformé la physionomie de la capitale (cf. planche n° 01), le déterminant historique et politique joue un rôle essentiel dans la recomposition et l'apparition de nouvelles formes urbaines. L'intégration de l'Équateur au marché mondial au début du XX^e siècle, le renforcement du poids de l'appareil d'État et l'accélération technologique sont des éléments qui doivent être pris en compte pour comprendre le ou les modes de composition issus d'un siècle de changements profonds tant à l'échelle nationale qu'à celle du fonctionnement urbain ou intraquartier.

Il ne s'agit pas d'affirmer que la capitale a peu évolué entre le milieu du XIX^e siècle et la fin du XX^e ; toutefois, les transformations urbaines révèlent une certaine continuité — qui n'est pas exempte de périodes d'accélération liées à un ou plusieurs bouleversements structurels — qui tient au cadre capitaliste dans lequel elles se sont manifestées. L'émergence progressive de la bourgeoisie nationale, l'accroissement numérique de strates moyennes souvent issues du fonctionariat, le nombre de plus en plus grand de Quiténiens démunis qui se heurtent à l'acuité croissante des difficultés quotidiennes, induisent de nouvelles formes urbaines, de nouveaux modes de composition et de nouveaux usages des espaces urbains. À ces changements socio-économiques s'ajoutent le poids de l'automobile qui façonne et impose un type de fonctionnement urbain spécifique (liberté du choix du site d'installation, accessibilité, grands travaux de voirie...) et la dépendance partielle face aux modèles et aux modes de vie importés d'abord d'Europe puis des États-Unis, qui impliquent des modifications de comportement, de conception de l'urbain et de perception de l'espace (effet démonstration).

Si certains éléments urbains, composantes des nouvelles formes d'organisation nées de ces déterminants, perdurent — cas de la trame orthogonale qui peut être répétée de façon monotone dans le cas des lotissements récents alors qu'elle correspondait à une signification précise à l'époque coloniale — certains autres disparaissent ou se fossilisent ; c'est le cas des bâtiments industriels installés au sud du Centre Historique, le long du Machángara et près de la gare qui a joué un rôle moteur dans le processus d'industrialisation du début du XX^e siècle.

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, le maillage et l'organisation interne des îlots sont hérités de la période coloniale : tracé des voies, horizontalité des édifices, qu'ils soient résidentiels ou dévolus au commerce et aux services, etc. (quartier Mariscal Sucre par exemple). Si les matériaux de construction utilisés et les normes de confort changent, les résidences, principales ou secondaires, sont bâties en respectant (par tradition et par logique de rentabilité) le modèle urbain colonial. À partir des années soixante, on assiste, d'une part, à la juxtaposition monotone des lotissements privés de classes moyennes le long d'axes privilégiés (San Isidro,

En consecuencia, considerar a la ciudad con una mirada analítica, después de haber dissociado las calles longitudinales de las transversales, pone en evidencia no sólo el arco Sur-Oeste-Este del sitio, sino también las formas tan características de un piedemonte constituido generalmente de cenizas consolidadas, protegidas por una superficie endurecida, la cangahua, capaz de soportar infraestructuras y construcciones de importancia, pero sin embargo altamente sensibles a la erosión diferencial, lo que provoca esas alternancias de interfluvios y quebradas, tan características de los sistemas volcánicos que vienen a parcelar en el detalle el área urbanizada.

La casi ausencia de estas alternancias al Este marca igualmente los orígenes tectónicos afirmados (fallas) del salto que separa a Quito de sus afueras orientales.

3. Tentativa de clasificación, periodización y representación esquemática de los modos de composición urbana

Como lo demostramos anteriormente, el peso de los conceptos urbanos de la ciudad colonial ha modelado la trama y la malla urbanas; si bien el trazado ortogonal se perpetúa — incluso reinterpretado y adaptado — otras formas urbanas han nacido de las transformaciones del tejido económico, social y político de la capital sometido a los avances tecnológicos, a la evolución de las ideas y a las sucesivas estructuras. Los elementos determinantes — sean estos históricos, políticos, culturales, económicos o técnicos — que han permitido el surgimiento de nuevas formas de composición urbana, han tenido profundas implicaciones en la evolución de la morfología de la capital y en el uso de estos nuevos espacios, ya sea enteramente creados o reacondicionados.

3.1. El modo de composición colonial

No insistiremos en este tipo de composición que ya fue detallado anteriormente. Recordemos solamente que sus determinantes son: el shock de la conquista (invasión, dominación y control político, peso cultural de la implantación del catolicismo), el desarrollo económico centrado en la explotación del espacio en beneficio de la metrópoli europea, la superioridad técnica de los conquistadores y el peso de las limitaciones físicas (quebradas y obstáculo constituido por el Panecillo).

Las consecuencias urbanas de estos determinantes perduran: trama rígida y ortogonal, espacio dominante centrado en la Plaza Grande que reúne los símbolos de los poderes y que significa la simbiosis de la dominación político-administrativa de España y el peso cultural y político de la Iglesia Católica. Este centro, que hasta el siglo XIX coincide con los límites de la ciudad, corresponde al actual Centro Histórico, objeto de orgullo justificado de los quiteños, de admiración de los turistas y acondicionamiento y de rehabilitación por parte del Municipio (ver lámina n° 21).

La forma urbana, fruto de los eventos históricos, de la concepción de lo urbano en el siglo XVI y de las limitaciones topográficas, es concéntrica; las construcciones, que forman un todo homogéneo, ocupan el espacio plano, muy reducido en superficie a causa de los obstáculos físicos. El modelo centro / periferia ya está implantado, espacial y socialmente: exclusión de los indios, segregación en el acceso a los equipamientos, etc. (en el acta de creación del primer hospital de Quito en 1565, se especifica que hay que separar a los indios de los españoles y a los hombres de las mujeres; en cuanto al cementerio de los pobres, es relegado a la periferia mientras que el de los españoles de calidad está situado en un lugar más central).

3.2. Del modo de composición liberal al modo internacional: la « formalidad » privada

De la Independencia a la modelización actual de la economía y de las formas urbanas, pasando por las obras conmemorativas del centenario de la Batalla de Pichincha (1922) que transformaron la fisonomía de la capital (lámina n° 01), el determinante histórico y político juega un papel esencial en la recomposición y la aparición de nuevas formas urbanas. La integración del Ecuador al mercado mundial a inicios del siglo XX, el refuerzo del peso del aparato del Estado y el progreso tecnológico son elementos que deben ser tomados en cuenta para comprender el o los modos de composición producto de un siglo de cambios profundos tanto a nivel nacional como a nivel del funcionamiento urbano o intrabarral.

No se trata de afirmar que la capital ha evolucionado poco entre mediados del siglo XIX y finales del XX; sin embargo, las transformaciones urbanas revelan una cierta continuidad — no exenta de períodos de aceleración ligados a uno o varios cambios estructurales — vinculada al marco capitalista en el que se han manifestado. El progresivo surgimiento de la burguesía nacional, el incremento numérico de estratos medios a menudo constituidos de funcionarios, el número cada vez mayor de quiteños desposeídos que se enfrentan a la agudeza creciente de las dificultades cotidianas, inducen nuevas formas urbanas. A estos cambios socio-económicos se agregan el peso del automóvil que ya modela e impone un tipo de funcionamiento específico (libertad de opción del sitio de instalación, accesibilidad, grandes obras viales...) y la parcial dependencia de modelos y modas de vida importados primeramente de Europa y luego de los Estados Unidos, que implican modificaciones de comportamiento, de concepción de lo urbano y de percepción del espacio (efecto demostración).

Si bien ciertos elementos urbanos, componentes de nuevas formas de organización nacidas de estos determinantes, perduran — caso de la trama ortogonal que puede repetirse de manera monótona en el caso de las lotizaciones recientes mientras que correspondía a una significación precisa de la época colonial — otros desaparecen o se fossilizan; es el caso de los edificios industriales instalados al Sur del Centro Histórico, a lo largo del Machángara y cerca de la estación del ferrocarril que jugó un papel motor en el proceso de industrialización de inicios del siglo XX.

Hasta mediados de siglo, la malla y la organización interna de las manzanas son heredadas del período colonial: trazado de las vías, horizontalidad de los edificios, sean estos residenciales o destinados al comercio y a los servicios, etc. (barrio Mariscal Sucre por ejemplo). Si bien los materiales de construcción utilizados y las normas de confort cambian, las residencias, principales o secundarias, están construidas respetando (por tradición y por lógica de rentabilidad) el modelo urbano colonial. A partir de los años sesenta, asistimos, por una parte, a la juxtaposición monótona de las lotizaciones privadas de clases medias a lo largo de los ejes

(cf. planche n° 07), c'est-à-dire de faire face au déterminant naturel négatif. Les quartiers populaires installés sur les cônes alluviaux sont affectés en période de pluies par des inondations et des glissements de terrain dus à l'érosion des flancs volcaniques mal consolidés et au remblayage des ravins qui ne remplissent plus leur office d'exutoire naturel.

Il est nécessaire de différencier la forme urbaine héritée de la subdivision et de la dégradation des immeubles situés aux alentours du Centre Historique (taudification verticale d'anciennes résidences souvent aisées) des formes issues de l'implantation des quartiers populaires : anciens (El Tejar, La Colmena, Ferroviaria) où l'on assiste à la fois à la densification et à la taudification horizontale par récupération des patios ; des années soixante-dix (Comité del Pueblo, Guajaló) où l'on note dans un premier temps la consolidation morphologique des maisons produites par autoconstruction et dans un deuxième temps la densification et la taudification horizontale de l'espace bâti — dans certains cas, les processus de consolidation et de taudification sont concomitants ; des années quatre-vingt (La Lucha de los Pobres, Pisulí), où les mécanismes de consolidation sont amorcés. Si la morphologie de ces secteurs est très variée — la date de création du quartier joue un rôle essentiel quant à la quantité et la qualité des infrastructures et des services de base et au type d'habitat prédominant : édifices anciens de trois niveaux aux abords du Centre Historique, maisonnettes dans les quartiers anciens, cellules « en dur » rehaussées d'un demi, d'un ou de deux niveaux dans les secteurs des années soixante-dix, habitat précaire en voie de consolidation dans les quartiers des années quatre-vingt — le maillage reste orthogonal et la structuration interne de ces quartiers est comparable.

Au-delà d'une inorganisation apparente, surgit un ordre relatif qui est lié à la trame orthogonale, au découpage des îlots et à la taille des lots. Enfin, si l'on observe l'acculturation progressive des populations nées en milieu rural et leur adaptation à des traditions urbaines plus ou moins imposées, il est indéniable que le suivi, en fonction de leurs faibles ressources, des modes et modèles vus à la télévision, moyen d'information et de désinformation privilégié des strates urbaines, est marqué dans la décoration intérieure et extérieure des habitations. Peut-on affirmer que ces types de quartiers suscitent le développement d'une culture populaire urbaine ? Rien n'est moins sûr, bien qu'à l'intérieur de ces espaces excentrés et socialement clos — mais en aucun cas marginaux dans le cadre du fonctionnement global de la capitale — on puisse relever l'existence de liens de solidarité parfois très forts et de traditions spécifiques.

La figure 3 vise à récapituler de manière synoptique, synthétique et schématique les éléments que nous venons de décrire, d'analyser et d'interpréter. Elle tente de visualiser l'évolution des modes de composition urbaine de Quito ; en effet, nous avons démontré que cet angle d'approche de la ville permet de mettre en évidence certaines dynamiques urbaines en privilégiant les aspects diachroniques, les modes successifs d'écriture de la ville et les dysfonctionnements actuels. Les différents transects font apparaître les points de repère, les perspectives, l'évolution des caractéristiques fonctionnelles et résidentielles, les effets d'alignement et de masse, les pôles de structuration et les continuités et discontinuités urbaines. Ces visions de la ville, pensées en termes géographiques et non directement de gestion de l'espace, permettent de souligner les atouts et les faiblesses de la capitale et de deviner les aspects conviviaux sous-jacents.

Pour des raisons techniques de présentation de la planche, la coupe nord-sud a été intégrée au texte.

es decir de hacer frente al determinante natural negativo. Los barrios populares instalados en los conos aluviales se ven afectados en períodos de lluvias por inundaciones y deslizamientos de terreno debidos a la erosión de los flancos volcánicos mal consolidados y al relleno de las quebradas que no cumplen con su función de exutorio natural.

Es necesario diferenciar la forma urbana heredada de la subdivisión y de la degradación de los edificios situados en los alrededores del Centro Histórico (tugurización vertical de antiguas residencias a menudo acomodadas) de las formas producto de la implantación de barrios populares: antiguos (El Tejar, La Colmena, Ferroviaria) en donde asistimos a la vez a la densificación y a la tugurización horizontal por la recuperación de los patios; de los años setentas (Comité del Pueblo, Guajaló) en donde se observa, en una primera etapa, la consolidación morfológica de las casas construidas por los propios habitantes y, en una segunda etapa, la densificación y la tugurización horizontal del espacio construido — en ciertos casos, los procesos de consolidación y de tugurización son concomitantes; de los años ochentas (La Lucha de los Pobres, Pisulí), en donde los mecanismos de consolidación han empezado. Si bien la morfología de estos sectores es muy variada — la fecha de creación del barrio juega un papel esencial en cuanto a la cantidad y la calidad de las infraestructuras básicas y al tipo de hábitat predominante: edificios antiguos de tres pisos en las inmediaciones del Centro Histórico, casitas en los barrios antiguos, cabañas de materiales duros aumentadas con medio, uno o dos pisos en los sectores de los años setentas, hábitat precario en proceso de consolidación en los de los años ochentas — la malla sigue siendo ortogonal y la estructuración interna de estos barrios es comparable.

Más allá de una desorganización aparente, surge un orden relativo que está ligado a la trama ortogonal, a la división de las manzanas y al tamaño de los predios. Finalmente, si se observa la aculturación progresiva de la población nacida en el medio rural y su adaptación a tradiciones urbanas más o menos impuestas, es innegable que el seguimiento, en función de sus bajos recursos, de las modas y los modelos vistos en la televisión, medio de información y de desinformación privilegiado en los estratos urbanos, se refleja en la decoración interior y exterior de las casas de habitación. ¿Podemos afirmar que esos tipos de barrio suscitan el desarrollo de una cultura popular urbana? Nada menos seguro, aunque al interior de esos espacios alejados del centro y socialmente cerrados — pero en ningún caso marginales en cuanto al funcionamiento global de la capital — se puede poner de relieve la existencia de vínculos de solidaridad a veces muy fuertes y de tradiciones específicas.

La figura 3 apunta a recapitular de manera sinóptica, sintética y esquemática los elementos que acabamos de describir, analizar e interpretar. Intenta visualizar la evolución de los modos de composición urbana de Quito; en efecto, demostramos que este ángulo de enfoque de la ciudad permite poner en evidencia ciertas dinámicas urbanas privilegiando los aspectos diacrónicos, los sucesivos modos de escritura de la ciudad y los actuales disfuncionamientos. Los diferentes cortes revelan los puntos de referencia, las perspectivas, la evolución de las características funcionales y residenciales, los efectos de alineación y de masa, los polos de estructuración, las continuidades y discontinuidades urbanas. Estas visiones de la ciudad, pensadas en términos geográficos y no directamente de manejo del espacio, permiten subrayar las ventajas y las desventajas de la capital y adivinar los aspectos de convivencia social subyacentes.

Por razones técnicas de presentación de la lámina, el corte Norte-Sur ha sido integrado a continuación.

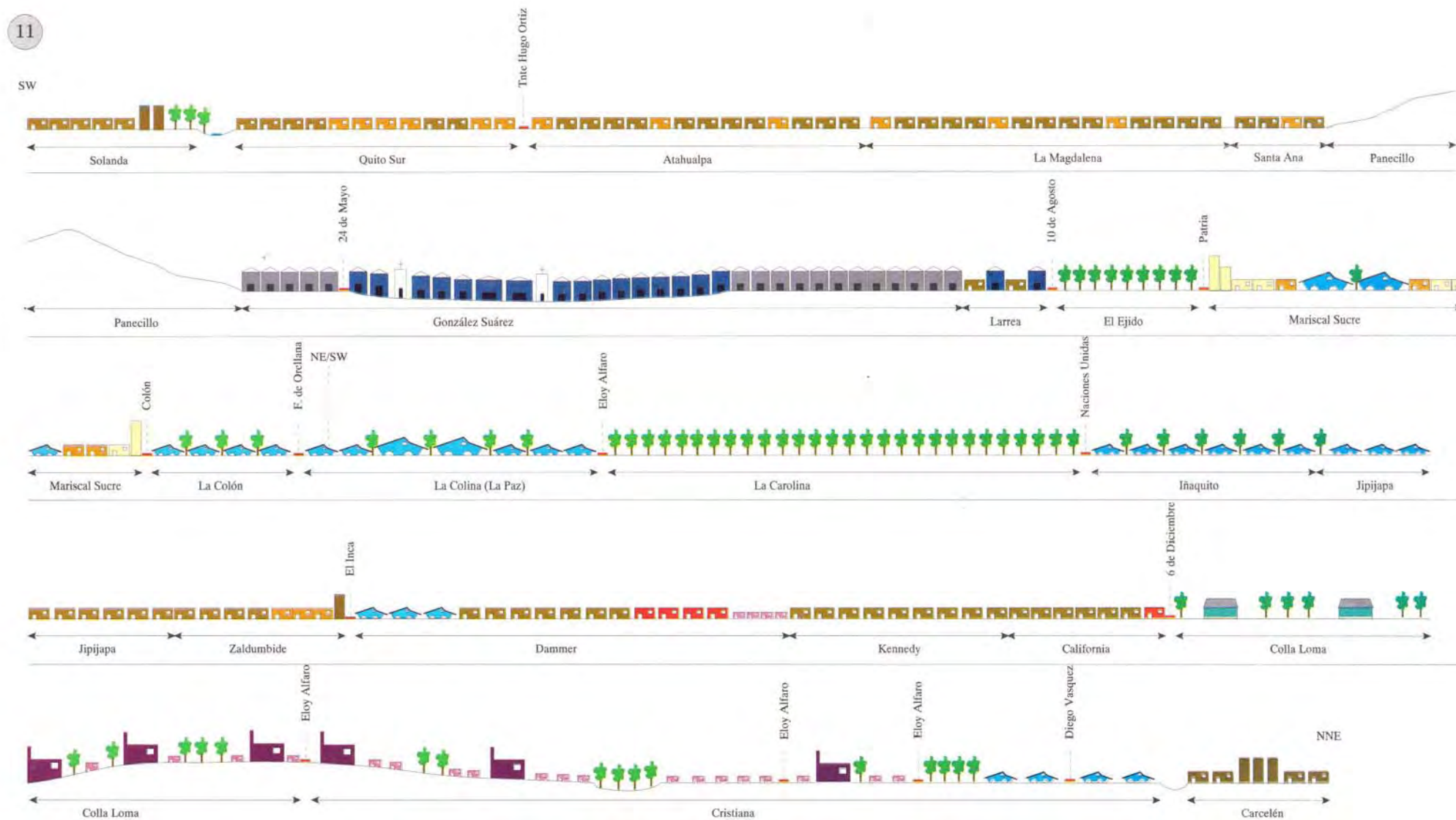


FIGURA 3 LOS MODOS DE COMPOSICIÓN URBANA
FIGURE 3 LES MODES DE COMPOSITION URBAINE



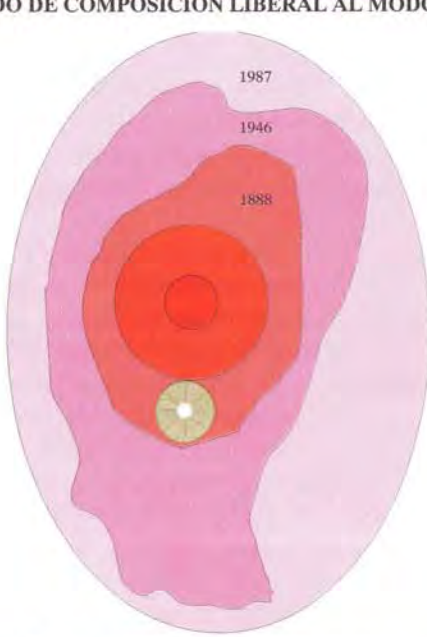


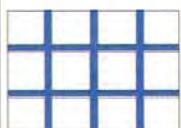





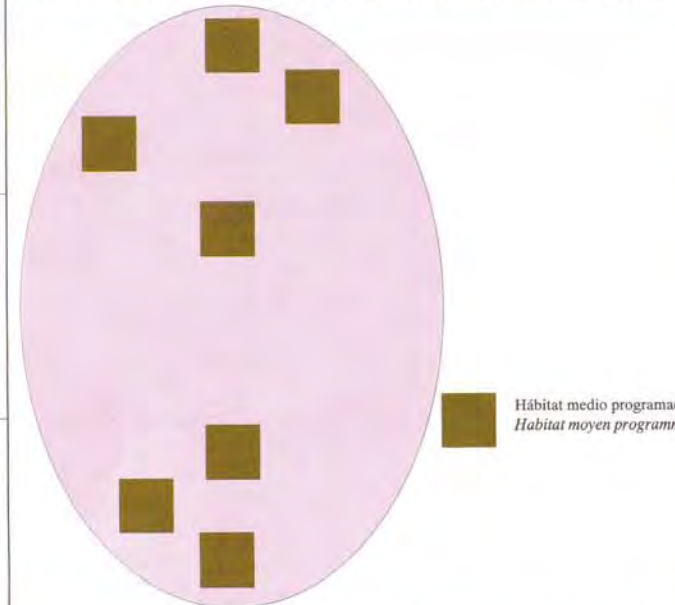


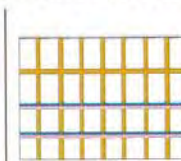



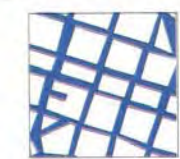


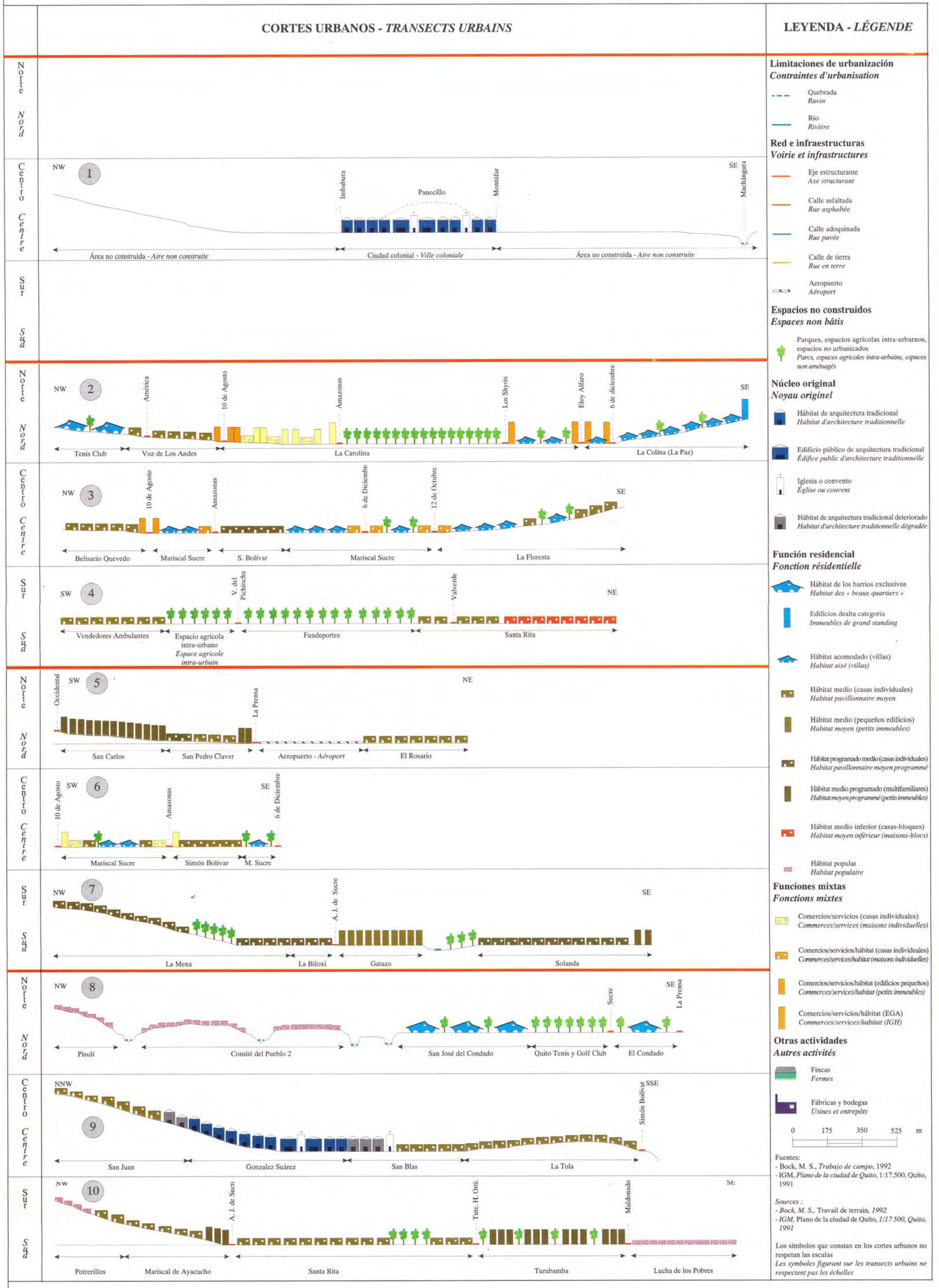
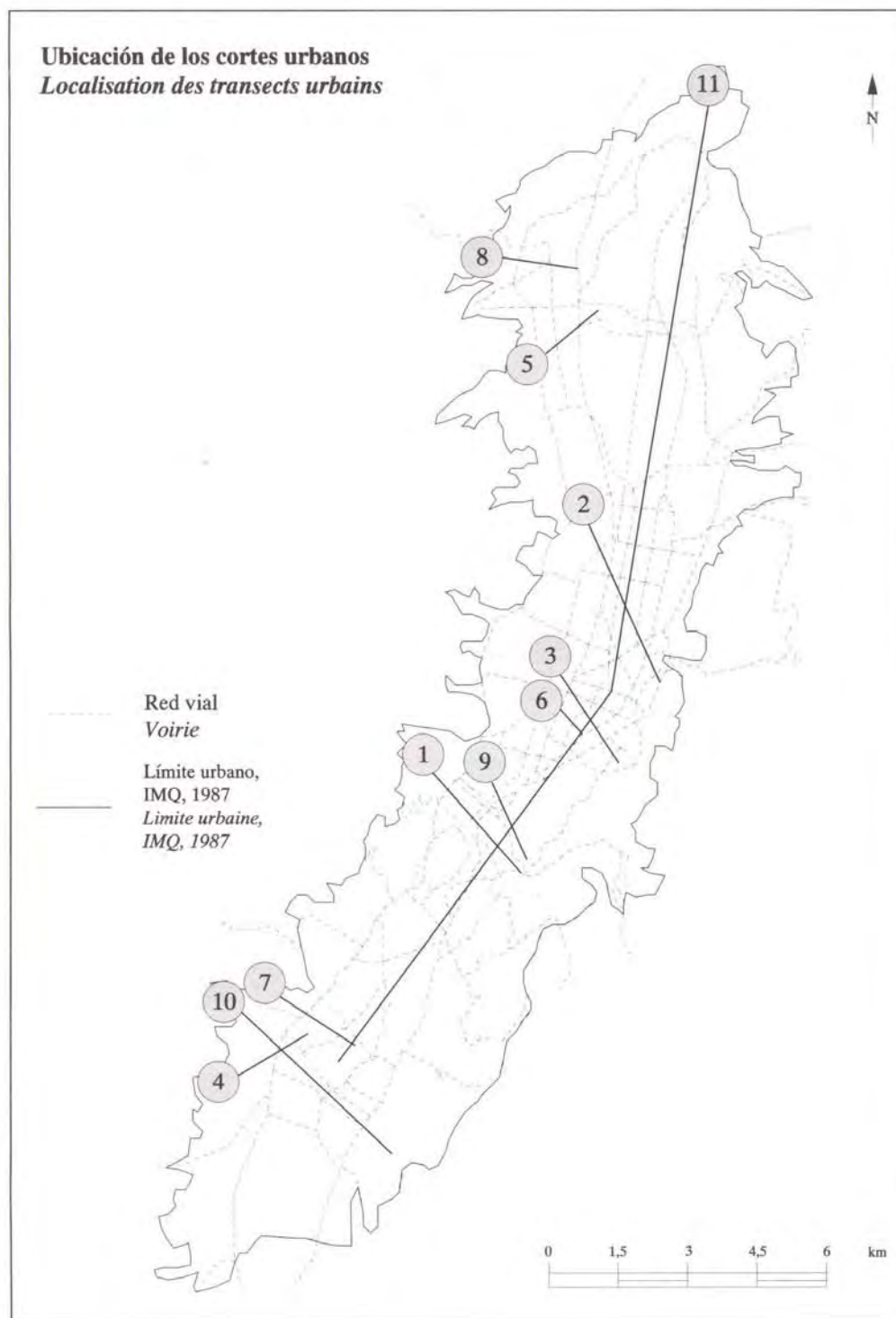
		MODOS DE COMPOSICIÓN URBANA MODES DE COMPOSITION URBAINE	FORMA DE LAS MANZANAS Y MALLA - FORME DES ÎLOTS ET MAILLAGE	
Norte Nord	1. EL MODO DE COMPOSICIÓN COLONIAL - LE MODE DE COMPOSITION COLONIALE			
	Centro Centre	 <p>El crecimiento radioconcentrico - <i>La croissance radioconcentrique</i></p>	<p>El damero original: la malla urbana de referencia - <i>Le damier originel : la maille urbaine de référence</i></p>  <p>González Suárez (Centro Histórico - <i>Centre Historique</i>)</p>	
	Sur Sud			
Norte Nord	2. DEL MODO DE COMPOSICIÓN LIBERAL AL MODO INTERNACIONAL - DU MODE DE COMPOSITION LIBÉRAL AU MODE INTERNATIONAL			
	Centro Centre	 <p>El crecimiento longitudinal - <i>La croissance longitudinale</i></p>	<p>Manzana de gran tamaño de los sectores residenciales acomodados y de servicios - <i>Îlot de grande taille des secteurs résidentiels aisés et de service</i></p>  <p>Manzana irregular de los barrios acomodados en vertiente <i>Îlot irrégulier des quartiers aisés sur versant</i> La Colina (La Paz)</p>  <p>Manzana rectangular ocupada por edificios de altura <i>Îlot rectangulaire occupé par des édifices en hauteur</i> La Carolina</p>	<p>Variedad de damero - <i>Variété de damier</i></p>  <p>El damero original <i>Le damier originel</i> González Suárez (Centro Histórico - <i>Centre Historique</i>)</p>  <p>Reproducción del damero original <i>Reproduction du damier originel</i> Mariscal Sucre</p>
	Sur Sud		<p>Variedad de mallas en los barrios de clases medias - <i>Variété des maillages dans les quartiers de classes moyennes</i></p>  <p>Reproducción ampliada del damero original <i>Reproduction agrandie du damier originel</i> Vendedores Ambulantes</p>  <p>Manzana rectangular con callejón de comunicación <i>Îlot rectangulaire avec impasse de desserte</i> Atahualpa</p>	
	<p>La manzana rectangular de las urbanizaciones planificadas - <i>L'îlot rectangulaire des urbanisations planifiées</i></p>  <p>Manzana rectangular de gran tamaño <i>Îlot rectangulaire de grande taille</i> San Carlos</p>  <p>Manzana rectangular de tamaño pequeño <i>Îlot rectangulaire de petite taille</i> Carcelén</p>			
Norte Nord	3. EL MODO DE COMPOSICIÓN ESTATAL - LE MODE DE COMPOSITION ÉTATIQUE			
	Centro Centre	 <p>Hábitat medio programado <i>Habitat moyen programmé</i></p> <p>El archipiélago de las acciones programadas - <i>L'archipel des actions programmées</i></p>	<p>Manzana rectangular de tamaño pequeño de las urbanizaciones programadas - <i>Îlot rectangulaire de petite taille des urbanisations planifiées</i></p>  <p>Simón Bolívar (Mariscal Sucre)</p>	
	Sur Sud		<p>Manzana rectangular de dimensión variable de las urbanizaciones programadas - <i>Îlot rectangulaire de dimension variable des urbanisations planifiées</i></p>  <p>Solanda</p>	
	<p>Manzana de los barrios populares recientes - <i>Îlot des quartiers populaires récents</i></p>  <p>Manzana rectangular de tamaño pequeño <i>Îlot rectangulaire de petite taille</i> Comité del Pueblo</p>  <p>Manzana cuadrada de tamaño pequeño adaptada a la topografía <i>Îlot carré de petite taille adapté à la topographie</i> Pisuli</p>			
Norte Nord	4. EL MODO DE COMPOSICIÓN POPULAR - LE MODE DE COMPOSITION POPULAIRE			
	Centro Centre	 <p>El centro deteriorado y el anillo de pobreza - <i>Le centre dégradé et l'anneau de pauvreté</i></p>	<p>Manzana de los barrios populares antiguos - <i>Îlot des quartiers populaires anciens</i></p>  <p>Manzana irregular adaptada a la topografía <i>Îlot irrégulier adapté à la topographie</i> La Tola</p>  <p>Reproducción reducida del damero original <i>Reproduction réduite du damier originel</i> San Juan</p>	
	Sur Sud		<p>Manzana adaptada a la topografía de los barrios populares recientes - <i>Îlot adapté à la topographie des quartiers populaires récents</i></p>  <p>Trama compuesta de tendencia rectangular <i>Trame composite à tendance rectangulaire</i> Lucha de los Pobres</p>  <p>Manzana delimitada por callejones de comunicación según las curvas de nivel <i>Îlot délimité par des impasses de desserte suivant les courbes de niveau</i> Potrerillos</p>	

FIGURA 3 LOS MODOS DE COMPOSICIÓN URBANA
FIGURE 3 LES MODES DE COMPOSITION URBAINE





4. Accessibilité et enclavement : une vision des modes de composition urbaine

L'image que donne la figure 4 est fondée sur les capacités de fonctionnement de la voirie quiténienne. Elle a été élaborée au vu du plan de 1983 au 1/2 000 dont les informations ont été complétées par un passage sur le terrain en septembre 1990, notamment dans les quartiers nouveaux et ceux réputés peu accessibles. L'analyse permet deux observations complémentaires : celle de la capacité de trafic et de dégagement des grands axes ; celle des infrastructures de desserte innervant les quartiers.

4.1. Les grands axes et le transit

Quito possède un réseau partiellement construit de voies d'évitement, notamment des éléments de *by pass* fonctionnant en voies directes. Celui-là permet de parvenir rapidement jusqu'aux quartiers centraux qui semblent en être actuellement le point d'aboutissement. On les atteint du nord, par l'avenue Occidentale, et bientôt du sud, par l'avenue Orientale. Cependant, ces deux tronçons de la future voie périphérique ne sont pas encore interconnectés. En outre, si les entrées et sorties de l'avenue Occidentale sont disposées de manière satisfaisante, il n'en est pas de même pour celles de l'avenue Orientale, plus rapide et plus excentrique. Le nord de la ville possède également une bonne pénétrante (l'avenue Panaméricaine) qui mène jusqu'au quartier Mariscal Sucre (CBD). De multiples voies rapides, assurant un fort trafic intra-urbain, renforcent la pénétrabilité des quartiers sis globalement au nord du parc de l'Ejido. De même, de ces quartiers on peut assez bien s'évader vers le nord ou l'est de la ville, en direction du sillon interandin, tandis que le sud de Quito apparaît, encore une fois, comme un parent pauvre.

Deux autres particularités doivent être mentionnées :

- l'aéroport constitue, au nord, une barrière infranchissable qui scinde la ville en deux à partir de la Yé (convergence en Y des avenues 10 de Agosto, América et la Prensa) ; cette bifurcation n'est pas sans conséquence : l'axe nord-oriental fixe la croissance de la partie nord de Quito sur l'avenue Panaméricaine, confortant une tendance excentro-linéaire déjà clairement marquée qui se distribue en nodules développés sur des villages et bourgs plus anciens, et l'axe nord-occidental porte également une part de la croissance spatiale, mais limitée par le site et l'absence de points d'appui suburbains favorables ; en 1990, bien que projetée, la liaison rapide, au-delà de l'aéroport, entre les deux branches de la Yé n'est pas assurée ; il en est de même du *by pass* nord-oriental qui, en empruntant l'avenue Eloy Alfaro dans sa partie haute, permettra de dédoubler le charroi de l'avenue Panaméricaine et de relier les zones industrielles méridionales et septentrionales de Quito ;

- l'étranglement du trafic dans la traversée du Casco Colonial dont la composition spatiale et l'ancienneté conservée constituent un goulot difficile à éviter ; cette question n'est pas nouvelle ; la construction de tunnels routiers devait répondre à la nécessité de décongestion qu'elle génère, mais ces tunnels, depuis dix ans, débouchent sur des rues et non sur une voie d'évitement redistribuant ses flux par des entrées et sorties correctement implantées ; au vu

4. Accesibilidad y aislamiento: una visión de los modos de composición urbana

La imagen que da la figura 4 está basada en las capacidades de funcionamiento de la red vial quiteña. Ha sido elaborada a partir del plano de 1983 a escala 1:2.000 cuyas informaciones fueron completadas mediante una visita al terreno (septiembre de 1990), en especial a los nuevos barrios y a aquellos conocidos como difícilmente accesibles. El análisis permite dos observaciones complementarias: la de la capacidad de circulación y de despejo de los grandes ejes; la de las infraestructuras de comunicación que irrigan a los barrios.

4.1. Los grandes ejes y el tránsito

Quito posee una red construida parcialmente de vías de evitación, especialmente elementos de *by pass* que funcionan como vías directas. Esta red permite llegar rápidamente a los barrios centrales que al parecer son actualmente su punto de desembocadura. Desde el Norte, se llega a ellos por la avenida Occidental, y pronto se podrá utilizar, desde el Sur, la avenida Oriental. Sin embargo, estos dos tramos de la futura perimetral no están interconectados. Además, si bien las entradas y salidas de la avenida Occidental están dispuestas de manera satisfactoria, no sucede lo mismo en el caso de la avenida Oriental, más rápida y más excéntrica. El Norte de la ciudad cuenta igualmente con una buena vía de penetración (la Panamericana) que conduce hasta el barrio Mariscal Sucre (CBD). Múltiples vías rápidas, que garantizan una importante circulación intra-urbana aumentan la penetrabilidad de los barrios situados de manera general al Norte del parque de El Ejido. Asimismo, de estos barrios se puede de manera relativamente simple salir hacia el Norte o el Este de la ciudad, en dirección del callejón interandin, mientras que el Sur de Quito se revela, una vez más, como un pariente pobre.

Se deben mencionar otras dos particularidades:

- el aeropuerto constituye, al Norte, una barrera infranqueable que divide a la ciudad en dos a partir de la « Y » (convergencia en Y de las avenidas 10 de Agosto, América y la Prensa); esta bifurcación no está exenta de consecuencias: en el eje nororiental se centra el crecimiento de la parte norte de Quito, consolidando una tendencia excentro-lineal ya claramente marcada que se distribuye en nodulos desarrollados en pueblos y ciudadelas más antiguos; en el eje noroccidental se articula igualmente parte del crecimiento espacial, aunque limitado por el sitio y la ausencia de puntos suburbanos de apoyo favorables; en 1990, aunque programada, la unión rápida, más allá del aeropuerto, de las dos ramificaciones de la « Y » no está asegurada; es asimismo el caso del *by pass* nororiental que, tomando la avenida Eloy Alfaro en su parte alta, permitirá desdoblarse el tráfico de la Panamericana y unir las zonas industriales meridionales y septentrionales de Quito;

- la disminución de la velocidad de circulación al atravesar el Casco Colonial cuyas composición espacial y antigüedad conservada constituyen un estrangulamiento difícil de evitar; esta dificultad no es nueva; la construcción de túneles debía responder a la necesidad de descongestión, pero dichos túneles, construidos hace diez años, desembocan en calles y no en una vía de evitación que redistribuya sus flujos mediante entradas y salidas implantadas correc-

de cette situation, on peut s'interroger sur l'urgence à poser le problème de la traversée du Centre Historique et sur son opportunité : tramways ou autres transports collectifs en site propre, diminution de la pollution, accélération des débits, abaissement des nuisances sonores, etc.

4.2. La circulation intra-urbaine et intraquartiers

La viabilité des quartiers diffère considérablement selon leur localisation, pour des raisons de site et d'histoire. Ainsi, la Quito coloniale s'est établie sur un plan en damier conforme à la coutume hispanique. Si l'ensemble de ses constructions, à l'exception des églises et couvents, n'a plus grand chose de commun avec celui des premiers siècles de la Conquête, la trame viaire sur laquelle il s'élève s'est étendue au fur et à mesure de la création des quartiers proches. Le gel du paysage urbain ainsi généré (classement UNESCO) a maintenu l'ensemble peu ou prou en l'état de l'époque républicaine —rues étroites, passages et escaliers— si bien que cette situation, conjuguée avec un usage intensif, commercial et forain de la rue (cf. planche n° 37), fait de ces quartiers un ensemble convivial peu pénétrable aux heures ouvrables. C'est alors un véritable piège à voitures où vient s'enliser et quasi se figer toute activité de transit motorisé.

À cela s'ajoute un système de circulation pédestre empruntant impasses, immenses montées d'escaliers et passages tout juste accessibles, autrefois, à un âne bâté. Ainsi passe-t-on des rues animées du Centre Historique aux rues hautes des vieux quartiers le joutant.

Plus haut encore, sur des pentes trop onéreuses à aménager et fréquemment hors des limites techniques d'alimentation en eau (cf. planche n° 22), ou bien, au-delà des tronçons de voie périphérique au nord, sur des pentes initialement occupées sans titres et en cours de consolidation au sud comme au nord, les voies ne sont plus que des chemins de terre défoncés, accessibles aux seuls véhicules tout terrain. Ces quartiers pionniers semblent, pour le moment, exclus d'un désenclavement efficace. Ils sont cependant généralement traversés d'une voie automobile sinueuse mais praticable qui permet aux autobus d'assurer un minimum de desserte mécanique.

Les autres quartiers de Quito, situés indifféremment au nord et au sud, sont plus ou moins affectés par le trafic automobile, mais toujours aisément accessibles. Il faut ici en distinguer deux sortes :

- ceux qui sont irrigués par un microréseau local aux nombreuses impasses, dont la pénétrabilité est renforcée par de fréquents passages piétonniers ; résultat d'une politique de lotissements généralement bien singularisés, ils se rencontrent dans toute la ville ;

- ceux qui sont traversés de voies à grand gabarit, ou de moindre ampleur, permettant une circulation interquartiers fluide et commode ; tous ceux de cette catégorie abritent, ou sont susceptibles d'abriter à terme, des activités d'intérêt régional, national ou international.

tamente; en vista de tal situación, nos podemos interrogar sobre la urgencia de plantear el problema del cruce del Centro Histórico y sobre su conveniencia: tranvías u otros transportes colectivos con carril propio, disminución de la contaminación, aceleración de la circulación, reducción de los ruidos, etc.

4.2. La circulación intra-urbana e intrabarrial

La viabilidad de los barrios difiere considerablemente según su localización, por razones de sitio y de historia. Así, la Quito colonial se estableció en un plano de damero conforme a la costumbre hispánica. Si bien todas sus construcciones, a excepción de las iglesias y conventos, ya no tienen mayor cosa en común con las de los primeros siglos de la Conquista, la trama vial en la que se levantan se ha extendido a medida que avanzaba la creación de barrios cercanos. El congelamiento del paisaje así generado (designación de la UNESCO) ha mantenido al conjunto más o menos en el estado de la época republicana — calles estrechas, callejones y escalinatas — de modo que esta situación, conjugada con un uso intensivo de la calle, comercial y feriante (ver lámina n° 37), transforma a estos barrios en un conjunto de fuerte convivencia social poco penetrable en las horas hábiles. Es entonces una verdadera trampa de vehículos en donde viene a atascarse y casi a detenerse toda actividad de circulación motorizada.

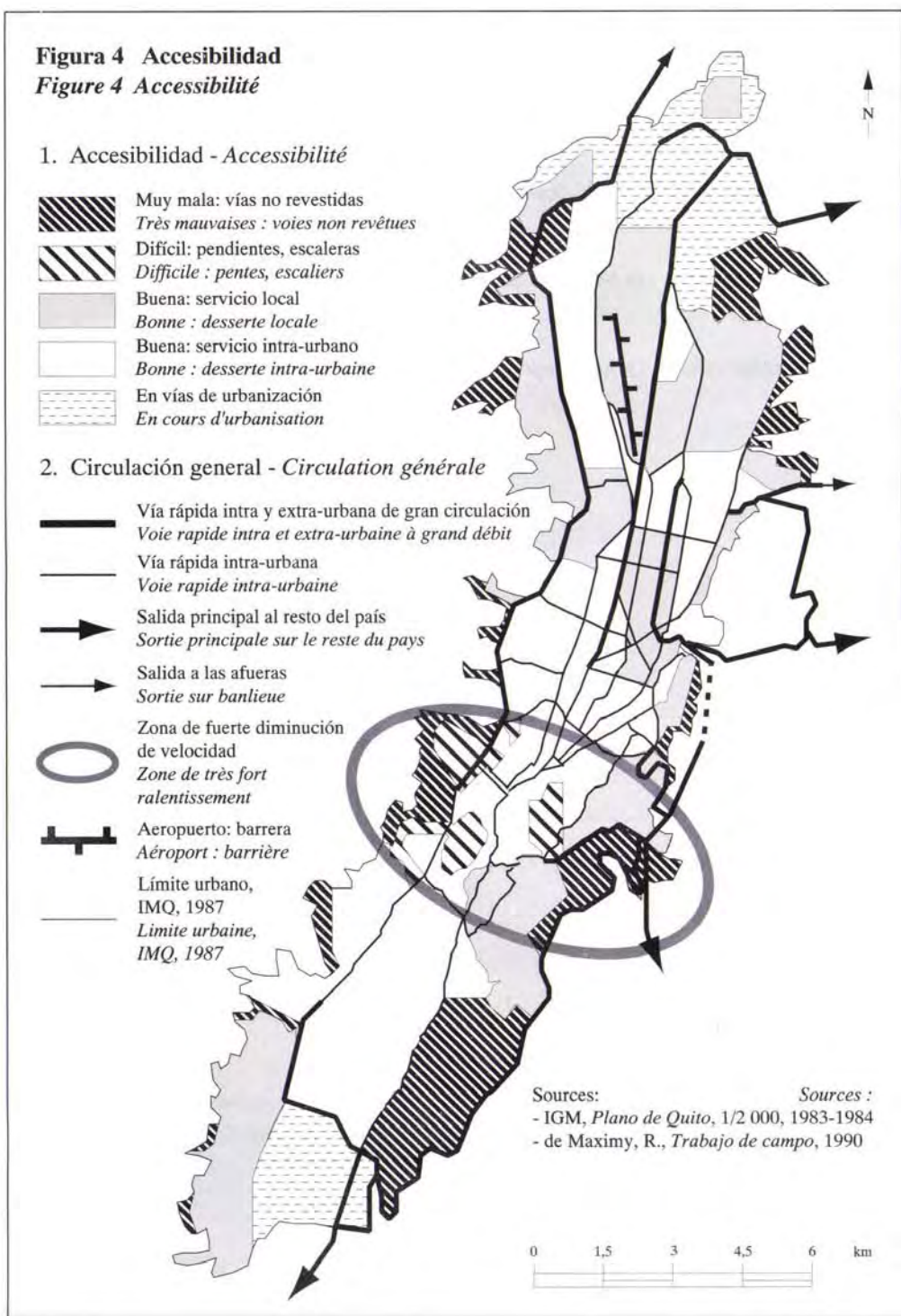
A esto se agrega un sistema de circulación por pasajes, inmensas escalinatas y callejones apenas accesibles antaño a un asno enalbardado. Así se pasa de las calles animadas del Centro Histórico a las calles altas de los antiguos barrios contiguos.

Más arriba aún, en pendientes cuyo acondicionamiento resultaría muy oneroso y situadas frecuentemente fuera de los límites técnicos de abastecimiento de agua (ver lámina n° 22), o más allá de los tramos de la perimetral al Norte, en pendientes ocupadas inicialmente sin títulos de propiedad y en vías de consolidación tanto al Sur como al Norte, las vías ya no son sino caminos de tierra llenos de baches, accesibles sólo a los vehículos de doble tracción. Estos barrios marginales parecen al momento estar excluidos de la posibilidad de mejorar su accesibilidad. Sin embargo, están atravesados generalmente por una vía sinuosa pero utilizable que permite a los buses garantizar un mínimo de comunicación mecánica.

Los demás barrios de Quito, situados indistintamente al Norte y al Sur, cuentan en mayor o menor medida con un tráfico automotriz, pero son siempre fácilmente accesibles. Entre ellos, hay que distinguir dos tipos:

- los que están irrigados por una micro-red local con numerosos callejones, cuya penetrabilidad es favorecida por frecuentes pasajes peatonales; resultado de una política de lotizaciones generalmente bien caracterizadas, estos barrios se encuentran en toda la ciudad;

- los atravesados por vías de gran circulación, o de menor amplitud, que permiten un tráfico interbarrial fluido y cómodo; todos los de esta categoría acogen o podrán acoger en el futuro actividades de importancia regional, nacional o internacional.



Cette figure requiert toute l'attention des aménageurs, car elle donne une image assez fidèle de la ville activiste opposée à la ville résidentielle, et aussi des espaces intégrés à la vie urbaine (fonctionnement) et de ceux qui le sont peu ou ne le sont pas du tout.

Ainsi, à Quito, la composition urbaine et ses modes ne sont pas qu'un fait historique, une empreinte d'étapes de croissance, d'évolution de techniques d'urbanisation et d'usage quotidien de la ville que la microanalyse révèle et qui reste somme toute anecdotique bien que symptomatique; c'est aussi l'expression d'une souplesse d'adaptation au relief: Quito colle à sa géographie. Il faudrait des pressions de l'ordre de celles que l'on trouve au Japon (Tokyo, Kobe, Osaka) ou à Hong Kong pour que l'urbanisation s'affranchisse quelque peu de ses assises géomorphologiques et géotechniques, ce qui n'est en tout état de causes pas envisageable.

PERSPECTIVES

On peut se demander l'intérêt qu'il y a pour l'urbaniste à considérer les modes de composition urbaine. Peut-être n'y en a-t-il pratiquement aucun de bien impérieux. L'action technocratique, si évidente dans les intentions de planification à Quito, quoique si régulièrement bafouée par les actions forcenées des usagers les plus démunis, contraints cependant à inventer leurs modes d'insertion socio-spatiale, n'en sera pas perturbée. Mais il n'est pas inutile que les acteurs, qu'ils construisent l'espace urbain à gestes obscurs de fourmis ou à gestes spectaculaires et mécanisés de conquérants, sachent que le site de Quito s'allie à une tradition qui n'est pas qu'une soumission à des règles anciennes, une habitude coutumière, mais qui est aussi, et avant tout, l'expression d'une nécessité porteuse d'un *modus vivendi*. Une telle prise de conscience devrait modifier l'économie de l'urbanisation et inciter les acteurs à toujours plus d'échanges et plus de concertation.

À cela on peut ajouter qu'il est nécessaire que les citoyens des villes à croissance ultrarapide se rendent compte que, même dans une apparence de désordre ou de mimétisme fondé sur des modèles venus d'ailleurs, les lieux de leur vie quotidienne sont le résultat de leur culture et de leur identité. Ceci impose finalement que les autorités municipales responsables de la planification et de la gestion urbaine assument, avec clairvoyance, les idées et les techniques issues des tréfonds de leur terre, et sachent intelligemment, avec circonspection et tolérance, les croiser avec les idées et les techniques venues du reste du monde. Ce n'est que dans une telle perspective que seront assumés et dominés les aléas inévitables, parfois très violents, qu'entraîne l'obligation d'intégrer les populations les moins informées et les plus démunies qui peuplent les quartiers marginaux ou marginalisés.

Esta figura requiere toda la atención de los planificadores, pues da una imagen bastante fiel de la ciudad activa opuesta a la ciudad residencial, al igual que de los espacios integrados a la vida urbana (funcionamiento) y de los que lo están mínimamente o no lo están en absoluto.

Así en Quito, la composición urbana y sus modos no son sólo un hecho histórico, un sello de las etapas de crecimiento, de evolución de técnicas de urbanización y de uso cotidiano de la ciudad revelado por el micro-análisis, y que sigue siendo en suma anecdotico aunque sintomático; son también la expresión de una flexibilidad de adaptación al relieve: Quito se apega a su geografía. Harían falta presiones del orden de las que se observan en el Japón (Tokio, Kobe, Osaka) o en Hong-Kong para que la urbanización se independice un tanto de sus cimientos geomorfológicos y geotécnicos, lo que de todas formas no es imaginable.

PERSPECTIVAS

Podemos preguntarnos que interés reviste para el urbanista la consideración de los modos de composición urbana. Tal vez no existe ninguno muy imperioso. La acción tecnocrática, tan evidente en las intenciones de planificación de Quito, aunque tan regularmente despreciada por las acciones incontrolables de los usuarios más desposeídos, obligados sin embargo a inventar sus modos de inserción socio-espacial, no se verá por ello perturbada. Pero no es inútil que los actores, ya sea que construyan el espacio urbano con gestos oscuros de hormiga o con gestos espectaculares y mecanizados de compradores, sepan que el sitio de Quito se alía a una tradición que no es sólo una sumisión a antiguas reglas, un hábito, sino que es también, y ante todo, la expresión de una necesidad que lleva en sí un *modus vivendi*. Tal toma de conciencia debería modificar la economía de la urbanización e incitar a los actores a intercambios y a una concertación cada vez mayores.

A esto se puede agregar que es necesario que los ciudadanos de las ciudades de crecimiento ultrarápido reparen en el hecho de que, incluso en una apariencia de desorden o de mimetismo basado en modelos venidos de fuera, los lugares de su vida cotidiana son el resultado de su cultura y de su identidad, lo que impone finalmente que las autoridades municipales responsables de la planificación y de la gestión urbana asuman con clarividencia las ideas y las técnicas producto de lo recóndito de su tierra, y sepan inteligentemente, con circunspección y tolerancia, combinarlas con las ideas venidas del resto del mundo. No es sino en esa perspectiva que serán asumidos y dominados los riesgos inevitables, a veces muy violentos, que acarrea la obligación de integrar a la población menos informada y más desposeída que habita en los barrios marginales o marginados.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE - ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

- COQUERY, M., 1982, La notion de « mode de composition urbaine » : un outil opératoire en urbanisme (le cas de l'Afrique Noire), *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, 16, 1-2, p. 123-144.
- Le Grand Paris, 1986, *Murs, Murs*, 14.
- de MAXIMY, R., 1991, Architecture et urbanisme politique : réflexion sur la ville, considérations démonstratives sur Yaoundé et Quito, Toulouse, colloque international *Grandes métropoles d'Afrique et d'Amérique latine. Équipements urbains et pratiques culturelles*.
- de MAXIMY, R., 1985, Contribución al estudio de los barrios de Quito : la Mariscal Sucre, Documentos de investigación, 5, *Quito aspectos geográficos de su dinamismo*, Quito, Centro Ecuatoriano de Investigación Geográfica (CEDIG), p. 59-74.
- VILLAVICENCIO, M., 1984, *Geografía de la República del Ecuador (1858)*, Quito, Corporación Editora Nacional, 505 p.

PROPOS SUR LA MÉTHODE

La modélisation graphique pratiquée depuis une quinzaine d'années a pour objectif de rendre plus lisible un espace donné ou une problématique spatiale particulière ; pour ce faire, elle cherche à généraliser les structures, en faisant abstraction des détails et des « bruits », pour mieux mettre en évidence un nombre limité de formes simples d'organisation représentées dans un cadre spatial théorique de référence. La méthode se veut à la fois outil d'analyse et moyen de communication.

Modéliser un territoire ne consiste donc pas à le schématiser pour en faciliter la mémorisation, mais à le réduire à un nombre limité de structures spatiales élémentaires ou chorèmes (sur le concept, cf. BRUNET, 1980), afin de dégager les règles de sa composition interne et de son fonctionnement, d'en saisir les dynamiques, les articulations, les ruptures majeures. Modéliser un espace « nécessite une réflexion préalable sur les principes d'organisation de l'espace qui ont des chances d'être en jeu, compte tenu du territoire et du thème en question. » (BRUNET, 1987). La modélisation implique ainsi une double démarche scientifique, à la fois inductive — tel phénomène correspond à un ou plusieurs chorèmes combinés — et déductive — les hypothèses, énoncées au préalable, doivent être vérifiées et éventuellement modifiées à la lumière des connaissances disponibles sur l'espace considéré.

La modélisation de l'espace urbain de la capitale équatorienne ne naît donc pas d'une vision de l'esprit ou du désir de sacrifier à une « mode scientifique ». La démarche s'appuie sur la connaissance du terrain et l'interprétation des données, notamment un corpus de représentations cartographiques, et elle n'est pas une déformation arbitraire du réel. L'élaboration du modèle spécifique de l'agglomération cherche à rendre compte de la complexité de l'espace quiténien, en faisant d'abord l'inventaire des structures élémentaires dont la composition ultérieure permet de mettre en valeur les lignes de force et les caractéristiques essentielles de la métropole andine des années quatre-vingt-dix, dans sa combinaison d'axes et de nœuds, d'aires et de réseaux, de contraintes et de dynamiques différenciées.

L'inventaire analytique est ici conduit en deux temps et à deux niveaux ; celui de la ville de Quito proprement dite et celui de l'aire métropolitaine. Il précède et autorise la phase de construction du modèle spécifique où les chorèmes sont combinés entre eux, après avoir été éventuellement simplifiés ou épurés pour une meilleure lisibilité d'ensemble.

I. DONNÉES ET CONTRAINTES DU SITE

1.1. La gouttière et le gradient altitudinal

La ville de Quito, située à une altitude moyenne de 2 800 mètres, occupe une étroite gouttière méridienne étendue sur une trentaine de kilomètres du nord au sud et trois à six kilomètres de l'est à l'ouest.

Deux versants d'inégale puissance se font face de part et d'autre de la gouttière : à l'ouest, les premières pentes (2 800-3 300 m) du Pichincha (volcan actif) dont les boisements d'eucalyptus constituent une « ceinture verte » théoriquement inconstructible mais en partie mitée par des lotissements non contrôlés ; à l'est, le revers d'un gradin tectonique faillé, pseudo-cuesta dont la crête dépasse les 3 000 m et dont le front, dominant le sillon interandin, constitue une rupture topographique capitale.

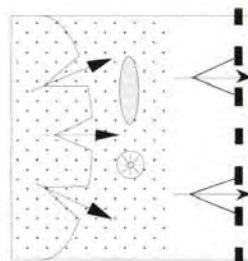
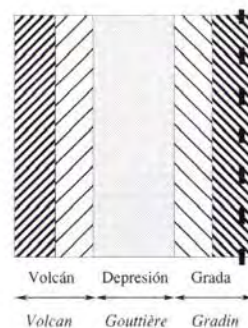
Le site offre ainsi une structure en bandes longitudinales, expression du gradient altitudinal observé symétriquement de part et d'autre de l'axe de la gouttière.

1.2. Le compartimentage des versants : dissection et risques naturels

À la quasi-continuité de la gouttière, partiellement interrompue par l'obstacle du Panecillo (3 010 m), s'oppose le vigoureux compartimentage des versants : à l'ouest, les barrancos dissèquent le cône volcanique du Pichincha, tandis qu'à l'est des brèches sont ouvertes dans le bourrelet du gradin oriental par le Machángara et la Quebrada de Tumbaco (ancien déversoir du lac de la Carolina). La discontinuité corrélative de l'espace bâti dans la partie haute des versants rend nécessaire la construction d'ouvrages d'art pour la mise en communication longitudinale des quartiers.

Depuis une vingtaine d'années, les risques morphoclimatiques (inondations, coulées de boue...) affectent surtout la périphérie urbaine des versants du Pichincha et du rebord oriental de la gouttière. L'intensité des précipitations, qui atteint en 30 minutes 23 mm (médiane) et 30 mm (fréquence décennale), les écoulements de type torrentiel, le nombre réduit des exutoires principaux disséquant le gradin tectonique, et surtout le remblayage des barrancos pour faire face à la croissance urbaine, expliquent à la fois la fréquence des accidents et leur localisation. Le réseau d'égoûts, qui se substitue progressivement à celui des barrancos remblayés, est incapable d'assurer l'évacuation des eaux usées et des eaux pluviales en période de fortes crues hivernales.

Pourtant, si les accidents dus au drainage sont fréquents, leur gravité n'est pas comparable aux risques potentiels volcanique et sismique (voisinage de volcans actifs, construction de la capitale à la verticale de la zone de subduction de la plaque Nazca, puissant réseau de failles longitudinales, instabilité du fond de la gouttière occupée par des sédiments d'origine fluvio-lacustre...). La conjonction



ALGUNAS PALABRAS SOBRE EL MÉTODO

La modelización gráfica practicada desde hace unos quince años tiene como objetivo hacer más legible un espacio dado o una problemática espacial particular; para ello, busca generalizar las estructuras, abstrayéndose de los detalles y los « ruidos » para evidenciar mejor un número limitado de formas simples de organización representadas en un marco espacial teórico de referencia. El método se quiere a la vez instrumento de análisis y medio de comunicación.

Modelizar un territorio no consiste entonces en esquematizarlo para facilitar su memorización, sino en reducirlo a un número limitado de estructuras espaciales elementales o coremas (sobre el concepto, ver BRUNET, 1980), a fin de destacar las reglas de su composición interna y de su funcionamiento, de comprender sus dinámicas, sus articulaciones, sus rupturas mayores. Modelizar un espacio « requiere una reflexión previa sobre los principios de organización del espacio que están probablemente en juego, teniendo en cuenta el territorio y el tema en cuestión. » (BRUNET, 1987). Así, la modelización implica un doble razonamiento científico, inductivo — tal fenómeno corresponde a uno o varios coremas combinados — y deductivo a la vez — las hipótesis, enunciadas previamente, deben ser verificadas y eventualmente modificadas a las luces de los conocimientos disponibles sobre el espacio considerado.

La modelización del espacio urbano de la capital ecuatoriana no nace entonces de una visión del entendimiento o del deseo de sacrificarse a una « moda científica ». El razonamiento se apoya en el conocimiento del terreno y en la interpretación de los datos, especialmente un cuerpo de representaciones cartográficas, y no es una deformación arbitraria de lo real. La elaboración del modelo específico de la aglomeración busca dar cuenta de la complejidad del espacio quiteño, realizando primeramente el inventario de las estructuras elementales cuya composición ulterior permite destacar las líneas de fuerza y las características esenciales de la metrópoli andina de los años noventa, en su combinación de ejes y de nódulos, de áreas y de redes, de limitaciones y de dinámicas diferenciadas.

Aquí, el inventario analítico es realizado en dos tiempos y a dos niveles, el de la ciudad de Quito propiamente dicha y el del área metropolitana. Precede y autoriza la fase de elaboración del modelo específico en donde los coremas son combinados entre sí, después de haber sido eventualmente simplificados o depurados para una mejor legibilidad del conjunto.

I. DATOS Y LIMITACIONES DEL SITIO

1.1. La depresión y el gradiente altitudinal

La ciudad de Quito, situada a una altitud promedio de 2.800 metros, ocupa una estrecha depresión meridiana que se extiende en alrededor de 30 kilómetros de Norte a Sur y 3 a 6 kilómetros de Este a Oeste.

Dos vertientes de fuerza desigual forman ambos lados la depresión: al Oeste, las primeras pendientes (2.800-3.000 m) del Pichincha (volcán activo) cuyos bosques de eucaliptos constituyen un « cinturón verde » en el que teóricamente no se puede construir pero que está en parte destruido por lotizaciones no controladas; al Este, el reverso de una repisa tectónica fallada, pseudo-cuesta cuya cresta supera los 3.000 m y cuyo frente, que domina el callejón interandin, constituye una ruptura topográfica capital.

Así, el sitio presenta una estructura en franjas longitudinales, expresión del gradiente altitudinal observado simétricamente de un lado y otro del eje de la depresión.

1.2. La división de las vertientes en compartimentos: cortes y riesgos naturales

A la casi continuidad de la depresión, parcialmente interrumpida por el obstáculo del Panecillo (3.010 m), se opone el fuerte recorte de las vertientes: al Oeste, las quebradas recortan el cono volcánico del Pichincha, mientras que al Este, el río Machángara y la quebrada de Tumbaco (antiguo desagüe del lago de la Carolina) abren brechas en el cojinete de la repisa oriental. La discontinuidad correlativa del espacio construido en la parte alta de las vertientes hace necesaria la realización de obras de arte a fin de comunicar a los barrios longitudinalmente.

Desde hace unos veinte años, los riesgos morfoclimáticos (inundaciones, aluviones...) afectan sobre todo a la periferia urbana de las vertientes del Pichincha y del reborde oriental de la depresión. La intensidad de las precipitaciones, que alcanza en 30 minutos 23 mm (mediana) y 30 mm (frecuencia decenal), los flujos de tipo torrential, el número reducido de derivativos principales que recortan la repisa tectónica, y sobre todo el relleno de las quebradas para hacer frente al crecimiento urbano, explican a la vez la frecuencia de los accidentes y su localización. La red de alcantarillado, que sustituye progresivamente a la de las quebradas rellenadas, es incapaz de garantizar la evacuación de las aguas servidas y de las aguas de lluvia en período de fuertes crecidas invernales.

Sin embargo, si bien los accidentes debidos al drenaje son frecuentes, su gravedad no es comparable a la de los potenciales riesgos volcánico y sísmico (proximidad de volcanes activos, construcción de la capital en la vertical de la zona de subducción de la placa de Nazca, poderosa red de fallas longitudinales, inestabilidad del fondo de la depresión ocupada por sedimentos de origen fluvio-

d'un séisme ou d'une éruption et d'un hiver particulièrement pluvieux pourrait provoquer une catastrophe urbaine majeure. En cas d'éruption, les chutes de cendres entraveraient le fonctionnement de la capitale et l'écoulement de lahars pourrait recouvrir les deux tiers de la ville (zone tramée du modèle).

1.3. Le gradient pluviométrique longitudinal

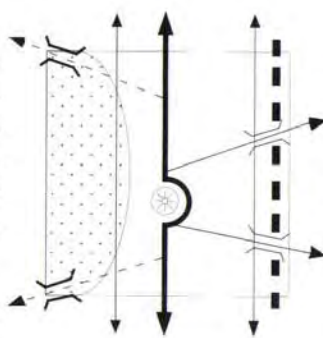
La ville de Quito, soumise au climat équatorial mésotermique semi-humide, présente des différences climatiques intra-urbaines notables qui sont liées à l'existence d'un fort gradient pluviométrique longitudinal avec accroissement des précipitations de 25 mm/km, du nord au sud. Les pentes du Pichincha protègent le nord de la ville des masses d'air océanique humide venant du sud-ouest, ce qui explique l'opposition entre la sécheresse du secteur nord (600 mm et 160 jours de pluie par an) et l'humidité du secteur sud (1 300 mm et environ 200 jours). En revanche, il n'y a pas de différenciation thermique marquée : la température moyenne annuelle est de 13,5°C, l'amplitude annuelle inférieure à 1°C, mais l'amplitude diurne est supérieure à 13°C. Cette vigoureuse opposition pluviométrique longitudinale concerne surtout la gouttière topographique ; en effet, au-dessus de 3 200 m, sur les pentes du Pichincha, le climat équatorial de haute montagne présente un gradient climatique lié à l'altitude.



1.4. La prépondérance de l'axe méridien

Elle correspond à l'orientation dominante de l'expansion urbaine, induite par la disposition de la gouttière topographique ; elle est en outre accusée par l'orientation générale des flux de circulation régionaux canalisés par le couloir interandin qui suit la route panaméricaine. Celle-ci, véritable épine dorsale de l'agglomération, en partie délestée par un faisceau d'avenues parallèles, est aussi complétée, sur les marges de l'agglomération, par des répliques autoroutières en service (avenue Occidentale), en construction ou en projet (avenue Orientale).

Cette prépondérance de l'axe nord-sud a déformé le modèle classique en étoile à six branches des voies de communication principales, ici inégalement hiérarchisées ; les axes orientaux et occidentaux, anciens itinéraires d'accès aux dépressions situées de part et d'autre des cordillères, s'opposent deux à deux et sous-tendent un développement urbain différencié. Les axes qui traversent le gradin (autoroute ou voie rapide), et débouchent sur les vallées situées en contrebas de la gouttière, jouent un rôle majeur dans la structuration actuelle de l'espace et induisent une importante croissance urbaine. Ce n'est pas le cas des axes occidentaux, secondaires et non asphaltés, qui contournent, par le nord et par le sud, le volcan Pichincha dont la puissante barrière empêche la progression de l'urbanisation vers l'ouest. Enfin l'obstacle partiel introduit dans la continuité de la gouttière par la colline du Panecillo, contournée surtout par l'est, provoque un étranglement local des circulations méridiennes.



2. DYNAMIQUES URBAINES

2.1. De l'effet Panecillo à la dissymétrie ségrégative nord-sud

Si le Panecillo n'a jamais empêché la circulation méridienne, il a opposé, en revanche et durablement, un obstacle net à la croissance urbaine vers le sud ; celle-ci, jusqu'au début du XX^e siècle, s'est donc surtout développée vers le nord. Cette tendance lourde, ce tropisme favorable à l'aménagement des quartiers septentrionaux, est à l'origine d'un phénomène de dissymétrie ségrégative qui, au XX^e siècle, s'est épanoui à l'échelle de l'agglomération ; le Centre Historique, né au pied de « l'écran protecteur » d'un Panecillo devenu barrière physique et sociale au sein de l'espace urbanisé, est désormais à l'interface des deux parties inégales de la capitale.

Dans cette évolution, les principales contraintes physiques (effet Pichincha, gradin tectonique oriental, gradient pluviométrique), n'ont joué qu'un rôle mineur face au poids historique des plans d'aménagement (cf. planche n° 39). Ces derniers ont guidé la croissance urbaine et renforcé la division socio-fonctionnelle de l'espace, d'autant que les capacités économiques des habitants jouent un rôle déterminant sur le niveau des infrastructures et la morphologie urbaine, dans les quartiers de versant notamment.

L'inauguration, en 1908, de la liaison ferroviaire Guayaquil-Quito, dont le terminus est au sud du Panecillo, a favorisé l'installation, autour de la gare de Chimbacalle, d'industries et de quartiers ouvriers (ou de catégories sociales à faibles revenus), affectant ainsi d'une connotation prolétarienne et populaire le développement vers le sud. En revanche, la migration vers le nord des catégories sociales aisées délaissant le Centre Historique stimulait l'attraction de cette partie de la ville, où l'existence de vastes espaces faciles à urbaniser se trouva, de plus, valorisée par la construction de l'aéroport (la première liaison aérienne régulière entre Quito et Guayaquil date de 1929), et par l'établissement, à partir des années cinquante, d'un réseau de voirie adapté à la circulation intense ; plans d'aménagement et règlements d'urbanisme y favorisèrent ainsi le développement des beaux quartiers, ou des lotissements destinés aux classes moyennes.

2.2. Un développement axial fonctionnellement différencié

L'opposition nord-sud des aires résidentielles se double d'un développement axial différencié des activités urbaines de part et d'autre du Centre Historique. Vers le nord la migration résidentielle des élites et le déplacement progressif des

lacustre...). La conjonction de un sismo ou une éruption avec un hiver particulièrement pluvieux pourrait provoquer une catastrophe urbaine majeure. En cas d'éruption, la chute de cendres entraverait le fonctionnement de la capitale et le flux de lahars pourrait couvrir les deux tiers de la ville (zone tramée du modèle).

1.3. El gradiente pluviométrico longitudinal

La ciudad de Quito, sometida al clima ecuatorial mesotérmico semi-húmedo, presenta notables diferencias climáticas intraurbanas ligadas a la existencia de un fuerte gradiente pluviométrico longitudinal con incremento de las precipitaciones en 25 mm/km de Norte a Sur. Las pendientes del Pichincha protegen al Norte de la ciudad de las masas de aire oceánico húmedo proveniente del Sudoeste, lo que explica la diferencia entre la sequedad del sector norte (600 mm y 160 días de lluvia por año) y la humedad del sector sur (1.300 mm y aproximadamente 200 días de lluvia por año). No existe en cambio una diferenciación térmica marcada: la temperatura promedio anual es de 13,5°C, la amplitud anual inferior a 1°C, pero la amplitud diurna es superior a 13°C. Esta fuerte oposición pluviométrica concierne sobre todo la depresión topográfica; en efecto, por encima de los 3.200 m, en las pendientes del Pichincha, el clima ecuatorial de alta montaña presenta un gradiente climático ligado a la altitud.

1.4. La preponderancia del eje meridiano

Corresponde a la orientación dominante de la expansión urbana, inducida por la disposición de la depresión topográfica; es además reforzada por la orientación general de los flujos de circulación regionales canalizados por el callejón interandino, que sigue la carretera Panamericana. Esta, verdadera espina dorsal de la aglomeración, en parte aliviada por un conjunto de avenidas paralelas, es también completada, en las márgenes de la aglomeración, por las autopistas en servicio (avenida Occidental), en construcción o en proyecto (avenida Oriental).

Esta preponderancia del eje Norte-Sur deformó el modelo clásico de la estrella de seis puntas de las vías de comunicación principales, en este caso jerarquizadas de manera desigual; los ejes orientales y occidentales, antiguas vías de acceso a las depresiones situadas de un lado y otro de las cordilleras, se oponen dos a dos induciendo un desarrollo urbano diferenciado. Los ejes que atraviesan la repisa (carretera o vía rápida), y desembocan en los valles situados más abajo de la depresión, desempeñan un papel fundamental en la estructuración actual del espacio e inducen un importante crecimiento urbano. No es el caso de los ejes occidentales, secundarios y no asfaltados, que rodean, por el Norte y por el Sur, al volcán Pichincha cuya poderosa barrera impide la progresión de la urbanización hacia el Oeste. Finalmente, el obstáculo parcial a la continuidad de la depresión que representa la loma del Panecillo, rodeado sobre todo por el Este, provoca un estrangulamiento local de la circulación meridiana.

2. DINÁMICAS URBANAS

2.1. Del efecto del Panecillo a la disimetría segregativa Norte-Sur

Si bien el Panecillo nunca ha impedido la circulación meridiana, opuso en cambio y por largo tiempo, un obstáculo claro al crecimiento urbano hacia el Sur; por lo tanto, dicho crecimiento se desarrolló, hasta inicios del siglo XX, sobre todo hacia el Norte. Esta fuerte tendencia, este tropismo favorable al acondicionamiento de los barrios septentrionales, origina un fenómeno de disimetría segregativa que, en el siglo XX, se expande a nivel de toda la aglomeración; el Centro Histórico, nacido al pie de la « pantalla protectora » de un Panecillo transformado después en barrera física y social en el seno del espacio urbanizado, aparece ubicado ahora como zona de contacto entre las dos partes desiguales de la capital.

En esta evolución, las principales limitaciones físicas (efecto Pichincha, repisa tectónica oriental, gradiente pluviométrico), no jugaron sino un papel menor frente al peso histórico de los planes de ordenamiento (ver lámina n° 39). Estos últimos guiaron el crecimiento urbano y reforzaron la división socio-funcional del espacio, tanto como la capacidad económica de los habitantes desempeña una función determinante en el nivel de las infraestructuras y en la morfología urbana, en especial en los barrios situados en las vertientes.

La inauguración, en 1908, del ferrocarril Guayaquil-Quito, cuyo terminal está situado al Sur del Panecillo, favoreció la instalación, alrededor de la estación de Chimbacalle, de industrias y de barrios obreros (o de clases sociales de bajos ingresos), dando así una connotación proletaria y popular al desarrollo hacia el Sur. En cambio, la migración hacia el Norte de las clases sociales acomodadas que abandonaron el Centro Histórico, estimulaba la atracción de esa parte de la ciudad, en donde la existencia de amplios espacios fáciles de urbanizar se vio además valorizada por la construcción del aeropuerto (la primera comunicación aérea entre Quito y Guayaquil data de 1929), y por el establecimiento, a partir de los años cincuenta, de una red vial adaptada a la intensa circulación; así, planes de ordenamiento y reglamentos de urbanismo favorecieron, en el sector norte, el desarrollo de los barrios residenciales, o de las lotizaciones destinadas a las clases medias.

2.2. Un desarrollo axial funcionalmente diferenciado

La oposición Norte-Sur de las áreas residenciales se acompaña de un desarrollo axial diferenciado de las actividades urbanas de un lado y otro del Centro Histórico. Hacia el Norte, la migración residencial de las élites y el

activités tertiaires le long de l'axe méridien obéissent au même tropisme. La coïncidence unipolaire initiale entre l'ébauche de CBD d'avant 1950 et le Centre Historique a cédé la place à une structure axiale multipolaire dont les éléments tendent à la spécialisation fonctionnelle. On assiste aujourd'hui en effet, dans le quartier Mariscal Sucre, au renforcement, d'un CBD axé sur l'avenue Amazonas ; il est flanqué, au sud, du secteur central historique qui devient une sorte de « périphérie » du nouveau centre directionnel et, au nord, d'un secteur du type centre de services. À la partition fonctionnelle entre Centre Historique et CBD, opérée de la fin des années soixante aux années quatre-vingt par glissement des activités tertiaires supérieures du Centre Historique vers le quartier Mariscal Sucre, succède la duplication fonctionnelle du CBD à l'extrémité nord du parc de la Carolina. Le rôle croissant de l'automobile, les mutations économiques et les nouveaux critères de localisation des centres de décision du secteur privé ont ainsi précipité le relatif déclin des fonctions du Centre Historique, difficile d'accès et soumis à des règlements d'urbanisme destinés à en préserver l'intégrité architecturale. Vers le sud, au-delà du Panecillo, le pôle de Villa Flora ne dispose d'aucune fonction de décision : son rôle, secondaire, se limite à polariser la partie sud de la capitale autour d'un lieu regroupant les commerces et les services nécessaires aux résidents de ce vaste espace urbanisé.

On retrouve cette partition nord-sud dans l'opposition relative des deux plus vastes secteurs industriels de la capitale, rejetés aux extrémités de l'axe principal qui se dédouble dans sa partie nord ; en effet, la route panaméricaine quitte la gouttière pour rejoindre le sillon interandin. Leur structure et leur morphologie sont très différentes : au sud dominent les industries lourdes et celles de biens d'équipement, souvent polluantes ; au nord sont regroupées les industries à forte valeur ajoutée et les entrepôts dont la localisation profite d'infrastructures de bonne qualité (aéroport, voirie...), et l'architecture industrielle obéit davantage ici aux « modèles » des pays industrialisés.

Si les fonctions tertiaires sont surtout localisées dans la partie nord de la capitale alors que les activités industrielles sont plutôt concentrées dans le secteur sud, on observe une même dynamique de déplacement unidirectionnel dominant des activités, par sauts successifs, le long de l'axe méridien.

2.3. La déformation ellipsoïdale du modèle centre-périphérie

Le modèle classique centre-périphérie, dont la figure est à la fois représentative de la succession diachronique des auréoles de croissance urbaine (centre initial, quartiers péricentraux, expansions de la seconde moitié du xx^e siècle, périphéries populaires contemporaines) et de la différenciation synchronique fonctionnelle du tissu urbain (distribution des activités selon la valeur de la rente foncière), subit une déformation liée aux contraintes du site et à la dynamique axiale, corrélative de l'expansion urbaine. Il en résulte un allongement des auréoles dans le sens de la gouttière et leur écrasement, voire leur quasi-disparition latérale, sur les versants oriental et occidental : d'où la déformation ellipsoïdale du modèle. Rejetés à l'écart des axes, les quartiers populaires les plus récents sont mal intégrés, l'éloignement par rapport à la dorsale urbaine principale se doublant des effets du fractionnement topographique des sites de versant.

3. DE L'AGGLOMÉRATION À L'AIRE MÉTROPOLITAINE

3.1. Le sillon interandin, espace de croissance privilégiée

On retrouve la structure en bandes longitudinales des ensembles physiques du site urbain à l'échelle de l'aire métropolitaine. Accident majeur surplombant d'environ 400 mètres le sillon interandin dont l'altitude moyenne est de l'ordre de 2 400 m, le gradin tectonique méridien a longtemps entravé la croissance urbaine vers les vallées orientales, d'où une extension de la ville vers le sud et vers le nord, sur une distance d'une cinquantaine de kilomètres. La plupart des zones périphériques conventionnelles récemment urbanisées sont concentrées dans le sillon interandin, où les secteurs résidentiels se développent dans les espaces alentour d'anciens bourgs qui commandaient auparavant des régions essentiellement rurales et n'entretenaient, jusqu'au milieu du xx^e siècle, que des relations ténues avec la capitale. D'une certaine façon, le volcan Ilaló joue pour le sillon interandin un rôle analogue à celui du Panecillo pour la gouttière : il fait obstacle à la continuité de l'étalement urbain sans rompre la continuité de la circulation méridienne.

3.2. Une quadripartition climatique et écologique

Elle résulte de la combinaison des contrastes pluviométriques nord-sud, qui affectent à la fois la gouttière quiténienne (cf. 1.3) et le sillon interandin (les pluies annuelles dépassent 1 500 mm à Uyumbicho mais n'excèdent pas 1 000 mm à Tumbaco), et de la variation des températures annuelles moyennes entre les deux paliers, occidental et oriental, de l'aire métropolitaine, séparés par un dénivelé de 400 mètres environ (13,5°C pour la gouttière ; 16,5°C pour le sillon).



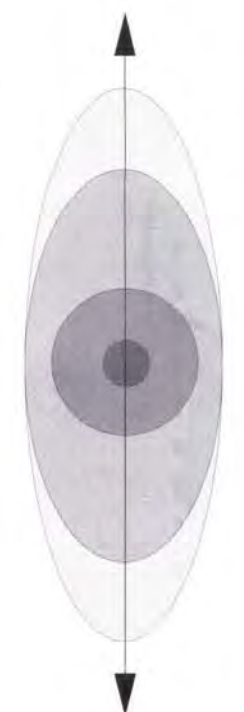
desplazamiento progresivo de las actividades terciarias a lo largo del eje meridiano obedecen al mismo tropismo. La coincidencia unipolar inicial entre el esbozo de CCN anterior a 1950 y el Centro Histórico, cedió el lugar a una estructura axial multipolar cuyos elementos tienden a la especialización funcional. En efecto, asistimos actualmente, en el barrio Mariscal Sucre, al reforzamiento de un CCN centrado en la avenida Amazonas, flanqueado al Sur por el sector central histórico que se transforma en una suerte de « periferia » del nuevo centro direccional y, al Norte, por un sector de tipo centro de servicios. A la partición funcional entre Centro Histórico y CCN, operada del final de los años sesentas a los años ochentas por deslizamiento de las actividades terciarias superiores del Centro Histórico hacia el barrio Mariscal Sucre, sigue la duplicación funcional del CCN al extremo norte del parque de la Carolina. El creciente papel del automóvil, las mutaciones económicas y los nuevos criterios de localización de los centros de decisión del sector privado precipitaron así la relativa decadencia de las funciones del Centro Histórico, de difícil acceso y sometido a reglamentos de urbanismo destinados a preservar su integridad arquitectural. Hacia el Sur, más allá del Panecillo, el polo de Villa Flora no cuenta con función alguna de decisión: su papel, secundario, se limita a polarizar la parte sur de la capital alrededor de un lugar que reúne los comercios y servicios necesarios a los residentes de este amplio espacio urbanizado.

Encontramos esta partición Norte-Sur en la oposición relativa de los dos sectores industriales más grandes de la capital, relegados a los extremos del eje principal que se desdobra en su parte norte; en efecto, la carretera Panamericana deja la depresión para alcanzar el callejón interandin. Su estructura y su morfología son muy diferentes: al Sur, predominan las industrias pesadas y las de bienes de equipamiento, a menudo agentes de contaminación; al Norte, se agrupan las industrias de fuerte valor agregado y las bodegas cuya localización se beneficia con infraestructuras de buena calidad (aeropuerto, red vial...), y allí, la arquitectura industrial obedece más a los « modelos » de los países industrializados.

Si bien las funciones terciarias están localizadas sobre todo en la parte norte de la capital, mientras que las actividades industriales están más bien concentradas en el sector sur, se observa una misma dinámica de desplazamiento unidireccional dominante de las actividades, por saltos sucesivos, a lo largo del eje meridiano.

2.3. La deformación elipsoidal del modelo centro-periferia

El modelo clásico centro-periferia, cuya figura es a la vez representativa de la sucesión diacrónica de las aureolas de crecimiento urbano (centro inicial, barrios pericentrales, expansiones de la segunda mitad del siglo XX, periferias populares contemporáneas) y de la diferenciación sincrónica funcional del tejido urbano (distribución de las actividades según el valor de renta del suelo), sufre una deformación ligada a las limitaciones del sitio y a la dinámica axial, correlativa a la expansión urbana. De ello resulta un alargamiento de las aureolas en el sentido de la depresión y su estrechamiento, incluso su casi desaparición lateral, en las vertientes oriental y occidental: de allí la deformación elipsoidal del modelo. Relegados a distancia de los ejes, los barrios populares más recientes están mal integrados, duplicándose el alejamiento en relación a la dorsal urbana principal por los efectos del fraccionamiento topográfico de los sitios de vertiente.



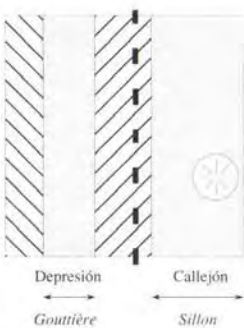
3. DE LA AGLOMERACIÓN AL ÁREA METROPOLITANA

3.1. El valle interandin, espacio de crecimiento privilegiado

A nivel del área metropolitana, los conjuntos físicos del sitio urbano ofrecen también una estructura en franjas longitudinales. Accidente mayor que domina a lo largo de 400 m aproximadamente el callejón interandin cuya altura promedio es del orden de 2.400 m, la repisa tectónica meridiana ha obstaculizado por largo tiempo el crecimiento urbano hacia los valles orientales. De allí la extensión de la ciudad hacia el Sur y hacia el Norte, en una distancia de unos cincuenta kilómetros. La mayor parte de las zonas periféricas convencionalmente recientemente urbanizadas están concentradas en el callejón interandin en donde los sectores residenciales se desarrollan en los espacios que rodean a los antiguos pueblos que anteriormente controlaban regiones esencialmente rurales y, hasta mediados del siglo XX, no mantenían sino relaciones poco estrechas con la capital. De cierta manera, el volcán Ilaló juega en el caso del callejón interandin un papel análogo al del Panecillo en el caso de la depresión: obstaculiza la continuidad de la expansión urbana sin romper la de la circulación meridiana.

3.2. Una quadripartición climática y ecológica

Resulta de la combinación de los contrastes pluviométricos Norte-Sur que afectan a la vez a la depresión quiteña (ver 1.3) y al callejón interandin (las lluvias anuales superan 1.500 mm en Uyumbicho pero no exceden 1.000 mm en Tumbaco), con la variación de las temperaturas anuales promedio entre los dos valles, occidental y oriental, del área metropolitana, separados por un desnivel de 400 metros aproximadamente (13,5°C en la depresión; 16,5°C en el callejón).



Au sud, les massifs et édifices volcaniques — Pichincha et Atacazo à l'ouest, Ilaló à l'est, Pasocha au sud-est — reçoivent les flux humides venus du sud-ouest, tandis qu'au nord-est, protégé par l'écran du Pichincha, se manifeste l'effet de fœhn, avec des vents chauds et secs qui glissent le long de la cordillère et sont canalisés par la vallée du Guayllabamba.

À cette différenciation climatique correspond une différenciation écologique (sols, formations végétales, paysages, types de finages, mise en valeur agricole). Au nord, de petites exploitations orientées vers la polyculture et l'élevage caprin occupent les sols sableux, pauvres et nus. Au sud, des exploitations plus vastes tournées vers l'élevage laitier ou l'agriculture périurbaine bénéficient de sols argileux et mieux arrosés.

L'exiguïté du site initial de Quito a stimulé l'urbanisation des vallées. Favorisé par l'amélioration des voies de desserte, le prix relativement bas des terrains et les conséquences de la réforme agraire qui a permis, via les phénomènes spéculatifs, de transformer d'anciennes terres agricoles en lotissements, le sillon interandin est une zone suburbaine particulièrement dynamique qui tend à jouer un rôle de plus en plus important dans l'aire métropolitaine.

3.3. « L'effet Armero », un risque potentiel

Une éruption du Cotopaxi, volcan situé à environ 60 kilomètres au sud-est de Quito, peut entraîner la fonte partielle de la calotte de glace et de neige qui le recouvre (5 km de diamètre, 27 km² de superficie, volume supérieur à 1 km³). Provoqués par la mobilisation de matériaux solides et liquides, canalisés par le réseau de drainage issu du volcan, les lahars constituent le risque potentiel majeur pour la zone urbanisée qui occupe le sillon interandin. Exutoire des vallées orientales de Quito, la rivière Pita, pourrait provoquer aussi des inondations et des dégâts importants dans le secteur considéré. Des dépôts de lahars de deux mètres d'épaisseur, témoins des éruptions antérieures, sont visibles dans la vallée de los Chillos et, depuis le début du xvi^e siècle, 20 des 30 éruptions recensées ont été accompagnées de lahars destructeurs.

Le développement urbain des vallées orientales, observé depuis les années cinquante, accroît l'effectif de la population menacée par les lahars, et près de 100 000 habitants de la province du Pichincha vivent actuellement dans des secteurs à risque. Faute de campagnes d'information et de préparation adaptées, pour les populations des zones menacées, une éruption du Cotopaxi pourrait avoir des conséquences aussi catastrophiques que celle du Nevado del Ruiz à Armero.

3.4. Axes structurants et angles morts de la croissance suburbaine

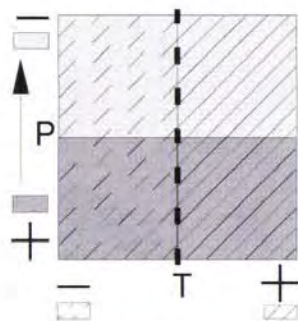
En 1990, les paroisses suburbaines rassemblent plus de 250 000 habitants. Les vallées de l'aire métropolitaine connaissent des densités et des taux d'accroissement supérieurs aux moyennes provinciales. Entre 1950 et 1990, la vallée de los Chillos est passée de 17 000 à 90 000 habitants, celle de Tumbaco de 7 000 à 40 000 ; les secteurs de Pomasqui et de Calderón comptent chacun près de 25 000 personnes.

Les anciens villages, situés dans un rayon de 5 à 10 kilomètres de Quito, ont drainé la croissance suburbaine vers le sillon interandin, grâce notamment aux axes de communication rapide qui les traversent ; leurs fonctions se sont profondément transformées en raison des modes de vie et des revenus des nouveaux habitants. L'autoroute de la vallée de Los Chillos, celle de la ligne équinoxiale, prolongation de l'axe méridien vers le nord, sont des infrastructures lourdes qui, en réduisant le rapport distance-temps, ont stimulé la mutation des anciens noyaux urbains, la construction de lotissements et de complexes récréatifs luxueux, et même l'installation d'entreprises industrielles ou de dépôts.

Entre les aires de croissance ainsi privilégiées, se maintiennent les angles morts de la suburbanisation liés soit aux contraintes du site, avec l'Ilaló, ou à l'absence de bonnes voies de desserte vers Zambiza et Lloa. La rocade d'évitement de la capitale, qui relie les sections nord et sud de la route panaméricaine permet de délester le réseau urbain d'une partie du trafic national ou régional ; elle est susceptible de jouer, à terme, un rôle d'axe structurant, aux marges d'une aire métropolitaine « en demi-lune ».

3.5. Vers une nouvelle dissymétrie ségrégative

L'un des caractères les plus remarquables de l'extension urbaine récente dans les vallées est qu'il s'agit essentiellement de quartiers et de lotissements destinés aux catégories sociales moyennes et aisées, à quelques exceptions près comme le programme massif de logements pour catégories populaires mais solvables, réalisé par l'État près de Calderón, ou l'hacienda « envahie » en 1983 sur les pentes nord-ouest du Pichincha. Si ces zones suburbaines, développées en fonction de l'automobile et des infrastructures qui lui sont nécessaires, sont en effet bien intégrées aux espaces centraux quiténiens pour qui dispose d'un véhicule, elles restent mal desservies par le réseau de transport en commun et offrent peu d'emplois. Par ailleurs la constante progression de l'espace urbain aux dépens du milieu rural implique soit le repli des activités agricoles, soit leur réorientation, leur restructuration et leur intensification dans le cadre d'exploitations modernisées. La concurrence inévitable pour l'utilisation du sol et les transferts d'affectation de l'espace rural se font au détriment des groupes sociaux les plus vulnérables. Aménités écologiques, espaces disponibles et modernisation sont ainsi générateurs d'un nouveau tropisme porteur d'effets ségrégatifs à l'échelle de l'aire métropolitaine.



Al Sur, los macizos y edificios volcánicos — Pichincha y Atacazo al Oeste, Ilaló al Este, Pasocha al Sudeste — reciben los flujos húmedos provenientes del Sudoeste, mientras que al Noreste, protegido por la pantalla del Pichincha, se manifiesta el efecto de fœhn, con vientos cálidos y secos que se deslizan a lo largo de la cordillera y son canalizados por el valle de Guayllabamba.

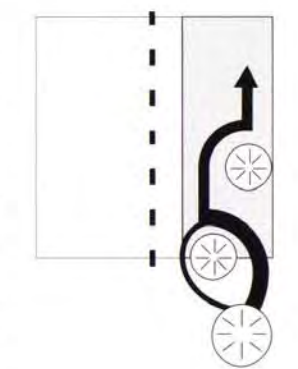
A esta diferenciación climática corresponde una diferenciación ecológica (suelos, formaciones vegetales, paisajes, tipos de límites, ordenamiento agrícola). Al Norte, pequeñas explotaciones orientadas al policultivo y a la ganadería caprina ocupan los suelos arenosos, pobres y desnudos. Al Sur, explotaciones más amplias dedicadas a la ganadería lechera o a la agricultura periurbana gozan de suelos arcillosos y mejor regados.

La exigüidad del sitio inicial de Quito estimuló la urbanización de los valles. Favorecido por el mejoramiento de las vías de comunicación, el precio relativamente bajo de los terrenos y las consecuencias de la reforma agraria — que permitió, a través de los fenómenos especulativos, transformar antiguas tierras agrícolas en lotizaciones — el callejón interandin es una zona suburbana particularmente dinámica que tiende a jugar un papel cada vez más importante en el área metropolitana.

3.3. El « efecto Armero », un riesgo potencial

Una erupción del Cotopaxi, volcán situado aproximadamente 60 kilómetros al Sudeste de Quito, puede acarrear la fundición parcial del casquete de hielo y nieve que lo recubre (5 km de diámetro, 27 km² de superficie, volumen superior a 1 km³). Provocados por la mobilización de materiales sólidos y líquidos canalizados por la red de drenaje que sale del volcán, los lahars constituyen el riesgo potencial mayor para la zona urbanizada que ocupa el callejón interandin. Derivativo de los valles orientales de Quito, el río Pita podría provocar también inundaciones y daños importantes en el sector considerado. Depósitos de lahars de dos metros de espesor, testimonios de las erupciones anteriores, son visibles en el valle de los Chillos y, desde inicios del siglo XVI, 20 de las 30 erupciones registradas estuvieron acompañadas de lahars destructores.

El desarrollo urbano de los valles orientales, observado desde los años cincuenta, incrementa el efectivo de la población amenazada por los lahars, y cerca de 100.000 habitantes de la provincia de Pichincha viven actualmente en sectores de riesgo. A falta de campañas adecuadas de información y de preparación dirigidas a la población de las zonas amenazadas, una erupción del Cotopaxi podría tener consecuencias tan catastróficas como las del Nevado del Ruiz en Armero.

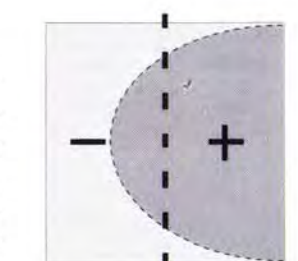
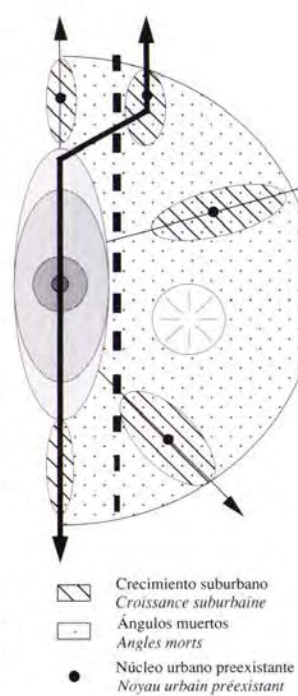


3.4. Ejes estructurantes y ángulos muertos del crecimiento suburbano

En 1990, las parroquias suburbanas reúnen más de 250.000 habitantes. Los valles del área metropolitana presentan densidades y tasas de crecimiento superiores a los promedios provinciales. Entre 1950 y 1990, el valle de los Chillos pasó de 17.000 a 90.000 habitantes, el de Tumbaco de 7.000 a 40.000; los sectores de Pomasqui y de Calderón cuentan cada uno con cerca de 25.000 moradores.

Los antiguos pueblos, situados en un radio de 5 a 10 kilómetros de Quito, han drenado el crecimiento suburbano hacia el callejón interandin, en especial gracias a los ejes de comunicación rápida que los atraviesan; sus funciones se han transformado profundamente en razón de los modos de vida y de los ingresos de los nuevos habitantes. La autopista del valle de los Chillos, la de la línea equinoccial, prolongación del eje meridiano hacia el Norte, son infraestructuras pesadas que, al reducir la relación distancia-tiempo, han estimulado la mutación de los antiguos núcleos urbanos, la construcción de lotizaciones y de complejos recreativos lujosos e incluso la instalación de empresas industriales o de bodegas.

Entre las áreas de crecimiento así privilegiadas, se mantienen los ángulos muertos de la suburbanización ligados ya sea a las limitaciones del sitio, por la presencia del Ilaló, o a la ausencia de buenas vías de comunicación hacia Zambiza y Lloa. La carretera de circunvalación de la capital, que une a las secciones norte y sur de la carretera Panamericana, permite aliviar a la red urbana de una parte del tráfico nacional o regional; puede jugar, a mediano o largo plazo, un papel de eje estructurante, en las márgenes de un área metropolitana « en media luna ».



3.5 Hacia una nueva disimetría segregativa

Una de las características más notables de la extensión urbana reciente hacia los valles es que se trata esencialmente de barrios y lotizaciones destinados a las clases sociales medias y acomodadas, con algunas excepciones como el programa masivo de vivienda para clases populares aunque solventes, realizado por el Estado cerca de Calderón, o la hacienda « invadida » en 1983 en las pendientes noroeste del Pichincha. Si bien estas zonas suburbanas, desarrolladas en función del automóvil y de las infraestructuras que le son necesarias, están en efecto bien integradas a los espacios centrales quiteños para quien dispone de un vehículo, siguen siendo mal atendidas por la red de transporte colectivo y ofrecen pocos empleos. Por otra parte, el constante avance del espacio urbano a expensas del medio rural implica ya sea el repliegue de las actividades agrícolas, o su reorientación, su reestructuración y su intensificación en el marco de explotaciones modernizadas. La competencia inevitable para la utilización del suelo y las transferencias de asignación del espacio rural se hacen en detrimento de los grupos sociales más vulnerables. Los lugares ecológicamente agradables, los espacios disponibles y la modernización son también generadores de un nuevo tropismo de efectos segregativos a nivel del área metropolitana.

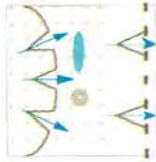
UN MODELO ESPECÍFICO DEL ESPACIO QUITEÑO

UN MODÈLE SPÉCIFIQUE DE L'ESPACE QUITÉNIEN

1.1. La depresión y el gradiente altitudinal
La gouttière et le gradient altitudinal



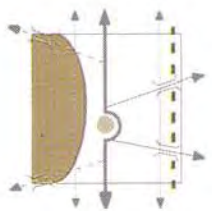
1.2. La división de las vertientes en compartimentos: cortes y riesgos naturales
Le compartimentage des versants : dissection et risques naturels



1.3. El gradiente pluviométrico longitudinal
Le gradient pluviométrique longitudinal



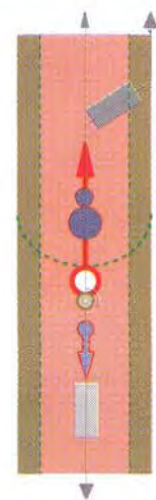
1.4. La preponderancia del eje meridiano
La prépondérance de l'axe méridien



2.1. Del efecto del Panecillo a la disimetría segregativa Norte-Sur
De l'effet Panecillo à la dissymétrie ségrégative nord-sud



2.2. Un desarrollo axial funcionalmente diferenciado
Un développement axial fonctionnellement différencié



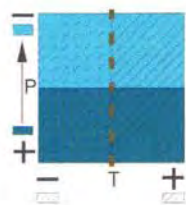
2.3. La deformación elipsoidal del modelo centro-periferia
La déformation ellipsoïdale du modèle centre-périphérie



3.1. El valle interandino, espacio privilegiado de crecimiento
Le sillon interandin, espace de croissance privilégié



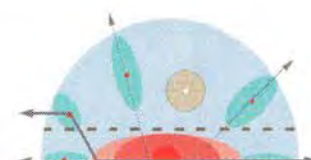
3.2. Una cuadripartición climática y ecológica
Une quadripartition climatique et écologique



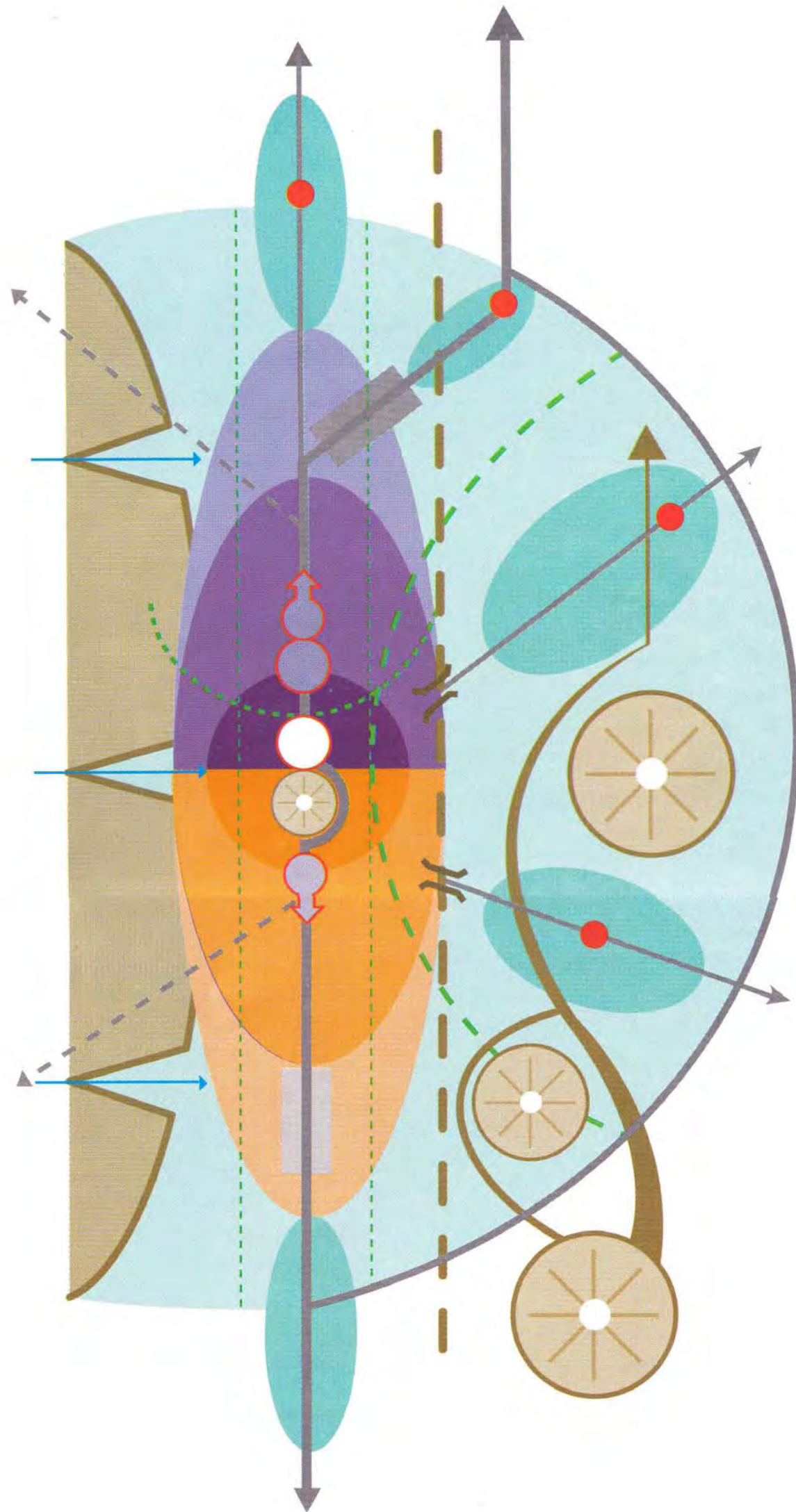
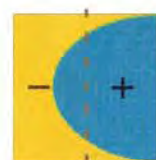
3.3. El « efecto Armero », un riesgo potencial
L'« effet Armero », un risque potentiel



3.4. Ejes estructurantes y ángulos muertos del crecimiento suburbano
Axes structurants et angles morts de la croissance suburbaine



3.5. Hacia una nueva disimetría segregativa
Vers une nouvelle dissymétrie ségrégative



ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE - ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

- BRUNET, R. (1980), La composition des modèles dans l'analyse spatiale, *l'Espace Géographique* (IX-4), Paris, p. 253-265.
- BRUNET, R. (1987), La carte et les modèles, *La carte, mode d'emploi*, Fayard/Reclus, Montpellier, p. 188-222.
- DELER, J.-P. (1988), Barrios populares y organización del espacio de las metrópolis andinas, ensayo de modelización, *Bulletin de l'IFEA* XVII(1), Lima, p. 239-250.
- Mappemonde (1986), *Chorèmes et modèles*, numéro spécial (4), Montpellier, 49 p.

Los datos relativos a la geografía física de Quito fueron extraídos de la obra: *Estudios de Geografía, Riesgos Naturales en Quito* (1989) volumen 2, Corporación Editora Nacional/Colegio de Geógrafos, Quito (1989), especialmente:

Les données relatives à la géographie physique de Quito sont issues de l'ouvrage, Estudios de Geografía, Riesgos naturales en Quito (1989), volume 2, Corporación Editora Nacional / Colegio de Geógrafos, Quito, notamment :

- D'ERCOLE, R., La catástrofe del Nevado del Ruiz. Una enseñanza para el Ecuador? El caso del Cotopaxi, p. 5-32.
- LEIVA, I., POURRUT, P., Las Lluvias de Quito: características generales, beneficios y problemática, p. 33-44.
- PELTRE, P., Quebradas y riesgos naturales en Quito, período 1900-1988, p. 45-91.

Un atlas est un recueil d'images un peu particulier. Il se feuillette, se regarde comme un ouvrage illustré de curieuses vignettes. Mais après le premier contact impressionniste, surtout si l'on sait mettre en relation les cartes, si l'on sait bien lire les notices, on peut y voir bien autre chose et des situations qui paraissaient de prime abord obscures apparaissent en pleine lumière. Nous proposons de faire ensemble des lectures discursives un peu plus curieuses que celles toute simples qu'il est d'usage d'entreprendre.

Pour en tirer le meilleur parti, mieux vaut avoir d'entrée un projet de lecture. La Municipalité, afin de rééquilibrer Quito, prévoit — et a programmé — la création d'un sous-centre qui devrait dynamiser le sud de la ville : Quitumbe. C'était une nécessité et c'est une décision judicieuse. Les plans qui ont été dressés sont réalistes et sages. Il ne s'agit pas ici de les remettre en question ; ce que nous pouvons faire, c'est rechercher à travers les planches de l'atlas ce que pourrait être ce sous-centre, qui s'y installera, quel développement et quel avenir on peut lui imaginer.

1. La situation et le site

La planche n° 2, qui présente des modèles numériques de terrain, et la planche n° 4, qui donne des valeurs de pente, permettent de voir clairement que le sud s'ouvre largement sur des espaces qui, sans être plans sont peu accidentés. On peut en conclure que la ville s'étendra amplement sur cette sorte de haute plaine sur laquelle les cartes des planches n° 1 et 3 nous renseignent davantage. Ainsi on constate que, relativement proches de Quito existent encore des réserves foncières d'importance (l'évolution de la tache urbaine de 1760 à 1987). C'est sur l'une d'elles qu'est programmé Quitumbe, dans la paroisse de Chillogallo et le secteur de Turubamba qui est bordé à l'ouest par la Panaméricaine (plans de référence). Quitumbe se trouve à 12 km du Centre Historique, mais aussi en contact avec la voie qui relie directement Quito à la côte et à Guayaquil (première ville sur le plan démographique et port principal de l'Équateur) par Santo Domingo de los Colorados ou par Riobamba ; à environ 3 km vers le nord, on peut rattraper l'avenue Orientale, construite en *by pass*, qui permet de gagner le nord de Quito et les provinces septentrionales en évitant les parties encombrées de l'agglomération. L'un des premiers inconvénients prévisibles à terme sera la difficulté de circuler en direction de Quito sur la Panaméricaine ; elle va s'accroître et rendre plus aléatoire l'accès rapide à la voie d'évitement orientale. Le Plan d'Urbanisme prévoit un système d'anneaux de desserte qui devrait résoudre partiellement ce problème.

Mais peut-on anticiper la croissance méridionale de la ville ? La planche n° 3 (les dynamiques de la croissance de l'agglomération de Quito) donne un aperçu de la conquête des espaces ruraux du sillon interandin de l'Aire Métropolitaine, mais on ne peut guère en augurer, si ce n'est que ceux qui en ont les moyens — il faut une voiture pour vivre dans ces banlieues et néanmoins travailler en ville — ne cherchent pas à s'installer au sud de l'agglomération ; en effet, si San Rafael croît spectaculairement, Tambillo reste encore un gros village. Mais avec de bonnes infrastructures, cette situation peut changer (quoique l'on soit déjà à 3 000 mètres, en limite actuelle des possibilités d'alimentation en eau par le réseau : planches n° 22, 27 et 34). Déjà sont mentionnés des zones de lotissements en cours de consolidation ou consolidés, et de l'habitat spontané dense.

Le site de Turubamba est plat autant qu'un site peut l'être à Quito (planche n° 7) ; les cartes de la planche n° 4, Stabilité géomorphologique de la région de Quito, précisent qu'il est également des plus stables. Il y tombe entre 1 100 et 1 200 mm de précipitations par an ; cependant, selon la planche n° 5, Risques volcaniques de l'Aire Métropolitaine de Quito, il semble être à l'abri des lahars que pourrait provoquer une éruption du Pichincha. D'ailleurs, d'après la planche n° 8, Constructibilité de Quito, les conditions géotechniques sont bonnes, et bien que les sols superficiels soient constitués de dépôts lagunaires on peut y construire sans risques prévisibles.

Un site donc qui, bien qu'à 3 000 d'altitude, convient. Mais est-ce suffisant pour attirer les futurs habitants ? Il est bien malaisé de répondre à une telle question. L'unique certitude, c'est que seuls des régimes de gouvernement totalitaire ou des conditions économiques difficiles peuvent imposer à des citoyens de se loger en un lieu déterminé. Quito n'est pas soumise à une dictature fonctionnaliste, mais les conditions économiques y jouent à plein car elle vit en une économie libérale sans contreparties sociales contraignantes. Cela signifie que seules s'exercent en cette occurrence l'attraction évidente du futur centre ou une politique municipale attractive : bonnes infrastructures, lieux d'emplois proches ou rapidement accessibles, facilités financières et réglementaires d'implantation, etc.

2. Des quartiers de référence

L'attraction du site n'est pas, à première vue, évidente. L'analyse rapide des précipitations (planche n° 5) et de divers gradients climatiques (planche n° 41) pousse plutôt à choisir le nord ou l'ouest de Quito pour leur climat et pour les accès routiers existants (planche n° 3). Il faut donc admettre que seuls, dans les premières années tout au moins, les arguments développés par une politique attractive prévaudront. Or, ceux-ci ne peuvent vraiment intéresser que des populations à revenus moyens et, plus sûrement, modestes ou très modestes quoiqu'au-dessus du seuil de pauvreté. Il faut donc consulter les dossiers et les cartes du chapitre 2, Articulation structurelle : démographie et socio-économie, ainsi que les planches n° 27, Grilles des services et des équipements, n° 34, Tentative de définition de zones urbaines homogènes, et n° 38, Hiérarchisation socio-économique de l'espace quiténien pour se faire une idée objective de ce processus de peuplement.

Ainsi la lecture de la carte et du carton traitant des zones homogènes (planche n° 34) et de leur commentaire permet de constater qu'il existe des quartiers bien intégrés et assez bien équipés qui correspondent à ce que l'on peut attendre d'une urbanisation planifiée. Or, de ceux-ci, certains, implantés au sud (Atahualpa, Quito Sur) et au nord (San Carlos), sont des quartiers assez récents ; on peut admettre que leurs habitants doivent ressembler à ce que seront les nouveaux citoyens de Quitumbe. On peut ainsi choisir Atahualpa et San Carlos

Un atlas es una colección de imágenes un tanto particular. Se lo ojea, se lo mira como una obra ilustrada con curiosas estampas, pero después del primer contacto impresionista, sobre todo si se saben relacionar los mapas entre ellos, si se saben leer los comentarios, se pueden ver en él muchas otras cosas; situaciones que, de buenas a primeras, parecen oscuras, se muestran luego a plena luz. Proponemos al lector realizar junto a nosotros una lectura discursiva un tanto más curiosa que aquellas lecturas simples que se emprenden habitualmente.

Para sacar el mejor partido de la obra, conviene tener de entrada un proyecto de lectura. El Municipio, a fin de reequilibrar el desarrollo de la ciudad, prevé — y ha programado — la creación de un subcentro que debería dinamizar al Sur de Quito: Quitumbe. Era una necesidad y es una decisión acertada. Los planes elaborados para el efecto son realistas y sensatos. No se trata aquí de cuestionarlos; lo que podemos hacer es buscar, a través de las láminas del atlas, lo que podría ser ese subcentro, quién se instalará en él, qué desarrollo y qué futuro se puede imaginar para él.

1. La situación y el sitio

La lámina n° 2, que presenta *modelos numéricos de terreno*, y la lámina n° 4, que proporciona *valores de pendiente*, permiten ver claramente que el Sur se abre ampliamente hacia espacios que, sin ser planos, son poco accidentados. De ello se puede concluir que la ciudad se extenderá en una vasta superficie hacia esa suerte de alta planicie, sobre la cual los mapas de las láminas n° 1 y 3 nos proporcionan mayor información. Así, se constata que, relativamente cerca de Quito, existen aún importantes reservas de terrenos (*la evolución de la mancha urbana de 1760 a 1987*). Es en una de ellas en donde se ha programado Quitumbe, en la parroquia de Chillogallo y el sector de Turubamba, bordeado al Oeste por la Panamericana (*planos de referencia*). Quitumbe se ubica a 12 km del Centro Histórico y también está en contacto con la vía que une directamente a Quito con la Costa y con Guayaquil (primera ciudad en el plano demográfico y puerto principal del Ecuador) vía Santo Domingo de los Colorados o vía Riobamba; aproximadamente 3 km hacia el Norte, se puede tomar la avenida Oriental, construida en *by pass*, que permite llegar al Norte de la ciudad y a las provincias septentrionales evitando las partes congestionadas de la aglomeración. Uno de los primeros inconvenientes previsibles a mediano plazo será la dificultad de circulación por la Panamericana en dirección a Quito; tal dificultad se acentuará haciendo más aleatorio el acceso rápido a la vía oriental de evitación. El Plan de Urbanismo prevé un sistema de anillos de circulación que debería resolver parcialmente ese problema.

Pero ¿se puede anticipar el crecimiento meridional de la ciudad? La lámina n° 3 (*las dinámicas del crecimiento de la aglomeración de Quito*) da una idea de conjunto de la conquista de los espacios rurales del callejón interandino del Área Metropolitana, pero no se pueden hacer conjeturas, a no ser que aquellos que tienen los medios — es necesario un vehículo para vivir en esos arrabales y trabajar en la ciudad — no buscan instalarse al Sur de la aglomeración; en efecto, si bien San Rafael crece de manera espectacular, Tambillo sigue siendo un pueblo grande. Sin embargo, con buenas infraestructuras, esta situación puede cambiar (aunque ya estemos a 3.000 m, en el límite actual de las posibilidades de abastecimiento de agua mediante la red: láminas n° 22, 27 y 34). Se habla ya de zonas de *lotizaciones en proceso de consolidación o consolidadas*, y de *hábitat espontáneo denso*.

El sitio de Turubamba es tan plano como lo puede ser un sitio en Quito (lámina n° 7). Los mapas de la lámina n° 4, *Estabilidad geomorfológica de la región de Quito*, indican que es igualmente de los más estables. Recibe entre 1.100 y 1.200 mm de precipitaciones por año; sin embargo, según la lámina n° 5, *Riesgos volcánicos del Área Metropolitana de Quito*, parece estar protegido de los lahars que podría provocar una erupción del Pichincha. Por cierto, de acuerdo a la lámina n° 8, *Constructibilidad de Quito*, las condiciones geotécnicas son buenas, y aunque los suelos superficiales están constituidos de depósitos lagunares, se puede construir en ellos sin riesgos previsibles.

Se trata entonces de un sitio que, a pesar de estar ubicado a 3.000 m de altura, es adecuado. Pero ¿es eso suficiente para atraer a los futuros habitantes? Es bastante difícil responder a una interrogante semejante. La única certeza es que sólo regímenes de gobierno totalitario o condiciones económicas difíciles pueden imponer a los ciudadanos instalarse en un lugar determinado. Quito no está sometida a una dictadura funcionalista, pero las condiciones económicas juegan un papel importante, pues vive en una economía liberal sin contrapartes sociales limitantes. Esto significa que en este caso sólo intervienen la atracción evidente del futuro centro o una política municipal atractiva: buenas infraestructuras, lugares de empleo cercanos o rápidamente accesibles, facilidades financieras y reglamentarias de implantación, etc.

2. Barrios de referencia

A primera vista, la atracción del sitio no es evidente. El rápido análisis de las precipitaciones (lámina n° 5) y de diversos gradientes climáticos (lámina n° 41) lleva más bien a escoger el Norte o el Oeste de Quito por su clima y por las posibilidades de acceso vial (lámina n° 3). Se debe entonces admitir que, por lo menos en los primeros años, únicamente prevalecerán los argumentos desarrollados por una política atractiva. Ahora bien, estos no pueden interesar verdaderamente sino a la población de ingresos medios y, más seguramente, modestos o muy modestos aunque situados por encima del umbral de pobreza. Se debe entonces consultar los *dossiers* y mapas del capítulo 2, *Articulación estructural: demografía y socio-economía*, así como las láminas n° 27, *Mallas de servicios y equipamientos*, n° 34, *Tentativa de definición de zonas urbanas homogéneas*, y n° 38, *Jerarquización socio-económica del espacio quiteño*, para hacerse una idea objetiva de ese proceso de poblamiento.

Así, la lectura del mapa y de la figura que tratan de las zonas homogéneas (lámina n° 34) y de su comentario permite constatar que existen barrios bien integrados y bastante bien equipados que corresponden a lo que se puede esperar de una urbanización planificada. Ahora bien, de ellos, algunos, implantados al Sur (Atahualpa, Quito Sur) y al Norte (San Carlos), son barrios bastante recientes; se puede admitir que sus habitantes deben asemejarse a lo que serán los nuevos ciudadanos de Quitumbe. Se puede entonces escoger Atahualpa y San Carlos como

comme référents acceptables. Il en existe une rapide description (planche n° 33) et une fiche signalétique succincte (planche n° 27) ; toutefois, avant de les consulter, nous pouvons nous arrêter sur quelques autres documents qui devraient permettre de mieux préciser nos idées.

3. À la recherche de données socio-économiques

Il faut admettre d'entrée que Quitumbe, et indirectement l'ensemble du secteur de Turubamba, seront nantis de tous les équipements d'infrastructure indispensables : voirie, assainissement, adduction d'eau potable, électricité, voire téléphone, etc. Il faut aussi admettre qu'existent les espaces nécessaires aux équipements d'accompagnement : marché, école, centre de santé, poste de police, lieux du culte, terrains de sport, espaces de loisirs et d'activités de plein air, etc. ; les planificateurs l'ont prévu. Aussi, bien que l'atlas fournisse un état des lieux en 1987 (et plus actuel pour la santé), nous n'irons pas consulter ces documents qui proposent plus un constat qu'une réflexion.

4. Densités

Est-ce très peuplé ? C'est souvent la première question qu'on se pose lorsqu'on veut s'informer sur un quartier. Les quartiers de référence, et il en sera ainsi pour Quitumbe, combinent habitat individuel sous ses différentes formes — séparés, jumelés, en bande, etc. — et habitat collectif en immeubles regroupés par petits ensembles. Le cas de Carcelén au nord, et de celui en pleine construction de Solanda au sud, donnent une idée de ce type d'urbanisation planifiée. En 1982, année du recensement que nous avons pu exploiter, Solanda n'était qu'une réserve foncière où seul le tracé des lots était défini et Carcelén en était au début de son peuplement. Cependant, la densité des parties déjà occupées se situait entre 260 et 320 habitants à l'hectare pour les secteurs les moins densément occupés, et entre 320 et 480 pour les plus densément occupés (planche n° 10, Densités des populations). Ce sont ces mêmes fourchettes de densité qui singularisent Atahualpa et la partie de San Carlos que nous proposons comme référence. Le quartier de Villa Flora, qui a une fonction de sous-centre très animé, se situe également dans ces classes de densité. On peut donc considérer que, pour Quitumbe, 320 habitants à l'hectare sera à terme une moyenne probable de peuplement. Mais il faut noter qu'Atahualpa et San Carlos, en certains îlots d'immeubles de 5 à 6 niveaux, d'habitat particulièrement bon marché, ont des densités dépassant les 625 habitants à l'hectare, ce qui correspond à une jouissance au sol de 16 m². Or, ce calcul, pour spectaculaire qu'il soit, n'est pas significatif, puisque ces immeubles sont inclus dans des quartiers qui disposent d'espaces collectifs de vie. Et il en sera ainsi également à Quitumbe.

5. Âges

C'est une règle assez généralement respectée : à moins que des événements politiques ou économiques graves (guerres, révolution, violence ou famine, épidémie, sécheresse persistante) poussent brutalement des populations entières vers les villes-refuges, le peuplement de nouveaux quartiers planifiés est le fait de jeunes adultes n'excédant guère l'âge limite de quarante ans. Ils sont mariés et en forte période nataliste pour la plupart. Qu'en est-il dans nos quartiers de référence ?

La planche n° 11, Âge et sexe, n'est pas assez précise. À San Carlos, la population paraît plus âgée qu'à Atahualpa, il y a davantage de personnes dans la tranche des 30 à 60 ans, l'indice de féminité y est aussi un peu plus grand (ce que l'on peut attribuer en partie à la plus grande fréquence d'employées de maison à San Carlos). Aussi, les 18 à 30 ans sont proportionnellement plus nombreux à Atahualpa. Cependant, si l'on compare ces situations démographiques avec celle de l'ensemble de Quito, on ne peut qu'en rester au niveau de l'incertitude. Certes le raisonnement initial paraît le plus vraisemblable — les jeunes ménages aux revenus modestes mais décentes seront plus attirés que les autres par le sous-centre de Quitumbe — mais sur ce plan la planche n° 11 n'est guère éclairante. On doit plus attendre des analyses des catégories socio-professionnelles et de la cohabitation.

6. Catégories socio-professionnelles (CSP)

La carte principale de la planche n° 12, Catégories socio-professionnelles, et le carton présentant une image de celles-ci regroupées en cadres, employés et travailleurs manuels confirment ce que nous disions précédemment (cf. § Des quartiers de référence) : l'attraction du nord provoque une ségrégation sociale évidente qui se nourrit d'elle-même.

C'est ainsi (planche n° 27) que San Carlos en sa partie de condominios et de maisons individuelles abrite surtout des cadres et une part des employés du quartier (33,6 % et 35 % des individus de San Carlos ayant un emploi se déclarent dans ces CSP en 1982), en sa partie d'ensembles d'immeubles collectifs à bon marché reçoit essentiellement des employés et des travailleurs manuels (18 % des gens ayant un emploi se déclarent dans ces CSP). Atahualpa, de son côté, est peuplé d'employés et surtout de travailleurs manuels : la répartition par CSP donne une distribution à peu près égale entre cadres et employés (17 + 29 = 46 %) d'une part, travailleurs manuels de l'autre (43,5 %).

On ne peut que renvoyer au commentaire de la planche n° 12 : « Ainsi, comme le laisse déjà entendre l'analyse de la densité et comme le confirmeront les représentations de la cohabitation et de la hiérarchisation socio-économique de Quito, l'appartenance à telle ou telle catégorie socio-professionnelle est désormais le critère de différenciation sociale le plus probant. Cela sous-entend que c'est le revenu qui décide presque exclusivement de la localisation des populations. ».

7. Cohabitation et hiérarchisation socio-économique

Les planches n° 14, Cohabitation, et n° 38, Hiérarchisation socio-économique de l'espace quiténien, sont les plus orientées vers l'analyse des conditions de vie, en 1982, dans la capitale équatorienne.

referentes aceptables, de los cuales se presentan una rápida descripción (lámina n° 33) y una ficha de información sucinta (lámina n° 27); sin embargo, antes de consultarlas, podemos detenernos en algunos documentos que deberían permitir precisar mejor nuestras ideas.

3. En busca de datos socio-económicos

Hay que admitir de entrada que Quitumbe e indirectamente el sector de Turubamba en su conjunto, serán dotados de todos los equipamientos de infraestructura indispensables: red vial, alcantarillado, canalización de agua potable, energía eléctrica, y hasta teléfono, etc. Se debe admitir igualmente que existen los espacios necesarios para los equipamientos complementarios: mercado, escuela, centro de atención médica, puesto de policía, lugares de culto, canchas deportivas, espacios de recreación y de actividades al aire libre, etc.; los planificadores lo han previsto. Por ello, aunque el atlas proporciona un diagnóstico de la situación en 1987 (y más actual en el caso de la salud), no consultaremos esos documentos que ofrecen más una constatación que una reflexión.

4. Densidad

¿Es muy poblado? Es a menudo la primera pregunta que nos planteamos cuando queremos informarnos sobre un barrio. Los barrios de referencia, y así será en el caso de Quitumbe, combinan hábitat individual bajo sus diversas formas — separados, adosados, en franja, etc. — y hábitat colectivo en edificios agrupados en pequeños conjuntos. El caso de Carcelén, al Norte, y el del barrio en plena construcción de Solanda, al Sur, dan una idea de ese tipo de urbanización planificada. En 1982, año del censo que pudimos utilizar, Solanda no era sino una reserva de terreno en donde sólo estaba definido el trazado de las calles y Carcelén empezaba a poblarse. Sin embargo, la densidad de las partes ya ocupadas se situaba entre 260 y 320 habitantes por hectárea en los sectores menos densamente poblados, y entre 320 y 480 en los más densamente ocupados (lámina n° 10, Densidades de población). Son esos mismos rangos de densidad los que caracterizan a Atahualpa y a la parte de San Carlos que proponemos como referencia. El barrio de Villa Flora, que tiene una función de subcentro muy animado, se sitúa igualmente en esas clases de densidad. Se puede entonces considerar que, en el caso de Quitumbe, 320 habitantes por hectárea será, a mediano plazo, un promedio probable de poblamiento. Sin embargo, se debe anotar que Atahualpa y San Carlos, en ciertas manzanas de edificios de 5 a 6 pisos, de hábitat particularmente barato, tienen densidades que superan los 625 por hectárea, lo que corresponde a una superficie al suelo de 16 m². Ahora bien, esta cifra, por espectacular que pueda parecer, no es significativa, puesto que esos edificios están ubicados en barrios que disponen de espacios colectivos de vida, y ese será igualmente el caso en Quitumbe.

5. Edades

Es una regla respetada generalmente: a menos que eventos políticos o económicos graves (guerras, revolución, violencia o hambruna, epidemia, sequía persistente) empujen a poblaciones enteras hacia ciudades-refugio, los nuevos barrios planificados son poblados por jóvenes adultos que apenas superan la edad límite de 40 años, están casados y en su mayoría en un período de gran fecundidad. ¿Qué sucede en nuestros barrios de referencia?

La lámina n° 11, Edad y sexo, no es lo suficientemente precisa. En San Carlos, la población parece ser de más edad que en Atahualpa; hay mayor cantidad de personas en la clase de 30 a 60 años, el índice de feminidad es también un tanto más elevado (lo que puede atribuirse a una mayor frecuencia de empleadas domésticas en San Carlos). Por ello, los de 18 a 30 años son proporcionalmente menos numerosos que en Atahualpa. Sin embargo, si se comparan estas situaciones demográficas con la de Quito en general, nos quedamos en la duda. Ciertamente, el razonamiento inicial parece el más verosímil — los jóvenes hogares de ingresos modestos pero decentes se verán más atraídos que los demás por el centro de Quitumbe —, pero en ese plano, la lámina n° 11 es apenas esclarecedora. Se debe esperar más de los análisis de las categorías socio-profesionales y de la cohabitación.

6. Categorías socio-profesionales (CSP)

El mapa principal de la lámina n° 12, Categorías socio-profesionales, y la figura que presenta una imagen de ellas divididas en ejecutivos, empleados y trabajadores manuales, confirman lo que manifestábamos anteriormente (ver punto 2, Barrios de referencia): la atracción del Norte provoca una segregación social evidente que se auto-alimenta.

Es así (lámina n° 27) como en San Carlos, en su parte de condominios y casas individuales, residen sobre todo ejecutivos y una parte de los empleados del barrio (33,6 % y 35 % de los individuos que tienen un empleo declaran pertenecer a esas CSP en 1982); en la parte de conjuntos de edificios colectivos baratos, habitan esencialmente empleados y trabajadores manuales (18 % de los habitantes que tienen empleo declaran pertenecer a esas CSP). Por su parte, Atahualpa está poblado de empleados y sobre todo de trabajadores manuales: la distribución por CSP refleja una repartición más o menos igual entre ejecutivos y empleados (17 + 29 = 46 %) por una parte, y trabajadores manuales (43,5 %) por otra.

No podemos sino remitirnos al comentario de la lámina n° 12: « Así, como lo da a entender el análisis de la densidad y como lo confirmarán las representaciones de la cohabitación y de la jerarquización socio-económica de Quito, la pertenencia a tal o cual CSP es ahora el criterio de diferenciación social más probatorio. Esto implica que es casi exclusivamente el ingreso el que decide sobre la localización de la población. ».

7. Cohabitación y jerarquización socio-económica

Las láminas n° 14, Cohabitación, y n° 18, Jerarquización socio-económica del espacio quiteño, son las más orientadas hacia el análisis de las condiciones de vida en 1982 en la capital ecuatoriana.

La notion de cohabitation, qui ne prend pas en compte la densité de peuplement à l'hectare, considère surtout les conditions de vie internes au logement — ce que l'on a appelé la promiscuité — et l'on devrait peut-être rappeler ici qu'il s'agit essentiellement d'un manque d'espace de vie dans le logement qui contraint les familles à vivre entassées ou à chercher des lieux de vie à l'extérieur, rue, espaces collectifs aménagés et prévus à cet effet... Les banlieues des très grandes villes, en quelque continent qu'elles s'étendent, doivent inciter l'urbaniste à ne pas négliger cette dimension sociale de l'organisation de l'espace. Or, pour des raisons qui sont abordées dans la planche n° 13, Population et appropriation de l'espace, Quito semble, pour le moment, quelque peu en dehors de ces situations dramatiques qui génèrent une délinquance juvénile toujours plus forte. Mais revenons à la paix sociale de Quito.

Ainsi San Carlos en sa partie haute se partage en espaces subissant une forte promiscuité et supportant une forte densité — où les ensembles de collectifs alignés le long de l'avenue Occidentale affichent une situation encore plus excessive, car le degré de promiscuité et de densité y monte d'un cran — et des espaces jouissant d'une faible promiscuité et d'une relativement forte densité. Atahualpa se révèle plus homogène : la forte, voire très forte promiscuité, accompagnée d'une densité moyenne à forte, y est établie sans partage. Tout juste peut-on noter qu'en ses bordures, notamment à Santa Ana, les pressions sont moindres, ce qui est probablement dû à un habitat collectif mieux agencé.

Si Atahualpa correspond assez vraisemblablement aux conditions de vie assurées par le logement dans le futur Quitumbe, on peut penser que seuls les nouveaux citadins, sans grandes ressources ou installés dans des quartiers marginalisés et non vraiment intégrés à l'économie sociale de Quito, seront preneurs du sous-centre. Car qui accepterait une forte promiscuité, c'est-à-dire de partager avec deux autres personnes dans chaque pièce, le logement où il vit, s'il dispose d'un revenu suffisant ? Mais, évidemment, la politique urbaine et sociale de la Municipalité vise en priorité une telle population-cible.

Malgré le tableau assez pessimiste que l'on vient d'évoquer, les habitants d'Atahualpa se situent dans les classes moyennes (celles dont le revenu par emploi déclaré va de 200 à 280 dollars) ; à une famille de 5 personnes (4,9 personnes par logement en moyenne : planche n° 27) qui comprend trois personnes n'ayant pas encore 18 ans (âge où elles sont classées parmi les actifs) et deux adultes (les parents usuellement) correspond un seul emploi — puisqu'à peine plus de 51 % des actifs déclarent travailler pour une rémunération. En admettant des entrées informelles d'argent on peut émettre l'hypothèse que chaque ménage d'Atahualpa a un revenu mensuel situé entre 200 et 320 dollars. Une telle situation ne génère aucun surplus permettant de choisir de se loger ailleurs que dans les quartiers où les logements sont correctement équipés mais où les loyers sont bas. C'est le créneau, acceptable, de Quitumbe.

Si on se réfère à la représentation de l'indice HSEQ (planche n° 38) à San Carlos, la situation change fondamentalement. Ce quartier s'éloigne définitivement de celui d'Atahualpa, puisque la majorité des actifs qui travaillent semble jouir d'un revenu situé entre 280 et 400 dollars mensuels. De plus, à San Carlos — où la famille est légèrement plus restreinte (4,77 personnes par logement, au lieu de 4,86 à Atahualpa) — plus de 55 % des actifs déclarent avoir un emploi. Par ailleurs, on a constaté qu'un tiers des actifs se disait cadres (deux fois moins à Atahualpa) et que plus d'un tiers se disait employés (20 % de plus qu'à Atahualpa). Donc, en moyenne, une famille de San Carlos dispose d'un revenu mensuel supérieur ou égal à 300 dollars (hypothèse basse : $280 \times 55/50 = 308$).

Là encore, le poids attractif du nord joue un rôle fondamental ; il est donc nécessaire de le considérer comme socialement insurmontable et en intégrer la dimension sociale dans les prévisions d'urbanisme : si un sous-centre devait être planifié au nord, San Carlos plutôt qu'Atahualpa pourrait en être le référent. Pour Quitumbe, c'est définitivement le modèle d'Atahualpa qui paraît le plus probable.

8. De quelques activités

À cette analyse succincte du site, et plus détaillée de la situation socio-économique, que permettent des lectures sectorielles de l'atlas, on peut ajouter un bref aperçu sur les comportements des commerçants. La question pourrait être : quels types de commerces et de services s'implanteront rapidement dans ce nouveau sous-centre ?

Il faut donc consulter le dossier Activités (planches n° 15, 16, 17 et 18). Il donne une image de la Densité d'implantation des activités par îlot (planche n° 15) et s'attarde sur les petites épiceries de quartier qui suivent de très près le client saisi en son lieu de résidence (planche n° 16). Ces deux planches nous assurent que les services des particuliers et que les commerces de proximité seront présents dès que le quartier de Quitumbe commencera d'exister. On peut chercher quelques comparaisons, non seulement à Atahualpa mais encore au Comité del Pueblo qui a connu, d'une autre façon, ce genre d'implantation et qui peut être un bon référent en ce qui concerne les activités.

En 1987, la situation au Comité del Pueblo est la suivante (planche n° 27) : un commerce pour 77 habitants, un service de proximité pour 196 habitants et une petite épicerie pour 286 habitants. À Atahualpa cette situation devient : un commerce pour 56 habitants, un service de proximité pour 81 habitants et une petite épicerie pour 126 habitants.

Mais la planche n° 17, Les activités de la construction, et la planche n° 18, Caractérisation des principaux axes en fonction des activités dominantes, mettent en évidence le rôle des axes de pénétration et des entrées de ville ; Quitumbe, proche de la Panaméricaine en traduira l'influence, au moins dans sa proche périphérie. Il faut donc s'attendre à voir s'y implanter des mécaniciens, des commerces de pièces détachées de voiture, des marchands de matériaux de construction, et probablement un certain nombre d'entrepôts. Ces activités sont d'ailleurs souhaitables dans la mesure où elles génèrent des emplois. Peut-être aussi que la relative proximité de la zone industrielle sud aura quelques influences sur l'emploi, mais de cela rien n'est déductible de la lecture, même attentive, de l'atlas.

Il est certain qu'un marché de quartier s'implantera à Quitumbe ; en outre, il est possible qu'une ou deux foires hebdomadaires s'y tiennent si un emplacement favorable leur est assuré.

La noción de cohabitación, que no toma en cuenta la densidad de población por hectárea, considera sobre todo las condiciones de vida internas de la vivienda — lo que se ha llamado la promiscuidad — y deberíamos tal vez recordar aquí que se trata esencialmente de una falta de espacio de vida en la vivienda que obliga a las familias a vivir amontonadas o a buscar lugares de vida en el exterior (calle, espacios colectivos acondicionados y previstos para el efecto...). Las afueras de las ciudades muy grandes, en cualquier continente que se extiendan, deben incitar al urbanista a no subestimar esa dimensión social de la organización del espacio. Ahora bien, por razones que son abordadas en la lámina n° 13, Población y apropiación del espacio, Quito parece, por el momento, estar aún un tanto fuera de tales situaciones dramáticas que generan una delincuencia juvenil cada vez mayor. Pero regresemos a la paz social de Quito.

Así, San Carlos, en su parte alta, se divide en espacios que soportan una fuerte promiscuidad y una fuerte densidad — en donde los conjuntos de condominios alineados a lo largo de la avenida Occidental muestran una situación aún más excesiva, pues el grado de promiscuidad y de densidad es un nivel mayor — y espacios que gozan de una baja promiscuidad y de una densidad relativamente elevada. Atahualpa se revela más homogéneo: en todas partes soporta una fuerte, y hasta muy fuerte, promiscuidad, acompañada de una densidad mediana a elevada. Apenas se puede mencionar que en sus bordes, en especial en Santa Ana, las presiones son menores, lo que se debe probablemente a un hábitat colectivo cuya disposición es mejor.

Si bien Atahualpa corresponde probablemente a las condiciones de vida ofrecidas por la vivienda en el futuro Quitumbe, se puede pensar que sólo los nuevos ciudadanos, sin mayores recursos o instalados en barrios marginales y no verdaderamente integrados a la economía social de Quito, se interesarán por el subcentro, pues ¿quién aceptaría una mayor promiscuidad, es decir compartir con otras dos personas cada pieza de la vivienda en que habita, si dispone de ingresos suficientes? Pero, evidentemente, la política urbana y social del Municipio apunta prioritariamente a una población de ese tipo.

A pesar del cuadro bastante pesimista que acabamos de evocar, los habitantes de Atahualpa se sitúan en las clases medias (aquellas cuyos ingresos por empleo declarado van de 200 a 280 dólares); a una familia de 5 personas (4,9 personas por vivienda en promedio, lámina n° 27) que comprende tres personas que aún no tienen 18 años (edad a la cual son clasificados como activos) y dos adultos (usualmente los padres) corresponde un solo empleo — puesto que apenas más del 51 % de los activos declaran trabajar por una remuneración. Admitiendo que haya ingresos informales de dinero, se puede aceptar que cada hogar de Atahualpa tiene un ingreso mensual situado entre 200 y 320 dólares. Una situación semejante no genera excedente alguno capaz de permitir optar por alojarse en otro lugar que no sea los barrios en donde las viviendas están correctamente equipadas pero los alquileres son bajos. Es el segmento de población que tendría que corresponder a Quitumbe.

Si nos referimos a la representación del índice JSEQ (lámina n° 38) en San Carlos, la situación cambia fundamentalmente. Este barrio se aleja definitivamente del de Atahualpa, puesto que la mayoría de los activos que trabajan parecen gozar de un ingreso situado entre 280 y 400 dólares mensuales. Además, en San Carlos — en donde la familia es ligeramente más restringida (4,77 personas por vivienda, en lugar de 4,86 en Atahualpa) —, más del 55 % de los activos declaran tener un empleo. Por otra parte, se ha constatado que un tercio de los activos declaran ser ejecutivos (dos veces menos en Atahualpa) y que más de un tercio se declara empleado (20 % más que en Atahualpa). Por lo tanto, en promedio, una familia de San Carlos dispone de un ingreso mensual superior o igual a 300 dólares (hipótesis baja: $280 \times 55/5 = 308$).

También en este plano el atractivo del Norte juega un papel fundamental; es entonces necesario considerarlo como socialmente insuperable e integrar su dimensión social a las previsiones de urbanismo: si un subcentro debiera ser planificado en el Norte, San Carlos, más que Atahualpa, podría ser el referente. En el caso de Quitumbe, es definitivamente el modelo de Atahualpa el que parece más probable.

8. Sobre algunas actividades

A este análisis sucinto del sitio, y más detallado de la situación socio-económica, que permiten las lecturas sectoriales del atlas, se puede agregar una idea general de los comportamientos de los comerciantes. La pregunta podría ser: ¿qué tipos de comercios y de servicios se implantarán rápidamente en ese nuevo subcentro?

Se debe entonces consultar el dossier sobre las Actividades (láminas n° 15, 16, 17 y 18) que da una imagen de la Densidad de implantación de las actividades por manzana (lámina n° 15) y se detiene en las pequeñas tiendas de barrio que siguen de muy cerca al cliente tomado en su lugar de residencia (lámina n° 16). Esas dos láminas nos aseguran que los servicios a particulares y los comercios de proximidad estarán presentes en cuanto el barrio Quitumbe comience a existir. Se pueden buscar algunas comparaciones, no solamente en Atahualpa sino también en el Comité del Pueblo que experimentó, de otra manera, ese tipo de implantación y que puede ser un buen referente en lo que respecta a las actividades.

En 1987, la situación en el Comité del Pueblo es la siguiente (lámina n° 27): un comercio por cada 77 habitantes, un servicio de proximidad por cada 196 habitantes y una tienda por cada 286 habitantes. En Atahualpa, esta situación cambia: un comercio por cada 56 habitantes, un servicio de proximidad por cada 81 habitantes y una tienda por cada 126 habitantes.

Pero la lámina n° 17, Las actividades de la construcción, y la lámina n° 18, Caracterización de los principales ejes en función de las actividades dominantes, ponen en evidencia el papel de los ejes de penetración y de las entradas de la ciudad; Quitumbe, cercano a la Panamericana, reflejará esa influencia, al menos en su periferia próxima. Hay que esperar ver implantarse en él talleres mecánicos, comercios de repuestos para automóvil, vendedores de materiales de construcción y, probablemente, cierta cantidad de bodegas. Estas actividades son por cierto deseables en la medida en que generan empleos. Tal vez la relativa proximidad de la zona industrial sur tendrá también cierta influencia en el empleo, pero la lectura del atlas, incluso detenida, no autoriza a deducir nada al respecto.

Un mercado de barrio se implantará con seguridad en Quitumbe; además, es posible que se realicen una o dos ferias semanales si pueden contar con un emplazamiento favorable. En la

Les mécanismes d'implantation et d'extension des marchés et foires sont particulièrement bien exposés dans la planche n° 37, Typologie des marchés, centres commerciaux et ossature de l'espace. On constate qu'il est presque impossible de contrer le dynamisme des commerçants forains, que ceux-ci aspirent un jour ou l'autre à un emplacement fixe de marché quotidien et que la Municipalité a toujours dû prendre en compte ce dynamisme.

Pour conclure

À partir de cette lecture, on pourrait dresser une sorte de fiche descriptive de ce que pourrait être, à terme, le nouveau sous-centre programmé au sud de Quito. Mais ce serait priver le lecteur du plaisir de l'établir lui-même. Cependant, on n'achèvera pas cette promenade studieuse sans se reporter à la planche n° 39, Le plan G. Jones Odriozola et la structuration actuelle de l'espace urbain. Elle expose de façon précise la distance qui existe entre les plans et projets les mieux ficelés et le dynamisme d'une ville. Il faut rappeler toutefois qu'en 1945 nul ne prévoyait le phénomène gigantesque d'urbanisation qui marque la fin de notre siècle et débordera sur le suivant. Or, malgré cela, on constate qu'à Quito la planification est une vieille pratique et est globalement suivie là où le planificateur ne s'est pas laissé distancier par les événements. C'est pourquoi il est fort probable que dans son plan proprement dit, découpage au sol et affectation d'usage des terrains, ainsi que dans sa réglementation, la création du sous-centre de Quitumbe suivra les prévisions. Toutefois, la lecture de l'atlas ne prétend pas fournir des indications sur ce qui peut se passer ensuite et qui ne relève que des seuls futurs habitants.

lámina n° 37, *Tipología de los mercados, centros comerciales y articulación del espacio*, se describen particularmente bien los mecanismos de implantación y de extensión de los mercados y ferias. Se constata que es imposible ir en contra del dinamismo de los comerciantes feriantes, que estos aspiran a lograr un día u otro un emplazamiento fijo de mercado diario y que el Municipio ha debido siempre tener en cuenta ese dinamismo.

Para concluir

A partir de esta lectura, se podría elaborar una suerte de ficha descriptiva de lo que podría ser, a mediano plazo, el nuevo subcentro programado al Sur de Quito, pero sería privar al lector del placer de establecerla por sí mismo. Sin embargo, no acabaremos este paseo de estudio sin remitirnos a la lámina n° 39, *El Plan G. Jones Odriozola y la estructuración del espacio urbano*. En ella se expone detalladamente la distancia existente entre los planes y proyectos mejor elaborados y el dinamismo de una ciudad. Hay que recordar sin embargo que, en 1945, nadie preveía el fenómeno gigantesco de urbanización que marca el final de este siglo y se desbordará hasta el siguiente. Ahora bien, a pesar de ello, se constata que en Quito la planificación es una antigua práctica, que globalmente es seguida allí en donde el planificador no se ha dejado superar por los acontecimientos. Por ello, es muy probable que en su plan propiamente dicho, división del suelo y asignación del uso de los terrenos, así como en su reglamentación, la creación del subcentro de Quitumbe seguirá las previsions. De todas formas, la lectura del atlas no pretende proporcionar indicaciones sobre lo que pueda pasar luego y que no depende sino de los futuros habitantes.

REVISIÓN DE LAS LÁMINAS - *RELECTURE DES PLANCHES*

ÁLVAREZ Julio
BUSSERY André
CARRIÓN Diego
CAZANEUVE Xavier
CHÉREIL de la RIVIÈRE Thierry
COCHET Bernard
COQUERY Michel
DE MIRAS Claude
DE NONI Georges
DESCAMPS Françoise
ÉGO Frédéric
ENRÍQUEZ BERMEO Francisco
FAROUX Gérard
FOHR Serge
GÓMEZ Nelson
GORDILLO TOBAR Ámparo
HIDALGO Juan
LEÓN Jorge
LISBRON Albert
LÓPEZ Freddy
MAROCCO René

MÉNARD Gérard
MEZA ECHEVERRÍA Maryo
MONCAYO Fernando
NARVÁEZ RIVADENIERA Antonio
ORELLANA Hernán
ORTEGA Fernando
PÉREZ OVIEDO Hugo
PONCE CEVALLOS Javier
LE GOULVEN Patrick
QUIROGA Vinicio
REYES Jorge
RIAÑO Yvonne
ROGGIERO Roberto
ROUSSEAU Marie-Christine
RUF Thierry
SALVADOR Rodrigo
SANI Olga
THÉRY Hervé
VÁSCONEZ Mario
VILLAMAR María Dolores